

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

SUAU de VARENNES Edouard, *Les mystères de Bruxelles*, t. 2, Bruxelles : Société typographique belge, 1844.

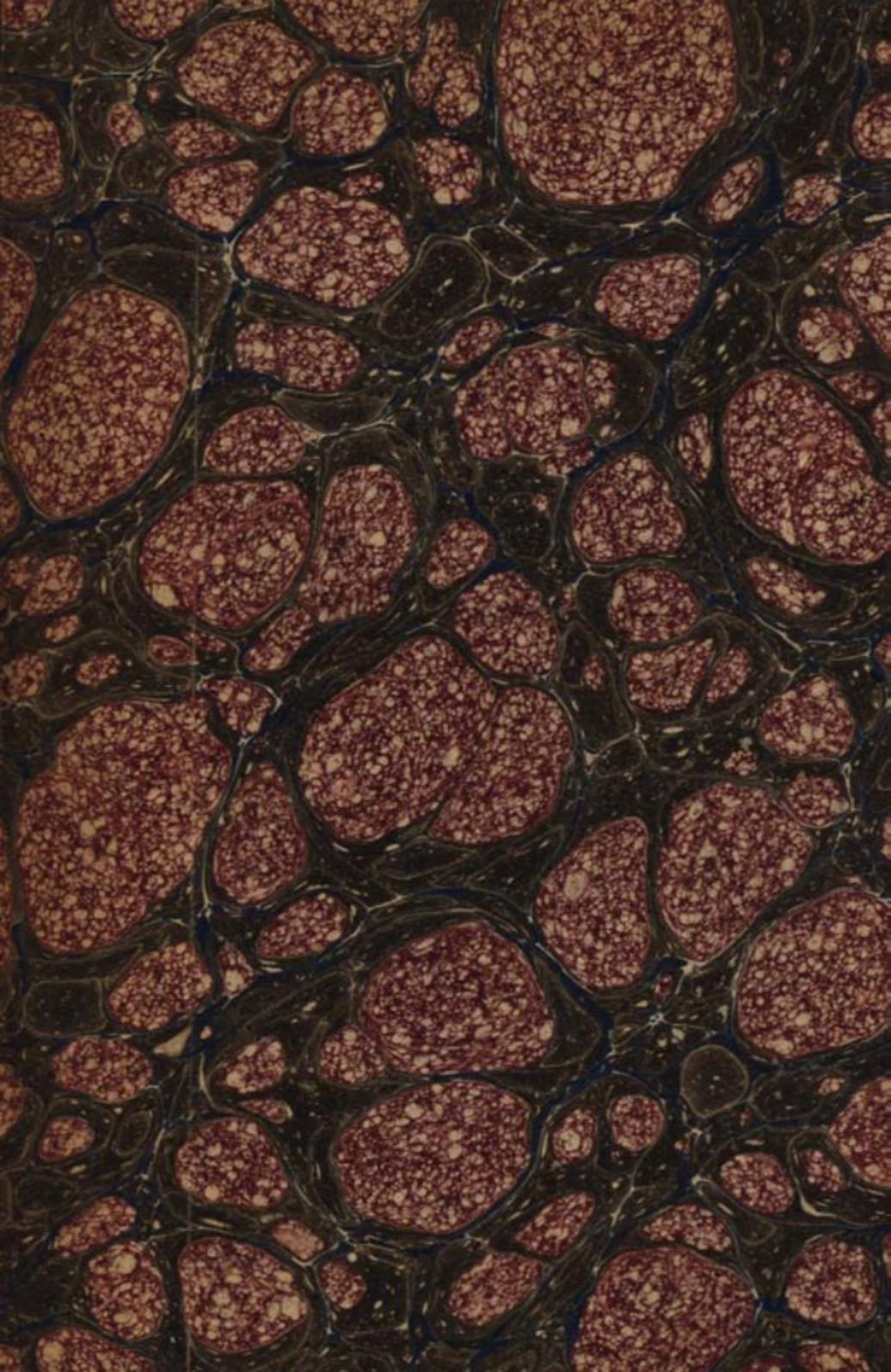
Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.
Elle fait partie des collections de la **Bibliothèque Royale de Belgique**
et a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'ULB.

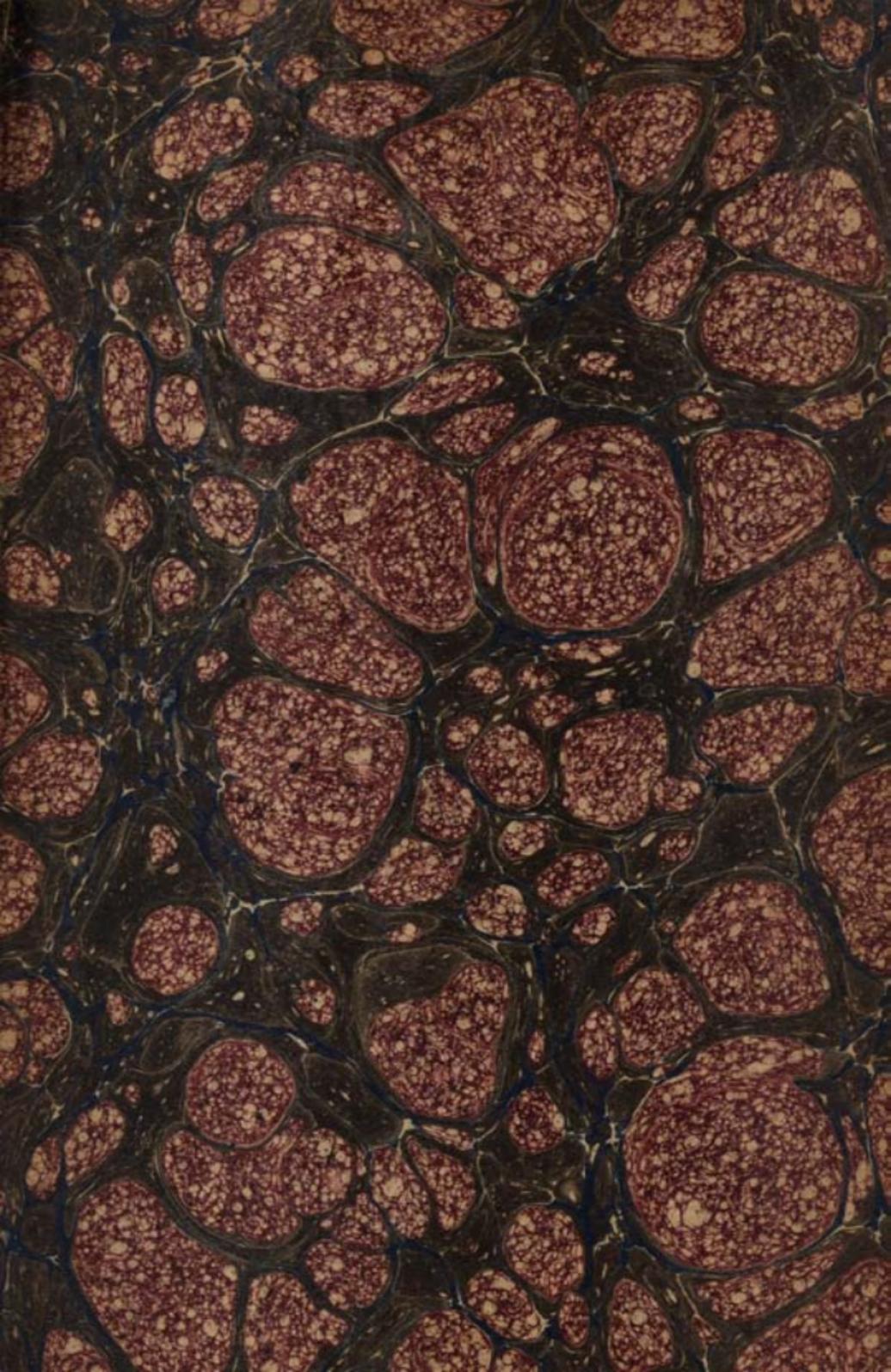
Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université
libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont
visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives &
Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site
<http://digitheque.ulb.ac.be/>







II
7943e
A

73
p. Defosse

II

79432

LES

A

MYSTÈRES

DE BRUXELLES.

LES

MYSTÈRES

DE HANNOVER

LES
MYSTÈRES

DE BRUXELLES,

PAR

SUAU DE VARENNES.

AUTEUR DES MATELOTS PARISIENS, ETC., ETC.



BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—
1844

LES

MYSTÈRES

DE BRUXELLES

1814

PAR M. DE WARETHE

À PARIS CHEZ LA CITROUILLE, RUE DE LA HARPE, N. 10.

TOURNAI

BRUXELLES

chez THOMAS-BAUDOUIN, Libraire, rue de la Harpe, n. 10.

chez M. DE WARETHE, Libraire, rue de la Harpe, n. 10.

1814

LES MYSTÈRES DE BRUXELLES.

I.

LE VILLAGE D'ALSEMBERG. — CLARISSE.

Le ciel était clair, l'air assez vif; le souffle d'une petite brise du sud-ouest agitait légèrement la cime des arbres de la forêt d'Alsemberg; la terre se couvrait d'un lit de feuilles lobées et lancéolées, déjà jaunies par les rigueurs d'une froide automne. Les branches, en s'inclinant tristement sous la brise, semblaient vouloir ressaisir leurs dépouilles dont la terre se parait. Au loin, des nuages aux mille formes changeantes et capricieuses, aux riches nuances de la nacre et de l'opale, se promenaient majestueusement devant l'immense rideau de pourpre et d'or qui se développait à l'horizon

sous les derniers rayons d'un soleil couchant.

Ce voile diapré, étincelant, se reflétait sur le charmant village d'Alseberg, situé non loin de la forêt qui lui a emprunté son nom et à environ deux lieues de Bruxelles. Ce village, avec ses blanches maisons, ses prairies encore vertes, ses ravins, ses vallons où se glissaient en murmurant de nombreux ruisseaux, apparaissait sous un aspect magique, au milieu de cette nature accidentée et pittoresque.

A deux cents pas d'une belle église, dédiée à la Vierge sous le nom poétique d'*Étoile de la mer*, et en avançant un peu sur la droite, une avenue de tilleuls conduisait à une petite maison bâtie au milieu d'un jardin clos de tous côtés par des murs fort élevés. Sur le devant, une grille de la hauteur de ces murs en défendait l'entrée; à travers ses barreaux peints en vert et terminés en fer de lance, le regard curieux des passants, en pénétrant dans cet asile calme et solitaire, apercevait les quatre fenêtres du rez-de-chaussée, séparées au centre par une porte à cintre vitré, également peinte en vert. Les croisées du premier étage étaient cachées par les touffes encore épaisses de deux énormes noyers plantés à l'intérieur, à quelques pas et de chaque côté de la grille. Seulement, l'interstice formé à l'endroit où ces touffes sem-

blaient se réunir laissait à découvert la fenêtre du milieu.

Deux niches placées en face l'une de l'autre, de chaque côté de la grille, et adossées aux murs latéraux, servaient d'habitation à deux mâtins de la grande espèce. Ils se tenaient couchés, attentifs et vigilants, la tête appuyée sur les deux pattes de devant; leurs yeux vifs et brillants tournant incessamment dans leur orbite, leurs grondements prolongés au moindre bruit, témoignaient en outre de leur garde sûre et fidèle.

Au premier étage, à droite de l'escalier, on entrait de suite dans une pièce d'un carré parfait, formant un salon éclairé par deux croisées percées dans la direction de la grille.

Un tapis à raies jaunes et nacarat, un meuble en bois de mahoni, simple, sans sculpture et recouvert d'un damas de laine orange, des rideaux de croisées de pareille étoffe, un guéridon placé au milieu, quelques tableaux traitant divers sujets de paysage, en composaient en partie l'ameublement modeste, mais d'une propreté remarquable.

Une pendule et deux candélabres en bronze doré et à cariatides décoraient la cheminée, où petillait un feu assez vif, dont les flammes mouvantes semblaient disputer au jour mourant le

droit de couvrir chaque objet de leurs reflets lumineux.

A droite de la cheminée, un piano droit, de *Van Hecke*, chargé de cahiers de musique, laissait apercevoir son clavier d'ivoire et d'ébène. Quelques objets de broderies étaient épars sur une petite table à ouvrage placée à peu de distance du piano.

Une jeune personne de seize ans se tenait à l'embrasure de celle des deux fenêtres d'où la vue pénétrait le plus facilement à travers les barreaux de la grille : assise dans un fauteuil, le coude appuyé sur l'un des bras, elle avait ses regards constamment fixés sur la campagne, et de temps à autre elle se surprenait à pousser quelques légers soupirs.

Cette jeune personne offrait un délicieux tableau, ainsi muette et contemplative, dans ce réduit silencieux et solitaire. Sa chevelure noire et luisante comme le jais, artistement relevée par derrière, venait former une double couronne de tresses qui paraissait fuir sur ses blanches épaules. Séparés en bandeaux sur le devant, ses cheveux se dessinaient avec goût sur un front d'une forme et d'une pureté parfaites. En ce moment les pensées de la jeune fille donnaient à son bel œil noir une expression d'inquiète tendresse qui en modé-

rait la vivacité naturelle. La forme de son nez, le contour de son visage, les lignes fines, délicates de son menton, étaient d'une régularité irréprochable. Sa bouche s'offrait si gracieuse, si vermeille, son teint si blanc et si frais, qu'on eût dit un bouton de rose s'épanouissant au milieu d'un bouquet de lys. Cette tête charmante imprimait l'élégance de ses mouvements à un cou d'un galbe et d'une netteté admirables.

Sa taille était svelte et mince à faire croire, à quelques pas de distance, à la possibilité de la tenir captive dans un bracelet.

Une robe de soie noire, à petits grains moirés, une pèlerine en velours sur laquelle se détachait un col d'application de Bruxelles, un tablier de satin violet où s'était posée naturellement une main petite et rosée, formaient sa mise sévère, mais s'harmonisant très-bien avec son genre de beauté.

Ses jambes, étendues sur un coussin de tapisserie, laissaient à découvert un pied petit et gracieux, qui s'égarait dans un soulier de prunelle dont la couleur sombre servait à rehausser la blancheur d'un bas du plus beau fil d'Écosse.

A l'embrasure également de l'autre fenêtre, une femme âgée, toute courte, toute ramassée, vêtue d'une robe de laine et la tête embéguinée

d'une espèce de cornette à dentelles, disparaissait au fond d'une vaste bergère; elle tenait dans ses mains un travail de tricot. Les mouvements rares et lents de cette femme, sa tête subissant de fréquents sursauts, indiquaient qu'elle luttait contre un sommeil convié par la tranquillité, le jour baissant et la douce chaleur du lieu.

A l'instant dont nous parlons, il survint un dernier sursaut si violent, que le tricot et la pelotte de coton s'échappèrent des mains de la vieille et roulèrent sur le tapis. Elle fit un mouvement pour les ramasser.

— Qu'avez-vous donc? demanda la jeune fille, détournée de sa contemplation par le bruit que Geneviève avait fait en se baissant.

— Mon Dieu! mademoiselle Clarisse, répondit celle-ci, je crois vraiment que je m'étais endormie; je ramasse maintenant mes aiguilles et mon tricot que j'ai laissés tomber.

La conversation n'alla pas plus loin.

Au mouvement qu'avait fait Clarisse pour se retourner du côté de la vieille Geneviève, un petit épagneul, qui se tenait couché entre deux cousins de pied, avait redressé sa tête, et il agitait en ce moment sa queue à longues soies, en signe de sa satisfaction des regards que sa jeune maîtresse tenait fixés sur lui.

— Témir ! fit Clarisse d'une voix douce et caressante.

A cet appel Témir redoubla les agitations de sa queue, accourut vers sa maîtresse, se dressa, posa ses deux petites pattes de devant sur le bas de sa robe, et répondit à son sourire par des hochements de tête de droite à gauche, et par de joyeux jappements.

— Oh ! je vois bien ce que vous voulez, dit la jeune fille en se dirigeant vers sa table à ouvrage.

Témir l'avait suivie tout heureux, tout sautillant, et ce fut de sa part des bonds, des soubresauts interminables quand il vit sa jeune maîtresse ouvrir un tiroir de la table et en tirer une gimplette la mieux dorée et la plus appétissante du monde.

— Silence, *monsieur* ! dit Clarisse en affectant une gravité impérieuse, et en tenant la gimplette suspendue entre ses deux doigts gracieusement pliés en forme d'anneau.

A cet ordre Témir s'arrêta soudain et se tint courbé sur ses quatre pattes, sans perdre de vue le bienheureux talisman qui le fascinait.

— Allons ! faites l'aimable ! continua la charmante enfant.

Et le docile Témir se dressa de nouveau sur ses deux pattes de derrière, et se mit à se dandiner

fort drôlement en remuant alternativement ses pattes de devant, dont il frappait ses oreilles pendantes.

Il s'ensuivit une série d'exercices qu'il accomplit au grand contentement de sa maîtresse, qui ne trouva pas le plus petit reproche à lui faire. Celle-ci n'était pourtant pas encore dessaisie de la gimblette, qu'elle ne semblait pas disposée à abandonner de suite à l'impatiente friandise de Témir, lorsqu'un grondement parti du voisinage de la grille, et le bruit que firent les deux chiens en remuant leurs chaînes d'attache, interrompirent tout à coup ce cours de gymnastique où Témir se montrait si habile; Clarisse jeta à l'épagneul la gimblette qu'il avait si bien gagnée par toutes ses gentillesses, et elle alla à la fenêtre reprendre sa première position.

Les deux mâtins, sortis de leur niche, se tenaient l'oreille au guet et toujours grondant, sans que rien au dehors justifiat cette sorte d'alerte. Mais quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, qu'un cavalier, s'avançant à petits pas, apparut dans la demi-obscurité d'un jour entièrement à son déclin.

A cette vue le cœur de Clarisse battit vivement.

Le cavalier, descendu de cheval, avait attaché sa monture à un arbre et se dirigeait avec pré-

caution vers la grille et en longeant les arbres de la droite de l'avenue.

Les chiens continuaient de gronder, l'un d'eux poussa même un aboiement.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura la jeune fille toute tremblante et en tournant les yeux du côté de sa gouvernante dont la nuit l'empêcha de voir les traits. Geneviève, toujours étendue dans la bergère, paraissait immobile.

Le cavalier touchait déjà à la grille et les chiens cependant s'étaient tus comme par enchantement. Clarisse le vit passer à deux fois à travers les barreaux un objet dont elle ne put reconnaître la forme, et le jeter dans la direction de la niche des chiens.

A la voracité avec laquelle les deux mâtins se précipitèrent sur ces objets, elle comprit que le cavalier avait gagné leur silence par une pâture dont ils paraissaient bien friands.

Geneviève faisait entendre une respiration lente et prolongée; Clarisse tressaillit, écouta quelques secondes, se leva sur la pointe des pieds, et s'approcha tout doucement de sa gouvernante: celle-ci dormait profondément.

Alors la jeune fille, le sein agité, retenant son souffle, étendit le bras et ferma lentement les rideaux pour qu'en cas de réveil, sa gouvernante ne

jetât pas son premier regard du côté de la grille. Puis, toujours sur la pointe des pieds, le doigt sur la bouche comme pour s'imposer silence à elle-même, elle gagna la porte du salon, gravit l'escalier, et elle vola plutôt qu'elle ne marcha vers la grille.

A sa vue les deux chiens avaient quitté leur pâture et s'étaient approchés d'elle en se courbant sous son regard. Clarisse, les ayant caressés de ses deux petites mains, que les énormes bêtes eussent pu dévorer d'un coup de dents et qu'ils léchèrent avec amour, s'avança tout près de la grille.

— Est-ce vous, Alfred? demanda-t-elle à voix basse et tout émue.

— Oui, mon ange adoré, répondit le jeune cavalier en cherchant à couvrir de ses baisers les mains de Clarisse, qui avaient saisi les barreaux.

— Un seul mot, Alfred, et je me retire, car je meurs d'effroi! reprit la jeune fille.

— Est-ce que votre gouvernante...

— Elle dort, je crois, interrompit Clarisse; mais si elle venait à se réveiller!

— Mon Dieu, Clarisse, reprit le jeune homme, il faut que tout ceci finisse; cette situation n'est pas tenable.

— Hélas! répondit la jeune fille en levant ses yeux au ciel.

— Clarisse, continua Alfred, me taisez-vous donc toujours le nom de votre famille?

— De ma famille? répondit la jeune fille en poussant un nouveau soupir... Je suis orpheline...

— N'avez-vous donc aucun parent? répliqua Alfred; cet homme, tout jeune encore, ajouta-t-il avec une sorte d'appréhension, le seul que l'on ait jamais vu pénétrer dans cette maison?...

— Comment savez-vous cela? interrompit vivement Clarisse...

— Mais...

— Parlez, Alfred, je l'exige.

— N'osant plus espérer d'être initié par vous au mystère qui vous entoure, j'ai dû prendre quelques informations dans le voisinage.

— Et que vous a-t-on dit?...

— Ce que l'on m'a dit, Clarisse, je n'ai pu le croire et je n'ose vous le répéter...

— De grâce, parlez, Alfred; ayez pitié de mon supplice.

— Eh bien, l'on m'a dit, qu'un homme, jeune, inconnu au pays, était venu louer pour vous, il y a trois ans environ, la maison que vous habitez. Les soins qu'il prend de vous déro-

ber à tous les regards, son affectation à se soustraire lui-même à une curiosité naturelle font supposer...

— Achevez ! achevez !...

— Que les relations qui existent entre vous et lui...

Le jeune homme hésitait.

— Sont coupables, n'est-ce pas ? s'écria Clarisse. Mais c'est une infamie ! ajouta-t-elle avec l'accent de l'indignation. Cet homme, Alfred, cet homme est mon frère !...

Le cœur d'Alfred se sentit soulagé d'un grand poids.

— Votre frère ! répéta-t-il sans pouvoir cacher sa joie... Mais alors, dites-moi son nom, et je connaîtrai le vôtre.

— Son nom ? fit la jeune fille.

— Oui, son nom... Un motif grave, d'une nature... empêcherait-il?...

Il n'osait continuer.

— Je vous comprends, interrompit Clarisse ; mais détrompez-vous, le nom que nous a donné mon père est honorable, j'en ai la persuasion...

— Mais alors pourquoi ne pas l'avouer ?...

— Parce que j'ai juré de ne le révéler à personne.

— Quels motifs ont donc pu déterminer votre frère à exiger de vous un pareil serment?

— Je les ignore, je vous le jure.

— Et personne que lui ne pénètre jamais dans cette maison?

— Personne... J'y vis constamment seule avec ma vieille gouvernante et une domestique, toutes deux choisies et placées près de moi par mon frère.

— Mais ainsi isolée, privée de tous rapports avec la société, votre existence doit être affreuse.

— Maintenant je ne me plains plus, Alfred : je pense à vous, et je suis heureuse.

— Cher ange ! répondit le jeune homme en portant de nouveau à ses lèvres la main de Clarisse. Ah ! croyez-moi, mon amie, ajouta-t-il, il faut vous soustraire à cette étrange tyrannie...

— Et comment cela est-il possible?

— Prenez la fuite.

— Et où irais-je ? je n'ai plus d'autre famille que mon frère.

— Mais la mienne, la mienne sera heureuse et fière de vous tendre les bras.

— Y pensez-vous, Alfred ? Mais c'est un rapt, c'est une fuite que vous me proposez.

— Non, Clarisse, c'est votre délivrance et votre bonheur.

— Cessez, Alfred, cessez ce langage si vous m'aimez ; jamais je ne consentirai...

En ce moment un bruit sembla partir de l'intérieur de la maison.

— Ciel ! s'écria Clarisse tout effrayée, c'est sans doute Geneviève qui se sera réveillée... Adieu ! Alfred, adieu ; à bientôt !

Et déjà la charmante enfant, toute tremblante, avait fait quelques pas vers la maison. Alfred la rappela.

— De grâce, encore un seul mot ! s'était-il écrié.

Malgré ses craintes, Clarisse n'eut pas la force de refuser.

— Alfred, laissez-moi fuir, ou je suis perdue ! lui dit-elle quand elle fut de nouveau près de lui.

Le jeune homme s'empara de l'une de ses mains, et la porta à ses lèvres, puis la jeune fille s'échappa en jetant sur lui un dernier regard qui exprimait toute sa tendresse et le regret qu'elle éprouvait de le quitter.

— Compte sur moi, s'écria Alfred, je te sauverai !

Et il disparut.

Au moment où Clarisse s'emparait de la rampe de l'escalier pour retourner au salon, elle aperçut sa gouvernante qui, tout essoufflée, se trouvait en-

gagée au milieu des degrés qu'elle avait la plus grande peine à descendre.

— D'où donc venez-vous, mademoiselle? demanda Geneviève d'un ton aigre-doux.

— De faire une petite promenade au jardin, répondit Clarisse affectant un ton d'indifférence.

— A cette heure et par un si grand froid, répliqua la gouvernante, cela me paraît bien étrange.

Et, tout en grommelant, elle alla regagner sa bergère. Clarisse, sans répondre, reprit aussi sa place près de la croisée, puis, écartant le coin du rideau, ses yeux se fixèrent sur la route; à la vue d'un jeune cavalier qui s'éloignait dans la direction de Bruxelles, son cœur battit avec force et elle poussa un long soupir.

Depuis qu'elle s'était de nouveau enfoncée dans sa bergère, Geneviève ne cessait de murmurer entre ses dents.

— Qu'avez-vous donc, Geneviève? lui demanda la jeune fille.

— J'ai... mademoiselle, répondit celle-ci, je n'ai rien!... mais si jamais ce jeune homme s'avise de venir encore rôder par ici, j'en préviendrai M. votre frère!...

Clarisse tressaillit.

— Geneviève, je vous le défends! s'écria-t-elle avec force.

La gouvernante, peu habituée à un tel langage de la part de la jeune fille, resta anéantie.

— Cependant, mademoiselle, ajouta-t-elle après un moment de silence, je ne puis m'exposer à la fureur de votre frère...

— Si jamais vous lui dites un mot de ce jeune homme, interrompit Clarisse, vous quitterez cette maison ou j'en sortirai ; mon frère choisira entre vous et moi.

Geneviève baissa la tête et ne répliqua plus.

Puis les ténèbres survinrent et tout au dedans et au dehors resta calme et silencieux.

II.

INSUCCÈS.

Quelques jours après, à la nuit tombante, une voiture, suivie de très-près par un cabriolet français conduit par un domestique sans livrée, roulait assez rapidement sur la route qui conduit de Bruxelles à Alsemberg. Le comte d'Épinoi et M. Van Linden occupaient le fond de cette voiture; le comte de Frensberg se tenait en face d'eux, sur le devant.

— Messieurs, nous voici bientôt arrivés, disait le comte de Frensberg en portant ses regards à l'extérieur.

— Êtes-vous bien certain, demanda M. Van Linden, que la duègne se sera éloignée ?

— Je suis parfaitement rassuré à cet égard, répondit le comte de Frensborg, car je lui ai expédié la vénérable tantje, ce précieux talisman que nous devons à la généreuse confraternité de de Bleeden, et quelle que soit la rigidité de la vieille gouvernante, elle aura cédé, j'en répons, aux ruses et aux embûches de notre adroite mégère. Au surplus, nous pourrons bientôt nous en convaincre, car un fil de soie attaché à l'un des barreaux de la grille est le signal qui doit m'apprendre que toutes les difficultés sont levées.

— Allons! de Frensborg, reprit M. Van Linden, je vois que vous êtes un homme à précautions! Mais, ajouta-t-il, donnez-moi, je vous prie, quelques renseignements sur cette mystérieuse aventure. D'Épinoi en est seul instruit, je crois; et puisque je suis appelé à partager les honneurs de la complicité, peut-être même ses dangers, il convient que l'on me mette complètement au courant...

— C'est juste; vous avez parfaitement raison, interrompit le comte de Frensborg, et je n'hésite pas à vous satisfaire, mon cher complice.

Mon Dieu! ajouta-t-il, rien n'est plus simple, et cependant rien ne m'est plus agréable que cette aventure! — Il y a trois mois environ, j'ai échangé des terres, que je possédais dans les Ardennes,

contre une charmante propriété située à deux cents pas du village d'Alseberg, et depuis ce moment, j'en avais fait un but de promenade à cheval, que je mettais à profit soit pour vérifier l'état avancé des changements que j'ai ordonnés, soit pour jouir du plaisir que l'on éprouve toujours à entrer en connaissance intime avec ses nouvelles acquisitions.

Un soir, un peu avant la tombée de la nuit, je pris à mon retour, et par pure fantaisie, un petit sentier détourné, d'où je découvris bientôt une petite maison isolée qui semblait encaissée au milieu de délicieuses prairies. La curiosité me porta à m'avancer, et j'étais à peine à quelques pas d'une grille qui découvrait toute la façade de la maison, lorsque deux énormes mâtins m'accueillirent en aboyant et en hurlant à qui mieux mieux. Au même instant, je vis au premier étage les rideaux de deux croisées s'écarter par un brusque mouvement. A l'une de ces croisées j'aperçus une figure ravissante, une tête de vierge; à l'autre, un visage hideux, une physionomie de bohémienne. La tête de vierge disparut bientôt; il ne resta que le visage de la bohémienne, qui me prodiguait les plus belles grimaces. Après quelque temps, désespérant de voir reparaitre l'ange que je n'avais fait qu'entrevoir, je m'éloignai sous l'influence d'une sérieuse préoccupation. Le lendemain je

repassai à la même heure devant ma mystérieuse découverte...

— Et probablement vous ne vîtes encore que l'affreuse bohémienne? interrompit M. Van Linden.

— Du tout, reprit le comte de Frensberg, au moment où les deux mâtins faisaient précéder leurs aboiements d'un grondement sinistre, la plus jolie voix du monde calma de suite leur colère, et la plus belle, la plus délicieuse créature apparut près de la grille; à ma vue elle rougit et baissa les yeux. Pour moi, j'étais resté ébahi en face de tant de beauté, de tant de charmes; je balbutiai quelques mots sans suite; mon inconnue s'éloigna, puis revenant presque aussitôt sur ses pas elle me dit : « De grâce, monsieur, éloignez-vous; ma gouvernante est endormie, mais si elle se réveillait et qu'elle vous vit, je serais perdue! » Elle accompagna ces mots d'un regard si suppliant, que je n'eus ni le courage ni la force de refuser; je partis, et le lendemain j'étais amoureux fou...

— Amoureux! sérieusement? interrompit de nouveau M. Van Linden en accompagnant ses paroles d'un sourire incrédule.

— Oui, messieurs, très-sérieusement, reprit le comte de Frensberg; peut-être allez-vous rire... mais ce n'est que du jour où j'ai vu Clarisse pour la première fois que j'ai compris le véritable amour.

M. Van Linden se tut et étouffa un soupir.

— Et, continua le comte de Frensberg, plaisantez-moi tout à votre aise, mais certainement si j'avais pu connaître la famille de cette jeune fille, j'aurais été lui demander sa main ; aujourd'hui les circonstances seules me forcent à commettre un acte que je regrette au fond du cœur.

Tandis que de Frensberg parlait, Lucien jetait sur lui un regard plein d'une satisfaction bienveillante :

— Comment ! s'écria Van Linden, vous n'avez pas réussi à découvrir ses parents ?

— Hélas ! non, poursuivit de Frensberg. Quand je fus bien certain que Clarisse partageait mon amour, je la suppliai de m'éclairer sur sa famille, sur sa position ; car, je vous le répète, j'étais bien disposé à m'unir à elle. Mes prières, mes supplications les plus tendres n'obtinrent d'elle qu'un silence complet accompagné de larmes ; les informations que je pris au dehors m'éclairèrent peu et ne réussirent qu'à augmenter mes craintes, mon étonnement : j'appris que Clarisse et sa gouvernante, entièrement étrangères au pays et inconnues de tous ses habitants, avaient pris possession, depuis trois ans environ, de leur demeure actuelle ; qu'une seule personne y était admise. C'était un homme, jeune encore, et qui

n'apparaissait jamais que le soir et en s'entourant d'un certain mystère. L'esprit harcelé de mille suppositions, l'âme brisée de mille craintes, je ne pus m'empêcher d'en parler à Clarisse. « Cet homme est mon frère ! » s'écria-t-elle. C'est le seul aveu que je pus lui arracher. A toutes mes instances pour apprendre son nom, elle me répondit qu'elle avait juré à son frère de ne le révéler à personne, et que rien au monde ne lui ferait violer son serment.

Cependant, au milieu de ses paroles, de ses soupirs et de ses larmes, il me fut facile de découvrir qu'un grand malheur ou qu'une horrible tyrannie pesait sur cette intéressante jeune fille. Résolu de l'y soustraire, je lui proposai de l'arracher de sa prison et de la conduire dans ma famille; elle m'a refusé, mais assez faiblement, je le crois du moins, pour m'encourager à tenter sa délivrance.

— Il y a là-dessous, dit M. Van Linden, quelque étrange mystère...

— Que je pénétrerai, je l'espère, aussitôt que Clarisse sera entre mes mains, poursuivit de Frensborg. Vous voyez, messieurs, ajouta-t-il en souriant, que je mets à profit notre association, et que j'use largement du bénéfice de votre concours en vous faisant complice d'un enlèvement...

— Dont les suites ne seront pas très-dangereuses, il faut l'espérer, dit le comte d'Épinoi en dissimulant un sourire malicieux.

— Aussi, reprit le comte de Frensberg, n'est-ce pas en raison des dangers que vous consentez à courir pour moi, que je vous adresse mes remerciements, mais à cause du temps que vous voulez bien me consacrer. Je vous suis très-reconnaissant, Van Linden, de votre bonne volonté, en ce moment surtout, car je vous sais très-occupé...

— Vraiment! répondit M. Van Linden en souriant; et savez-vous aussi si mon occupation est de nature à réclamer votre complicité ?

— Mais je ne serais pas surpris, continua de Frensberg, que vous en vinssiez à ce point. Dans tous les cas, je vous ai dérangé fort mal à propos et j'en suis aux regrets; j'ai bien eu l'idée de raconter mon aventure à de Bleeden et de me l'adjoindre à votre place; mais depuis quelque temps il n'est pas abordable. Je ne sais pas, en vérité, ce qu'il devient.

— La marchande de tabac, répondit Lucien, et la jeune fille recueillie si mal à propos pour lui, par ma belle cousine, la duchesse de Wladimont, occupent sans doute tous ses instants.

— A propos de cela, mon cher d'Épinoi, cette

petite Marie a-t-elle été retrouvée? demanda de Frensborg.

— Non, répondit Lucien; et je serais étonné qu'en ce moment de Bleeden ne fit pas faire à son égard des recherches aussi actives que celles de la duchesse.

— Ainsi, dit M. Van Linden, on a aujourd'hui la certitude que la jeune protégée de madame de Wladimont ne s'est pas noyée dans le lac?

— Oui, répondit Lucien; car toutes les mesures ont été prises pour s'en assurer.

— Quel étrange événement! fit M. Van Linden.

— Quelle audace inconcevable! reprit M. d'Épinoi; attaquer une voiture dans un endroit qui, après tout, est loin d'être désert: des cabarets, des maisons l'avoisinent...

— Et la duchesse, continua de Frensborg, savez-vous si sa blessure est dangereuse?...

— Heureusement, répondit Lucien, qu'il n'y a rien de fracturé; mais la luxation est assez grave, et oblige toujours ma cousine à porter son bras en écharpe.

A cet endroit de leur conversation, le comte de Frensborg mit la tête à la portière:

— Messieurs, s'écria-t-il, j'aperçois déjà le clocher de *l'Étoile de la mer*, nous voici bientôt arrivés; arrêtons un instant; je vais dire au co-

cher du cabriolet de se tenir ici sur la route jusqu'à ce que vous veniez le rejoindre. Vous me permettez de garder ce remise?...

Quelques instants après, la voiture occupée par de Frensberg et ses compagnons s'avancait à pas lents dans le sentier qui conduisait à la maison de Clarisse. Aussitôt que l'on aperçut la grille, le cocher arrêta ses chevaux; de Frensberg et ses deux amis descendirent en prenant les plus grandes précautions pour n'être point entendus; puis, faisant signe à ses deux compagnons de l'attendre, le comte de Frensberg pénétra doucement vers la grille. A son approche les deux mâtins sortirent violemment de leur niche et grondèrent sourdement; le comte leur dit quelques mots pour les calmer, et, en effet, déjà habitués à sa voix, les chiens se turent, baissèrent la tête et agitèrent leur queue en signe de joie.

Pour mieux s'assurer de leurs bonnes dispositions, le comte s'était approvisionné d'une pâture dont il leur jeta une partie, et, tandis qu'ils étaient occupés à la dévorer, ses mains parcouraient les barreaux de la grille; soudain il fit un bond et ses yeux brillèrent d'un éclair de joie: il venait de sentir le fil de soie, signal du succès de la tantje dans son entreprise auprès de la duègne. Rejoignant aussitôt Lucien et M. Van Linden, il les

pria de faire reculer la voiture et de se placer de manière à n'être point vus de la maison; puis il revint à la grille; une lumière brillait à travers les fenêtres du salon.

— Elle est là! pensa-t-il.

Et il se mit à tousser avec force, dans l'espérance d'attirer les regards de Clarisse. Au même instant une ombre se dessina derrière les rideaux; il toussa de nouveau et avec plus de violence; l'ombre disparut.

— Elle descend, pensa-t-il. Et son cœur battit avec force.

Cinq minutes s'écoulèrent et personne ne paraissait.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il. Et portant la main à la sonnette il l'agita violemment.

L'ombre reparut et s'éloigna tout aussitôt. Cinq minutes s'écoulèrent encore et personne ne vint. Il sonna de nouveau et avec plus de force : tout resta calme et silencieux.

Le comte, rempli d'étonnement et d'inquiétude, rejoignit ses deux compagnons; et, leur expliquant ce qui se passait, il leur annonça son dessein de pénétrer dans la maison en escaladant la grille. Ceux-ci tentèrent de vains efforts pour l'en détourner, et lui firent remarquer l'impossi-

bilité où ils seraient de venir à son secours dans un cas de danger.

— Ce cas n'est pas à craindre pour moi, messieurs, leur répondit-il ; mais bien pour Clarisse : cette raison seule suffit pour que je n'hésite pas un instant.

Et se dirigeant vers la voiture il en revint armé de deux pistolets de poche qu'il y avait déposés.

— Messieurs, dit-il tout en s'avançant vers la grille, veuillez vous rapprocher de quelques pas, et tant que vous n'entendrez pas de coup de feu, soyez sans crainte à mon égard...

— Fort bien, répondit en souriant Lucien. Jusque-là nous ne tenterons pas l'escalade.

Le comte de Frensberg était jeune, lesté et vigoureux : il eut bientôt atteint le haut de la grille ; mais arrivé là, il survint un danger auquel il n'avait pas songé un seul instant, et qui le tint quelques moments en suspens sur le parti qu'il devait prendre.

Quelque sympathie que Tom et Toto éprouvassent pour lui, sympathie qui prenait sa source dans les excellents pâtés que le comte leur distribuait avec une somptueuse prodigalité, ils ne virent pas de sang-froid cette manière de s'introduire à laquelle ils étaient peu accoutumés. Aussi tous deux tenaient-ils la tête levée, et faisaient-

ils entendre des grondements qui suffirent à faire douter au comte de la réception amicale qu'ils lui feraient quand il serait descendu. Comprenant alors la nécessité de s'entourer de tous les moyens possibles de séduction, afin de ne pas être contraint de faire usage de ses armes pour briser le crâne à ses deux amis, il agita ses bras en manière de télégraphe, voulant faire comprendre à Lucien et à M. Van Linden qu'il avait besoin de leur intervention. Ceux-ci accoururent, et leur venue fût accueillie d'une effrayante récrudescence d'aboiements. En ce moment le comte de Frensberg porta ses regards vers la fenêtre où l'ombre était apparue, et cette fois il vit les rideaux s'ouvrir, et il crut apercevoir deux têtes collées aux vitres.

Sa surprise s'accrut et s'augmenta d'un léger soupçon de jalousie.

— Lucien ! s'écria-t-il en s'adressant au comte d'Épinoi, veuillez me donner la moitié du gros pâté que j'ai eu l'heureuse idée de conserver et que j'ai placée près de la grille, à moins, cependant, que vous ne préféreriez voir un combat en règle entre moi et ces deux fidèles gardiens.

Lucien s'empressa d'obtempérer à cette demande, et l'irritation de Tom et de Toto ne com-

mença à se calmer que lorsque M. Van Linden et lui disparurent. Alors ils reportèrent toute leur attention sur le comte qui, brisant le pâté en plusieurs morceaux, en sema une partie au-dessus de leur tête. Ceux-ci hésitèrent d'abord entre leur devoir et leur nature gloutonne; mais la nature reprenant le dessus, bientôt leur museau, à la recherche de l'irrésistible appât, effleura joyeusement la terre. De Frensberg en profita pour descendre. Quand il fut à terre, le fatal grondement se fit de nouveau entendre, et les chiens s'approchèrent de lui, le poil hérissé, l'œil brillant; mais la finesse de leur nez déranger singulièrement leurs dispositions à la colère, car en flairant autour du comte ils baissèrent voluptueusement leur queue, annonçant par là qu'ils se rendaient à discrétion; en vainqueur généreux, le comte leur distribua le restant de ses provisions et il courut vers l'escalier. En trois sauts il arriva à la porte du salon; alors, se mettant à écouter, il lui sembla entendre parler à voix basse; incapable de résister davantage à sa curiosité et à ses soupçons, il entra précipitamment!... puis il s'arrêta tout à coup... Auprès de Clarisse assise, la tête baissée, le sein agité, une femme se tenait debout; elle était vêtue d'une robe de velours noir et portait le bras en écharpe;

en ce moment son regard brillant animait sa belle figure pâle et un peu souffrante.

En reconnaissant dans cette femme la duchesse de Wladimont, le comte était resté anéanti ; aussi ne trouva-t-il pas deux mots à balbutier.

Un sourire d'ironie effleura les lèvres de la duchesse.

— Il y a longtemps, M. le comte, lui dit-elle, que je n'ai eu le plaisir de me rencontrer avec vous, et je me félicite du hasard (elle appuya avec intention sur ce dernier mot) qui me procure cet avantage.

— Madame!...

— En vérité, reprit-elle aussitôt, vous ne pouviez venir plus à propos, car mademoiselle et moi nous étions dans une frayeur terrible... Figurez-vous qu'on est venu sonner il y a quelques minutes : seules toutes deux, nous nous serions bien gardées, vous le pensez, d'aller ouvrir. Un instant après, en écartant les rideaux de cette croisée, nous apercevons un homme... un voleur sans doute...

— Madame la duchesse!...

— Qui escaladait la grille, et remarquez bien, M. le comte, que les deux dogues, jusqu'à présent d'une fidélité à toute épreuve, se sont tus comme par enchantement...

— Laissez-moi, je vous prie, vous dire, madame...

— Permettez-moi plutôt d'achever, M. le comte... Sans doute que cet homme est possesseur d'un charme à l'adresse des animaux... ces gens-là ont des moyens de séduction vraiment étranges !

— Madame la duchesse, permettez...

— Pardon, M. le comte, je n'ai pas fini... Vous comprendrez facilement notre épouvante au moment où vous êtes entré : aussi avons-nous été et sommes-nous encore très-agréablement surprises de vous voir à la place de cet homme... de ce brigand peut-être...

— Cette plaisanterie, madame...

— Comment, monsieur ? mais je ne plaisante pas, et c'est très-sérieusement que je vous prie de nous dire comment vous êtes venu... car enfin la porte était fermée... et à moins qu'un ange ou plutôt un démon ne vous ait introduit...

— Assez, de grâce !...

— Allons ! je le vois, votre modestie se refuse à entendre parler des services que vous rendez... Ce dernier cependant, que nous vous devons, est d'une importance !... Croyez que mademoiselle et moi nous vous en aurons une reconnaissance éternelle.

— Madame !...

— Vous vous retirez, M. le comte? Au surplus, je crois que tout danger est passé... qu'en pensez-vous, mademoiselle Clarisse?... souffrez, je vous prie, monsieur, que je vous éclaire et que nous vous accompagnions jusqu'à la grille... La présence de mademoiselle est nécessaire pour vous protéger contre les gardiens... à moins que vous aussi, vous ne soyez muni de quelque charme, de quelque moyen de séduction...

— Décidément, madame!...

— Veuillez me précéder, monsieur; je porterai cette bougie en vous reconduisant, si vous voulez bien le permettre...

Et tous trois, la duchesse, Clarisse et le comte traversèrent la cour et arrivèrent en silence jusqu'à la grille, que la jeune fille ouvrit. A peine le comte fut-il sorti, que la duchesse, inexorable, le poursuivit de ce dernier adieu :

— Nous vous renouvelons, monsieur le comte, nos remerciements... votre conduite en tous points a été celle d'un noble et valeureux gentilhomme.

De Frensberg fit quelques pas et rencontra ses deux compagnons, qui, à la faveur de la nuit, étaient restés en observation à peu de distance de la grille.

— D'où vient que vous revenez seul et si promptement? lui demanda M. Van Linden.

— Messieurs, répondit de Frensborg, d'un ton de dépit, je suis bafoué, conspué de la plus belle manière... Ah! morbleu! elle a été sans pitié! Avec quelle ironie elle m'a flagellé de ses sarcasmes!

— Mais qui donc? demanda M. Van Linden; serait-ce votre bien-aimée?

— Non, certes; c'est encore cette duchesse...

— Quoi! madame de Wladimont! fit M. Van Linden avec un geste d'étonnement.

— Elle-même, messieurs, reprit de Frensborg. Ah! moi aussi il faudra que je me venge!...

Et tout en discourant sur ce que la présence de madame de Wladimont auprès de Clarisse, dans un semblable moment, avait de bizarre et d'extraordinaire, tous trois regagnèrent leur voiture, qui bientôt se dirigea rapidement vers Bruxelles.

En rentrant dans le salon, accompagnée de la duchesse, Clarisse s'était jetée dans un fauteuil, et tout aussitôt les sanglots qui brisaient sa poitrine s'étaient échappés avec force. Louise, assise auprès d'elle, faisait de tendres et affectueux efforts pour la consoler.

— Eh! madame la duchesse! s'écria tout à coup la jeune fille au milieu de ses pleurs, c'est que je l'aime!... je l'aime plus que ma vie!... et maintenant sans doute je ne le reverrai plus! Mon

Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir, seule, seule au monde !

— Allons, Clarisse, mon amie, soyez plus raisonnable, répondit Louise en pressant affectueusement ses mains ; vous n'êtes point seule, n'avez-vous point un frère ? ce malheureux amour vous l'aurait-il fait oublier ?...

— Mon frère !... ah ! oui, c'est vrai... je l'oubliais !... vous avez raison... mon frère ! mon frère ! oh ! mon Dieu !

Et en disant ces mots, Clarisse avait la poitrine haletante, le regard fixe.

La duchesse, effrayée, crut un instant que sa raison s'égarait.

— Clarisse ! lui cria-t-elle en l'entourant de ses bras ; revenez à vous ! Ciel ! quel affreux malheur !

— Rassurez-vous, madame, je n'ai rien... reprit Clarisse, cherchant à créer un sourire sur ses lèvres ; mais, ajouta-t-elle en pâlisant de nouveau, si jamais mon frère apprend qu'il est venu... et il l'apprendra tôt ou tard... oh ! je serai perdue !...

Et, tout en pleurs, elle se précipita aux pieds de la duchesse en s'écriant :

— De grâce ! madame, ne m'abandonnez pas !... sauvez-moi, sauvez-moi de mon frère !...

— Votre frère ! que voulez-vous dire ? s'écria la duchesse.

Clarisse se releva et, paraissant faire un effort sur elle-même, elle avança un fauteuil qu'elle offrit à Louise ; puis elle prit une chaise et s'assit à son côté.

— Madame la duchesse, lui dit-elle en lui serrant les mains avec une effusion pleine de reconnaissance, vous ne me connaissiez pas, et parce que le hasard vous a appris le projet du comte Alfred à mon égard, vous avez voulu me sauver des conséquences terribles qui pouvaient, qui devaient nécessairement en résulter pour moi ; aussi vais-je vous ouvrir mon âme entière pour que vous y lisiez tous mes remerciements, toute ma gratitude...

La duchesse était attendrie.

— Que je suis heureuse, interrompit-elle, de vous trouver digne de l'affection que je ressens déjà pour vous !

— Aussi, madame, reprit Clarisse, est-ce à elle, est-ce à votre excessive bienveillance que je vais avoir recours.

— Parlez, mon amie, et tout ce que vous me demanderez, je vous l'accorde d'avance.

— O madame, si déjà mon cœur ne m'y por-

tait, tant de bontés me feraient un devoir d'avoir envers vous une confiance sans bornes; veuillez donc m'entendre.....

J'étais tout enfant encore quand j'ai perdu mon père, l'aîné d'une famille noble mais peu aisée de la province de Namur; ma mère, d'une santé languissante, m'avait placée dans un pensionnat afin que je n'eusse pas auprès d'elle le triste spectacle de sa maladie, de ses douleurs. Il y a trois ans et demi environ, une amie de la famille vint me prendre à mon pensionnat, et me conduisit auprès de ma mère; je la trouvai expirante; mon frère, qui habitait Bruxelles depuis quelques années, était près de son lit de mort... ma pauvre mère rendit le dernier soupir entre nos bras. Depuis ce jour je ne suis plus retournée à mon pensionnat. Mon frère, nommé mon tuteur, me conduisit dans cette maison et me plaça sous la surveillance d'une vieille gouvernante qui, aujourd'hui, s'est éloignée de moi un instant pour la première fois. Mon frère m'avait fait jurer de ne jamais dire son nom: pour quels motifs? je n'en sais rien encore. Comme il ne cessait de m'entourer de livres, de musique et de tout ce qui pouvait contribuer à mon instruction et à mon amusement, je restai longtemps dans cette solitude sans m'y déplaire...

— Votre frère, interrompit la duchesse, ne vient-il pas vous y voir souvent ?

— Pendant les premières années, reprit Clarisse, il venait tout au plus deux fois par mois ; mais depuis un an ses visites sont bien plus fréquentes : je ne reste jamais une semaine sans le voir... Et depuis quelques mois, quand il arrive, il renvoie ma gouvernante pour rester seul avec moi... Alors, vous l'avouerez-je, madame la duchesse ? j'ai peur... car il me regarde avec des yeux qui m'effraient ; et quand il me parle... il me semble qu'il ne me parle pas comme un frère à une sœur... et quand il m'embrasse..... il me semble que ses baisers ne sont pas ceux d'un frère à une sœur... et alors... oh ! alors je me sens glacée... tous mes membres frissonnent... j'ai peur !...

— C'est affreux ! interrompit vivement la duchesse ; malheureuse enfant ! oh ! c'est infâme ! Votre frère, mais quel est-il donc ? quel est son nom ?

— Oh ! à vous je puis le dire ! s'écria Clarisse, ma seule amie, ma seule espérance ; car vous me sauverez, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous le promets ; mais quel est donc le nom de votre frère ?

— Pardon, ô mon Dieu ! si je viole mon ser-

ment ! s'écria Clarisse en levant les yeux au ciel ;
oh ! vous le savez, c'est pour me sauver.

— Mais son nom ?

— Le chevalier de Bleeden !...

A ce nom la duchesse resta terrifiée.

— Fuyez ! fuyez avec moi, malheureuse !
s'écria-t-elle quand elle fut un peu revenue de
son émotion... Le chevalier de Bleeden !... ré-
péta-t-elle avec un mouvement d'horreur et d'ef-
froi... venez !... venez !... sans cela vous êtes per-
due !

Et un instant après la calèche du duc, que l'on
avait dérobée aux regards en la cachant derrière la
maison, roulait rapidement vers Bruxelles.

III.

LE BAC. — UNE PARTIE D'ÉCARTÉ.

A l'heure de la sortie des théâtres, au moment où les magasins se ferment, où les feux s'éteignent, lorsque quelques rares individus attardés traversent rapidement la place de la Monnaie pour regagner leurs demeures, les croisées du premier étage de la maison où est situé le beau café des *Mille Colonnes* témoignent, par la lumière vive, éclatante qu'elles projettent au loin sur la place, des habitudes exceptionnelles des personnes qui fréquentent ce local, appartenant à la société appelée *le Bac*, dénomination assez étrange, contraste singulier avec la position sociale et le rang de la plupart des membres de cette société.

A peu d'exceptions près, les sociétaires du Bac ont quelque fortune, qu'ils dépensent largement, car leur vie est oisive et rien n'est plus coûteux que l'oisiveté. La journée se passe d'ordinaire pour ces messieurs, à courir les promenades et les boulevards à cheval, en tilbury, ou en landau; à essayer un habit, ou à chiffonner une cravatte; le soir venu, ils s'emparent des stalles du Théâtre Royal, où ils se rengorgent et font *les beaux* au milieu de leurs efforts à dissimuler leurs bâillements et leur ennui. Aussi n'est-ce qu'après le spectacle que leurs membres semblent reprendre quelque vigueur, et leurs regards quelque vivacité; alors ils se pressent, ils se heurtent, ils s'installent dans les salons du Bac, poussés par la passion, entraînés par le désir effréné du jeu.

Un seul de ces salons est destiné à la lecture, et c'est aussi le seul qui soit constamment désert, tous les autres, affectés aux jeux, regorgent d'amateurs qui offrent un ensemble de physionomies qui feraient les joies d'un observateur; car le joueur s'y retrouve dans tous ses types, dans tous ses degrés, dans toutes ses phases.

Au moment dont nous parlons, un petit nombre de personnes se tenait dans le premier salon en entrant, le plus grand, et celui où trône *l'écarté*, dans tous ses excès, ses abus, et ses orgies.

Les comtes de Frensberg et d'Épinoi, debout près de l'embrasure d'une fenêtre, causaient à voix basse; le comte de Frensberg paraissait soucieux, préoccupé; de temps à autre, Lucien portait ses regards sur un homme qui se promenait de long en large; celui-ci était revêtu de l'uniforme de capitaine de cavalerie; son visage, sombre, presque sinistre, reflétait une âme en proie aux plus violentes agitations; à chaque instant il tournait les yeux vers la porte, impatient de voir arriver les sociétaires.

Quelques personnes venaient d'entrer: parmi elles, plusieurs étrangers récemment présentés, hommes aux grandes manières, à la parole lente, douceuse, et maniant les cartes avec une habileté pleine grâce et d'élégance. A leur vue le capitaine tressaillit, et s'approchant de Lucien et du comte de Frensberg, il leur dit :

— Messieurs, nous sommes, je crois, en nombre; si vous vouliez, nous pourrions commercer le jeu?

Lucien ne jouait que fort rarement, et seulement dans le but de ne pas afficher un puritanisme qui eût pu paraître ridicule aux yeux de certaines gens que ses rapports le forçait de fréquenter. A la proposition du capitaine, il hésita d'abord, puis, cédant à une secrète impulsion, il accepta.

La partie commença.

Le groupe des parieurs se grossit bientôt d'une partie des sociétaires qui arrivaient en foule ; Lucien s'était mis du côté opposé à celui du capitaine ; quoique la veine se fût décidée pour ce dernier, les cartes tremblaient dans ses mains, tant était grande son émotion.

Le jeu, assez modéré d'abord, s'anima graduellement ; insensiblement, la table se couvrit d'or. La veine avait tourné, Lucien gagnait, et le capitaine, haletant, l'œil en feu et suant à grosses gouttes, forçait en vain ses paris pour réparer sa perte ; la fortune s'était décidément tournée contre lui.

Lorsque vint son tour de prendre les cartes, le hasard lui donna Lucien pour adversaire.

— Je fais tout le jeu, dit le capitaine, en vidant sur la table tout l'or de ses poches.

— C'est moi ! répondit Lucien ; qui fais tout le vôtre.

— Bon ! répondit le capitaine.

C'est surtout à l'endroit du jeu, que l'on peut dire avec raison que rien n'est plus contagieux que l'exemple : les deux tas que formaient l'or de Lucien et celui du capitaine, furent presque aussitôt entourés des mises nombreuses des parieurs.

Très-rarement on voyait un enjeu si considéra-

ble : aussi, lorsque le capitaine commença de battre les cartes, se fit-il un silence presque solennel. Les deux joueurs semblaient encaissés au milieu des têtes béantes qui plongeaient sur eux leurs regards avides.

Le capitaine retourna LE ROI, et fit LA VOLE.

— Marquez trois points ! s'écria un des parieurs.

Après ce beau coup les deux camps s'agitèrent, soumis tous deux à une sensation contraire.

Lucien prit les cartes ; soudain le silence se rétablit, les têtes redevinrent immobiles, les yeux reprirent leur fixité.

Cette fois encore le capitaine fit le point ; les pulsations de sa poitrine se manifestaient par l'oppression de sa respiration.

Il reprit les cartes et les distribua.

— *Piquez sur quatre*, M. d'Épinoi, cria un des parieurs.

— Je propose ? dit Lucien en s'adressant à son adversaire, et sans répondre à cette sorte d'interpellation.

— Impossible, répondit le capitaine, plus ému que jamais.

Lucien joua, entouré du découragement des uns, et de l'espérance presque certaine des autres.

Cependant, le coup se balançait, il y avait deux levées de chaque côté. Lucien, à qui il ne res-

tait qu'un *huit*, le jette sur la table, bien persuadé que la partie est perdue.

— Marquez! marquez deux points! s'écrient ensemble plusieurs parieurs, en apercevant le *sept* de la même couleur, qui vacillait dans les mains du capitaine.

C'est au tour de Lucien de donner les cartes; il rend coup pour coup, retourne LE ROI et fait LA VOLE.

La partie est gagnée pour lui!

Cédant à une impulsion involontaire, le capitaine prend les cartes, qui se tordent et se déchirent dans ses mains; honteux cependant de ce mouvement qu'il n'a pu maîtriser, il se lève en balbutiant quelques excuses et quitte la salle, pâle, défait et les yeux hagards. Sa disparition fut à peine aperçue, tant chacun était en proie à son désappointement, ou à son bonheur inespéré. Lucien seul ne le perdait pas de vue.

— Si je ne craignais de donner lieu à des commentaires en me retirant, je suivrais cet homme, pensa-t-il.

Une nouvelle partie s'engagea; obligé par convenance de garder les cartes, le comte d'Épinoi diminua de beaucoup sa mise; bien lui en prit, d'ailleurs, car il perdit la partie. Au moment où il se levait pour céder sa place, le chevalier de Bleeden

entra et vint droit à lui ; sa figure était sévère et son front chargé de rides.

— D'Épinoi, dit-il, si vous ne jouez pas, venez ; j'aurais quelques mots à vous dire.

— Volontiers, répondit Lucien.

Le chevalier, apercevant de Frensberg, qui causait avec M. Van Linden, à peine entré depuis cinq minutes, alla vers eux et les entraîna avec Lucien, dans la pièce en forme de rotonde, dont nous avons déjà parlé, et qui sépare le salon de lecture de la salle consacrée au whist. C'était le moment où les jeux étaient le plus animés ; ils s'y trouvèrent seuls.

— Messieurs, leur dit le chevalier, jusqu'à ce moment j'ai rarement eu recours à l'appui, au dévouement que notre union me met en droit d'attendre de vous. Mais aujourd'hui, dès cette heure même, je vais en réclamer une grande preuve !

— Vous ne doutez pas de notre empressement à vous satisfaire ! s'écria de Frensberg.

Le chevalier ne répondit à cette interruption qu'en pressant la main du comte, et il continua.

— Une jeune fille, que j'aime, ... avec violence ... avec fureur, a disparu hier d'une petite maison qu'elle habitait seule, avec une vieille gouvernante.

Les trois auditeurs se regardèrent avec stupéfaction.

— Je ne sais, poursuivit le chevalier, si elle s'est enfuie, ou si elle a été enlevée; mais, dans l'un ou l'autre cas, il faut absolument que je la retrouve, et je compte sur vous, messieurs, pour m'aider dans mes recherches...

— La maison dont vous voulez parler, interrompit le comte de Frensberg, n'est-elle pas située non loin du village d'Alseberg.

— Précisément; d'où savez vous?...

— Et cette jeune personne ne se nomme-t-elle pas Clarisse!...

Le chevalier devint pâle et tremblant.

— Vous la connaissez donc? s'écria-t-il, hors de lui.

— Oui, je la connais, répondit de Frensberg; et de plus, ajouta-t-il avec sang-froid, moi aussi je l'aime...

Les yeux du chevalier étincelèrent.

— Malheur à vous, comte de Frensberg! s'écria-t-il, car c'est vous alors qui l'avez enlevée!...

— Non, je vous le jure! répondit de Frensberg; calmez-vous et veuillez m'entendre.

Le comte raconta les différentes circonstances de ses relations avec Clarisse, jusqu'au moment

de la tentative d'enlèvement que la présence de la duchesse de Wladimont avait fait échouer. — Et bien certainement, ajouta-t-il, la duchesse l'aura emmenée!

— Elle! toujours elle!... murmura le chevalier, avec l'accent d'une fureur concentrée. Messieurs, dit-il, en se levant presque aussitôt, permettez que je m'éloigne... j'ai besoin de réfléchir aux moyens de forcer M^{me} de Wladimont à rendre cette jeune fille... à sa gouvernante...

— Un instant, chevalier! s'écria le comte de Frensberg, qui depuis quelques instants paraissait livré à ses réflexions, vous n'ignorez pas sans doute qu'elle a un frère!...

— Un frère! balbutia le chevalier tout interdit; vous aurait-elle dit...

— Son nom?... interrompit le chevalier; rasurez vous... Elle a tenu son serment... mais ce nom... je le devine maintenant... c'est le vôtre!

— Le mien!...

— Oui, chevalier, poursuivit le comte, et croyez-le, les explications que je viens de vous donner, je ne vous les eusse point adressées, si je n'avais été persuadé que vous êtes le frère de Clarisse...

Le chevalier paraissait confondu, anéanti.

— Il ne nous appartient pas, mon cher de Bleeden, poursuivit de Frensberg, de chercher à pénétrer les motifs qui vous ont décidé à cacher votre sœur à tous les regards, à la condamner en quelque sorte à la solitude, à l'isolement; quels qu'ils soient, pour ma part je les respecterai, et je vous donne ma parole que je respecterai également la sœur de l'un de mes amis.

Malgré son habileté à cacher ses sentiments, le chevalier ne put dissimuler la joie que lui causa cette dernière phrase.

— J'accepte votre parole, mon cher, répondit-il, en présentant sa main au comte; et croyez bien, ajouta-t-il en s'éloignant, que je ne négligerai rien pour vous dédommager du tort involontaire que je vous fais!

— Parbleu! s'écria de Frensberg, quand le chevalier fut parti, voilà une étrange chose!... Mais après tout j'aime encore mieux ce titre de frère que tout autre... Cependant pourquoi la cache-t-il?... pour quelle raison la duchesse a-t-elle emmené Clarisse!... ma foi!... je m'y perds!...

— Voyons, mon cher, interrompit M. Van Linden, ne vous cassez pas la tête à tout cela... Venez avec moi chez Adèle... et laissons d'Épinoi livré à ses méditations... car il ne nous écoute seulement pas.

— Allons! répondit le comte en se levant brusquement, et comme enchanté de saisir un moyen de chasser sa préoccupation et sa tristesse.

— Allant répondre le comte en se levant brus-
quement et comme enchanté de saisir un moyen
de chasser sa préoccupation et sa tristesse.

— Je vais aller à la messe, dit-il, et j'espère
qu'il y aura beaucoup de monde. — Il se pencha
vers elle et lui dit tout bas : — Ne t'inquiète
pas, tout ira bien, et tu seras heureuse.

— Tu es sûr ? dit-elle en hochant la tête.
— Plus sûr que jamais, dit-il en souriant.
— Adieu, dit-il en se tournant vers elle.

— Adieu, dit-elle en le regardant s'éloigner.
— Elle se sentait triste et seule, et elle se
demandait ce qu'elle avait fait de mal.

— Elle se souvint de sa promesse et se dit :
— C'est moi qui suis la coupable.

— Elle se pencha vers sa chambre et dit :
— C'est là que je vais aller.

— Elle se souvint de sa promesse et se dit :
— C'est moi qui suis la coupable.

— Elle se pencha vers sa chambre et dit :
— C'est là que je vais aller.

IV.

TRISTE TABLEAU.

Resté seul, Lucien se dirigea vers le salon des joueurs d'écarté : le groupe en était toujours aussi compact, et empêchait d'apercevoir les deux personnes qui tenaient les cartes. Deux joueurs venaient de s'en éloigner : c'était deux étrangers arrivés depuis peu à Bruxelles ; ils se glissèrent dans un coin et se mirent à compter leur or non loin de Lucien, qu'ils n'avaient pas aperçu ; aussi, sans chercher à les écouter, celui-ci entendit-il leur conversation.

— Voici une bonne soirée, qu'en dis-tu, de Vermont ? disait l'un d'eux.

— Excellente, mon cher Dubreuil, répondit

l'autre; mais je crois que ce capitaine est à sec!... as-tu vu la mine qu'il fait?... C'est fâcheux, car ça allait admirablement!... Allons! allons! le pigeon donne dans ce pays-ci...

Lucien n'avait pas entendu ces derniers mots, car à peine eut-il compris qu'il s'agissait du capitaine, qu'obéissant à un secret pressentiment, il se haussa sur la pointe des pieds : sa tête dominant alors toutes les autres, il aperçut en effet le capitaine, tenant de nouveau les cartes. — La table était encore couverte d'or...

— Il a perdu ! pensa Lucien, en fixant sa vue sur le visage défait de l'officier; et en effet le malheureux se leva; les efforts qu'il faisait pour cacher son désespoir rendaient encore sa physionomie plus pénible à voir; se faisant jour au travers du groupe il disparut en courbant la tête sous son désespoir. — Lucien le suivit.

La nuit était épaisse et froide, les rues désertes et solitaires. Le capitaine en traversa quatre ou cinq avec une rapidité telle, que Lucien pouvait à peine le suivre. Quand il eut pénétré dans la rue de *Berlaimont*, il s'arrêta tout à coup. Lucien examina ses mouvements; il le vit se frapper la tête de ses deux poings, des paroles entrecoupées se mêlaient aux sanglots qui déchiraient sa poitrine.

Les pleurs d'un homme brisent toujours le

cœur; mais les larmes d'un militaire, d'un soldat arrachent l'âme! Lucien se sentait douloureusement affecté.

— Misérable! misérable que je suis! disait le malheureux; c'est fini, je suis perdu, déshonoré!... Pauvre Amélie... pauvre femme!... mon Dieu! pourvu qu'elle ne soit pas morte encore!... que je puisse lui dire un dernier adieu!... Mes enfants!... mes enfants!...

Et reprenant sa course plus rapide encore, il s'arrêta devant une maison de modeste apparence, il en ouvrit la porte avec précipitation et s'élança dans l'escalier. Au milieu de son trouble, il n'avait pas songé à refermer la porte. Lucien, qui était sur ses pas, fit un mouvement de satisfaction en la voyant ouverte; après quelques moments d'hésitation il se glissa doucement dans le corridor, et s'aventura à tâtons dans un escalier sombre et assez étroit: arrivé au premier étage, il s'arrêta devant une porte par les jointures de laquelle s'échappait une faible lumière.

— Il est entré là, pensa-t-il.

Aussitôt la voix d'un jeune enfant, d'une petite fille frappa ses oreilles.

— Mon papa!... mon papa!... disait-elle, viens donc vite... maman dort toujours... j'ai beau l'appeler, elle ne veut pas se réveiller.

Il se fit un moment de silence.

Lucien, tout oppressé, redoubla d'attention.

— Pauline, dit le capitaine d'une voix brisée, où est donc la fille?...

— Elle a été pour te chercher, mon papa!... ainsi que le médecin... en voyant que ma petite maman dormait toujours elle a eu peur, et puis elle m'a laissée toute seule avec mon petit frère... Moi aussi, papa, j'ai bien peur...

A la voix douce, plaintive de la jeune fille succéda celle accablée, douloureuse de son malheureux père.

— Mon Amélie! ma femme! .. râlait-il en se tordant les mains de désespoir, oh! je vais te rejoindre!... Pauline! où est ton frère?... Venez! venez! un dernier baiser de votre pauvre père... Puissé le ciel ne pas faire retomber sur vous mes fautes et vous prendre en pitié!...

Puis Lucien n'entendit plus que des sanglots mêlés à des baisers.

Soudain le capitaine se leva et, faisant un violent effort sur lui-même, il repoussa ses deux enfants qui se cramponnaient à ses habits; au même moment Lucien entendit le bruit d'une porte que l'on refermait avec force. Il pâlit d'effroi; la poitrine hale-tante, il entra brusquement dans la première chambre : un instant l'affreux tableau qui s'offrit à sa

vue glaça sa langue, paralysa tous ses mouvements.

La pièce, modestement meublée, respirait d'ailleurs le triste désordre de la chambre d'un malade. L'air y était lourd et empreint des miasmes produits par divers médicaments. Sur le lit, placé au fond, en face de la porte, une personne, une femme était étendue sans mouvement, son bras pendait hors du lit. — La lumière d'une petite lampe-veilleuse arrivant obliquement sur son visage, en éclairait toute la pâleur livide et l'effrayante immobilité.

Deux enfants, une petite fille de huit ans, et un jeune garçon tout au plus arrivé à sa quatrième année, se roulaient à terre en jetant les hauts cris, à travers d'une porte qui communiquait à une autre pièce.

Lucien, écartant vivement ces enfants, veut entrer dans cette pièce... la porte était fermée en dedans... ses regards inquiets s'arrêtent sur un chenet, il s'en empare pour la briser; au second coup elle vole en éclats.

— Arrêtez, malheureux! arrêtez! crie-t-il au capitaine qu'il vient de reconnaître.

A sa vue, surtout à sa voix impérieuse, celui-ci, tout hagard, tout hérissé, laisse tomber un pistolet armé qu'il pointait déjà sur son crâne.

— Que voulez-vous?... venez-vous m'arrêter? s'écrie-t-il avec le geste et la voix d'un insensé, d'un fou.

— Je viens, répond Lucien, empêcher qu'un crime irréparable ne soit ajouté à une grande faute.

Et prenant le bras du malheureux, trop anéanti pour opposer la moindre résistance, il lui fait faire quelques pas et du doigt il lui montre ses deux enfants, qui alors viennent se précipiter dans ses bras en l'inondant de leurs pleurs, et en le couvrant de leurs caresses.

La vue de ses enfants produit sur le capitaine une révolution salutaire; ses yeux se remplissent de larmes et il les presse avec amour et douleur contre sa poitrine déchirée par ses sanglots.

Revenu à lui, il reconnaît le comte d'Épinoi.

— Ah! monsieur le comte, dit-il en jetant sur lui un regard où sa honte se mêlait à son désespoir, qu'avez-vous fait?... pourquoi m'avoir empêché de mourir?... Si vous saviez...

— Je sais et je comprends tout, interrompit Lucien; vous êtes capitaine quartier-maître, n'est-ce pas?

Le capitaine baissa la tête sans répondre.

— Il faut vivre, monsieur, il le faut absolu-

ment!... poursuivit Lucien; surtout pour ces pauvres petits enfants!...

— Hélas! que pourrai-je faire pour eux, condamné!... déshonoré!...

— Rassurez-vous à cet égard, monsieur, votre faute sera ignorée de tout le monde!... Jurez-moi de ne plus attenter à votre vie,... et je vous promets, moi, quelque fortes que soient vos pertes, d'en faire disparaître toutes les traces...

— Monsieur!... monsieur!... s'écria le capitaine, en se couvrant le front de ses deux mains, cette générosité grandit encore à mes yeux l'énormité de ma faute... de mon crime...

En ce moment la petite Pauline, qui avait quitté son père pour retourner auprès du lit de sa mère, revint vers lui empressée et tout émue :

— Papa!... papa!... lui dit-elle, viens!...viens!... maman se réveille... tiens! tiens! vois-tu? elle remue le bras...

— Amélie!... mon Amélie! s'écria le capitaine en se précipitant vers le lit de la mourante.

Lucien et les deux enfants l'avaient suivi.

Celle-ci jeta un regard à demi éteint sur son mari et sur ses deux enfants; ses lèvres pâles, décolorées, balbutièrent :

— Merci, mon Dieu! je le vois encore avant de

mourir... Adieu, mon Adrien! un dernier adieu!... un dernier baiser!...

Et quand le capitaine releva la tête, la mourante sembla arrêter ses yeux étonnés et attendris sur Lucien, qui lui présentait ses enfants qu'elle eut encore la force de presser contre son cœur.

— C'est mon sauveur!... s'écria le capitaine.

Fixant alors de nouveau ses yeux sur le groupe désolé, la mourante confondit Lucien dans son dernier regard, sans doute aussi dans sa dernière pensée.

Les traits du capitaine exprimaient la lutte que se faisaient en lui tant de sensations opposées. Lucien, après avoir posé sa main sur le cœur de la morte pour s'assurer qu'il ne battait plus, ferma les rideaux du lit et s'adressa au capitaine, en lui prenant la main :

— Du courage, capitaine! du courage! lui dit-il; songez à ce qu'il vous reste à faire...

— Papa!... est-ce que maman dort encore? demanda la petite Pauline, en jetant alternativement un regard inquiet sur son père et sur Lucien.

Le petit garçon, accablé de sommeil, appuyait sa tête sur les pieds du cadavre de sa mère.

Jamais Lucien ne s'était senti si profondément attristé.

— Éloignez-vous de ces lieux, dit-il en s'adressant de nouveau au capitaine.

— J'aurai du courage, monsieur, je vous le jure, répondit celui-ci; mais de grâce laissez-moi passer cette dernière nuit auprès de ma pauvre femme...

Le cœur de Lucien s'initiant facilement à ce désir, il n'insista pas.

— Veuillez au moins me confier ces enfants, poursuivit-il, ils ne peuvent ni ne doivent assister davantage à un pareil spectacle.

— Disposez-en, monsieur le comte, répondit le capitaine, car vous les avez sauvés, eux et leur père... et désormais vous avez sur eux plus de droits que moi-même...

La fille qui gardait la malade ne revenait pas. Lucien proposa au capitaine de lui envoyer deux de ses gens pour l'aider dans le pénible devoir qu'il s'imposait. Le capitaine accepta.

Les grandes manières du comte, son regard affable, la douceur de sa parole, avaient tellement plu aux deux enfants, qu'ils ne firent aucune difficulté de le suivre.

— Est-ce que ma petite maman dormira longtemps encore? disait Pauline en sautillant à ses côtés, tandis que son frère, presque endormi, trottnait en se frottant les yeux.

— Oui, pendant très-longtemps, répondit Lucien, tout attendri par tant d'innocence et de naïveté; mais soyez tranquille, mes petits amis, demain je vous présenterai à une dame, aussi bonne que votre maman, et qui la remplacera auprès de vous.

— Mais seulement jusqu'à ce que petite mère se réveille..., interrompit encore Pauline; car nous la reverrons, n'est-ce pas, monsieur?

— Si vous êtes bien sages, oui vous la reverrez, répondit Lucien... dans le ciel... ajouta-t-il mentalement et en poussant un profond soupir.

— Baissez-vous, repart Lucien. Vous les ver-
 rez toutes les fois que vous serez agréable.
 Pauvres enfants! ils sont privés de leur mère.
 J'ai voulu la remplacer par une protectrice qui
 aura pour eux les mêmes soins, la même sollicitude.
 — Mais, je les ai vus...
 chesse de Wladimir, qui courait à se charger de
 leur éducation et de leur avenir...
 — M. le comte, je suis indigné d'une générosité
 sié s'épuiserait; épuiserait...

LE CAPITAINE BELTOMEE.

— Pour...
 vous faire; et on garderait le secret le plus absolu
 sur sa participation dans tout ceci, et on ne par-
 lerait jamais la nom de la duchesse; des motifs
 impérieux, que je ne puis vous dire, m'obligent à

Le lendemain du jour où les derniers devoirs furent rendus à la mère des orphelins que Lucien avait recueillis à sa demeure, ce dernier se rendit chez leur malheureux père. La douleur du capitaine était plus calme, mais non moins profonde.

— Mes enfants! mes enfants, M. le comte! s'écria-t-il aussitôt qu'il aperçut le comte d'Épinoi... où sont-ils?... ne puis-je donc les embrasser?...

— Vous m'avez dit d'en disposer, capitaine, interrompit Lucien, et j'ai accepté cette mission.

— Qu'en avez vous fait?... Mon Dieu! ne les reverrai-je plus?

— Rassurez-vous, reprit Lucien. Vous les verrez toutes les fois que cela vous sera agréable... Pauvres enfants! ils sont privés de leur mère... j'ai voulu la remplacer par une protectrice qui aura pour eux les mêmes soins, la même sollicitude... Hier, je les ai confiés à ma cousine, la duchesse de Wladimont, qui consent à se charger de leur éducation et de leur avenir...

— M. le comte, je suis indigne d'une générosité si bienveillante... Comment reconnaître...

— Par votre résignation, interrompit de nouveau Lucien, et en gardant le secret le plus absolu sur ma participation dans tout ceci, et en ne prononçant jamais le nom de la duchesse; des motifs impérieux, que je ne puis vous dire, m'obligent à obtenir de vous cette promesse.

— Je vous la fais, monsieur, et quoi qu'il m'en coûte d'être contraint de taire le nom de mes bienfaiteurs, je saurai la tenir.

— Maintenant, capitaine, reprit Lucien, abordons un sujet pénible sans doute pour vous, mais dont il faut bien cependant que je vous parle... quelle somme avez-vous perdue?

Le capitaine baissa la tête, le rouge de la honte lui était monté au visage.

— Parlez avec confiance, reprit Lucien, et ne voyez en moi qu'un ami...

— Merci ! merci, mille fois ! Mais, je le répète, je ne mérite pas vos bontés... je suis un misérable.

— Calmez-vous, capitaine, et avouez-moi franchement votre perte !

— La somme en est tellement énorme, que je n'ose la dire... Il y a dans ma caisse un déficit de quinze mille francs.

— Tenez !... dit Lucien, en lui présentant une poignée de billets de banque qu'il venait de compter après les avoir tirés de son portefeuille...

Le capitaine tremblait de tous ses membres ; de grosses larmes sillonnant ses joues, amaigries par l'effet de ses souffrances morales, retombaient en ruisselant sur ses longues moustaches.

— Avant que je reçoive ce bienfait, dit-il à Lucien, accordez-moi une nouvelle grâce... il faut que vous consentiez à entendre les détails de ma faute, pour que vous me jugiez aussi sévèrement que je mérite de l'être.

— Si cet aveu doit vous soulager, répondit Lucien, parlez... je vous écouterai avec intérêt.

Alors le capitaine s'exprima ainsi :

— Je suis fils unique du docteur Beltombe, médecin de Liège, aussi distingué par son talent que par ses sentiments humains et désintéressés ; mon père est mort il y a huit ans environ, sans me

laisser aucune fortune. Je suis entré au service, à la révolution de septembre, en qualité de sous-lieutenant. J'ai atteint aujourd'hui ma trente-septième année, et il y a à présent six ans que j'occupe les fonctions de quartier-maître du régiment auquel j'appartiens. Deux ans avant cette époque, je m'étais uni à la plus aimable et à la meilleure des femmes, à ma pauvre Amélie dont vous avez reçu hier le dernier soupir... Jusqu'à ce jour, j'ai toujours joui de la plus grande considération parmi mes chefs et mes camarades, et permettez-moi de le dire, M. le comte, ma conduite irréprochable m'en avait toujours rendu digne, lorsqu'il y a huit mois, à la sollicitation de quelques amis, je me fis présenter et recevoir comme membre *du Bac*.

Ce fut mon premier tort, un père de famille, un comptable doit rester en dehors de toute société dont le principal but est le jeu...

Cependant, dans les premiers temps, j'y restai totalement étranger; me contentant de me mêler à quelques causeries, de fumer un cigare et de feuilleter les gazettes. — Je suis d'un caractère faible, et je porte, en outre, au plus haut degré le malheureux défaut appelé respect humain; un jour il arriva que deux sociétaires avec lesquels j'avais dîné, loin sans doute de pressentir le malheur qui me menaçait, me pressèrent de jouer; je

ne sus pas résister à leurs vives instances, et le même soir je me retirai avec dix guillaumes de perte.

Cette somme peu considérable n'était point de nature à m'obérer; toutefois, prélevée sur mes appointements, faibles surtout en raison de mes charges de famille, la perte ne laissait point que de m'être très-sensible : je ne dormis point de la nuit, et le lendemain j'arrivai un des premiers à la société muni de vingt-cinq guillaumes, c'était tout ce qui me restait de mes économies. Le soir même le jeu les avait engloutis...

Je rentrai chez moi profondément abattu; je ne parlai à Amélie ni de ma première, ni de ma seconde perte, luttant pendant quinze jours contre la tentation de puiser dans ma caisse pour chercher à les réparer... Je finis par succomber... et graduellement en moins d'une semaine, j'eus un déficit de plus de six mille francs...

Malgré tous mes soins à cacher mon chagrin à ma femme, j'étais tellement soucieux, agité, qu'elle finit par s'en apercevoir; je crois même qu'elle en surprit la véritable cause, mais sa tendresse, d'une délicatesse exquise, l'a toujours éloignée de la pensée de m'en parler... Sa santé languissante depuis quelque temps en reçut un coup mortel!

Le jour du décès de ma pauvre femme, au

moment même où le médecin venait de me faire entrevoir sa fin prochaine, je reçus l'ordre de présenter mes comptes à l'intendant militaire sous l'inspection duquel je suis placé. Jugez, monsieur, de ma cruelle situation ! Le soir, à l'heure où les parties commencent, je voyais ma chère Amélie s'éteindre insensiblement... et je sentais que si je restais près d'elle... j'étais perdu, déshonoré... car ma seule ressource alors était, ou de reprendre au jeu, le soir même, les sommes qu'il m'avait dévorées, ou d'y laisser le reste de ma caisse et de venir ensuite me brûler la cervelle auprès du cadavre de ma femme... Maintenant, M. le comte, vous savez le reste, puisque vous avez été témoin de toutes les circonstances qui ont précédé une catastrophe douloureuse sans doute, mais dont votre généreuse intervention a considérablement amoindri les horribles conséquences.

Le récit du capitaine, fait avec l'accent d'un vrai repentir, avait vivement impressionné le comte d'Épinoi.

— Oui, capitaine, lui dit-il d'un ton pénétré, toutes ces circonstances je les connais ; et, dois-je vous le dire ? en vous voyant aussi agité, même avant que le jeu ne fût commencé, je compris qu'un drame terrible se préparait. Dès cet instant j'eus l'idée de suivre tous vos mouve-

ments, d'épier tous vos regards : c'est pour cela que j'acceptai votre proposition de me mettre d'une partie de laquelle j'aimé ordinairement à me tenir éloigné... Si, comme je le pressentais, un malheur était imminent, je voulais en arrêter les suites funestes, autant qu'il serait en mon pouvoir. Aussi est-ce dans ce but, est-ce animé par cette pensée que je vous ai suivi; si mon action a quelque mérite, j'en suis grandement récompensé puisque j'ai amené le sourire sur les lèvres d'une femme qui expirait, tuée par la douleur; puisque j'ai rendu un homme à la vie, un militaire à l'honneur et un père à ses enfants!

En parlant ainsi, la parole de Lucien semblait exaltée par une sainte joie. Le capitaine Beltombe l'embrassait d'un regard plein de la plus vive reconnaissance.

— Votre faute est grande sans doute, continua Lucien... mais vous n'êtes pas le seul à mériter des reproches : les plus vifs, les plus graves peut-être, reviennent à l'administration supérieure, qui dans son incurie, dans son imprévoyance, rend des officiers dépositaires de sommes importantes pour eux, et les expose ainsi à une tentation d'autant plus dangereuse que leurs appointements ne sont pas en rapport avec la responsabilité dont elle les charge. Oui! un blâme sévère revient à

cette administration, qui amène des hommes destinés à être de braves et bons soldats à descendre au rôle d'écrivain ou de financier... aussi, capitaine, croyez-moi, rendez vos comptes et cherchez à prendre le commandement d'une compagnie. Si je ne me trompe, cette position convient davantage à vos allures; elle va mieux, d'ailleurs, à un homme qui a l'honneur de porter un sabre et des épaulettes. Si, pour obtenir cette mutation vous avez besoin d'appui, j'ai quelques amis puissants, vous pouvez disposer de mon crédit auprès d'eux.

En achevant ces mots, Lucien s'éloigna, laissant le capitaine Beltombe sous l'influence d'une reconnaissance et d'une admiration justement méritées.

VI.

UN HUISSIER ET DEUX PRATICIENS.

On était à la fin de la première quinzaine de janvier, et ce jour-là, chose assez rare à Bruxelles, il faut bien en convenir, le froid était vif, sec, et le ciel clair et d'un bleu pur; les rayons d'un soleil sans nuage, tombant presque perpendiculairement sur toute la rue de la Madeleine, donnaient un air plus animé, une démarche plus vive aux nombreux passants qui la parcouraient dans tous les sens. Les piétinements, le souffle de chacun, qui s'échappait rapidement à l'état de vapeur pour se dessiner et s'éteindre lentement dans l'air, témoignaient hautement de la froidure excessive du

temps, et toutes les marchandises des nombreux et brillants magasins de cette rue commerçante, étalés, disposés avec art, semblaient emprunter au soleil son éclat, à l'air sa fraîcheur; tout enfin, au dedans et au dehors, resplendissait de cette physionomie radieuse, accorte, que fait toujours naître un bon temps, un beau soleil.

Les lionceaux Studler et Sterneels, assez confortablement empaquetés chacun dans un paletot, se dirigeaient, sans mot dire, les mains à l'abri dans leurs poches et en courant au pas raccourci, vers le magasin de madame Wauters.

— Bonjour à la charmante Thérèse! s'écrièrent-ils tous deux en y pénétrant avec précipitation.

— Bonjour, messieurs, répondit d'une voix triste la fille de madame Wauters, sans apporter la moindre attention aux regards séducteurs dont les lionceaux semblaient la couvrir.

— Quelques bons cigares... de votre jolie main, dit Studler.

— Oui, ça nous rechauffera, ajouta Sterneels... Il fait un froid de loup.

— Choisissez, messieurs, répondit la jeune fille en plaçant devant eux une boîte de cigares, tandis qu'elle tournait la tête vers la petite porte vitrée qui communiquait à l'arrière-boutique.

— Non, j'aime mieux que vous les choisissiez vous-même, dit Sterneels...

— C'est juste... poursuivit Studler... ils ne nous en paraîtront que meilleurs.

— Est-il galant, ce farceur de Studler! — fit Sterneels.

Thérèse, les yeux toujours fixés sur la petite porte, ne répondait pas.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle? demanda Studler; vous paraissez tout attristée.

— Oh! ce n'est rien, messieurs, répondit la jeune fille en montrant ses beaux yeux pleins de larmes au milieu de ses efforts pour sourire, et tandis que ses jolis doigts déliaient un paquet de cigares qu'elle présenta aux deux jeunes gens.

— C'est quelque peine de cœur, dit Studler avec un air de malice, tout en allumant un cigare...

Thérèse fixa un instant ses yeux sur lui : une larme en tomba.

— Tiens! tiens! est-ce que?... en effet, chaque fois qu'elle me voit elle paraît très-émue, pensa Studler; pauvre petite! elle est vraiment charmante! c'est atroce de ma part de ne pas m'en être aperçu plus tôt.

— L'amour est une si belle chose! il est si bon

de s'aimer! avait dit Sterneels en prenant un air mélancolique.

Thérèse porta ses regards vers le ciel, et poussa un long soupir.

— Parbleu! c'est singulier, se dit-il aussitôt à lui-même; est-ce que par hasard... oh! il n'y a pas à en douter, elle est folle de moi!... Diable! une petite maîtresse comme ça, cela serait un peu *chicard*!... comme ça me poserait!

Un léger bruit se fit entendre dans l'arrière-magasin. Thérèse fit ses excuses aux deux lionceaux et s'y dirigea.

Studler et Sterneels s'étaient assis, et, les jambes complaisamment étendues, ils savouraient lentement la fumée aromatisée d'un *regalia*.

— Avez-vous remarqué comme elle est triste? dit Studler quand ils furent seuls.

— Certainement! c'était assez visible, répondit Sterneels en hochant la tête.

— Je me doute bien pourquoi, reprit Studler en se caressant les favoris.

— Quoi! est-ce que vous auriez deviné?... s'écria Sterneels tout radieux.

— Parbleu! ça saute aux yeux...

— N'est-ce pas qu'elle est adorable?...

— Elle est délicieuse; et c'est infâme de faire ainsi le cruel avec elle... depuis si longtemps...

— Oui, mon cher Studler, vous avez raison, et je me le reprocherai toujours.

— Hein ? qu'est-ce que vous dites?...

— Je dis que je me reprocherai toujours de l'avoir fait languir aussi longtemps.

Studler partit aussitôt d'un grand éclat de rire.

— Délicieux ! parole d'honneur ! s'écria-t-il, en jetant sa tête en arrière ; il se figure que c'est lui ! Ah ! la charge est magnifique.

— N'allez-vous pas croire que c'est vous ? répliqua Sterneels, un tant soit peu piqué.

— Vrai, Sterneels, c'est mirobolant ! — vous êtes à mettre sous verre !

— Je parie cinq bouteilles de vin de Champagne... que c'est moi...

— J'en parie dix, reprit Studler... et un dîner cher Boullenger... *aux Frères provençaux*, que c'est...

L'entrée de madame Wauters, accompagnée de sa fille, mit fin à la discussion.

En faisant un mouvement pour mieux faire remarquer à la jeune fille son regard éloquent et passionné, Studler fit tomber son chapeau ; il le ramassa et l'essuya avec le plus grand soin.

— Comment trouvez-vous ce chapeau ? demanda-t-il à Sterneels.

— Je le trouve neuf, voilà tout, répondit Ster-

neels, qui avait encore sur le cœur le rire présomptueux de son ami.

— Vous êtes difficile!... voyez donc quelle forme délicieuse?... il vient de chez Vendry... vous savez, le chapelier de la cour... le cessionnaire du jayotype... enfin, celui qui coiffe toute la haute société de Bruxelles.

— C'est possible, mais je n'aime pas cette forme... Votre dernier chapeau vous allait mieux.

— Si je voulais en faire faire un sur le même modèle, cela me serait difficile, dit Studler, enchanté de voir la tournure que prenait la conversation...

— Comment cela? fit Sterneels.

— Figurez-vous l'aventure la plus étrange, reprit Studler, en élevant la voix pour fixer l'attention de la marchande de tabac et de sa fille.

— Il ne vous en arrive jamais d'autres, répondit Sterneels... Vous êtes si séduisant!

— Ah! vous me flattez, répondit Studler, c'est vraiment obligeant de votre part... parole d'honneur! Si nous étions près d'un café, je vous offrirais un verre de kirsch.

Le visage de Sterneels s'empourpra.

— Je vous remercie, c'est inutile, répondit-il, cherchant à ne pas perdre contenance... J'aime mieux votre aventure, ajouta-t-il, empressé de

donner une autre direction à la conversation.

— Au reste, vous avez raison, reprit Studler; car elle est ravissante...

— Quoi?

— Mon aventure, parbleu!

— Allez, continuez...

— C'est à n'y pas croire, parole d'honneur!

— Voyons! Studler, accouchez-vous! je vous écoute.

— Figurez-vous, il y a aujourd'hui huit jours au plus, je sortais précisément de ce magasin avec Theyssens...

— Ah! ah! Theyssens en était...

— Nous montons ensemble la Montagne de la Cour; nous atteignons bientôt un magnifique équipage qui la gravissait lentement... je m'approche de la portière... et qui aperçois-je? une femme... une grande dame... dont je vous tairai le nom par discrétion?

— Continuez, je n'ai pas besoin de le savoir.

— Cette dame, je la connaissais..., je l'avais rencontrée souvent dans le monde... et je n'avais pas été sans remarquer l'impression que ma vue avait produite sur elle... Elle me reconnaît, et aussitôt elle pâlit et rougit successivement... je comprends ce que cela veut dire...

— Et moi aussi!... Continuez!

— Sans prendre le temps de faire aucune réflexion, j'ouvre la portière, et je me précipite dans la voiture... Quelle est ma surprise!... la dame n'était pas seule...

— Tiens! c'est piquant!... Aussi, c'était diablement hardi!...

— Une jeune personne belle comme les anges était à ses côtés, elle paraissait âgée tout au plus de quinze ans... En bon camarade, j'appelle Theyssens.

— Qui accourt... et vous voilà en partie carée...

— Précisément! on nous conduit dans un magnifique château du côté de la Cambre, non loin de Boisfort. Bref, au milieu du plus délicieux souper... pendant les épanchements les plus tendres... la porte s'ouvre brusquement...

— Ah! ah! voici le revers de la médaille.

— Et qui voyons nous apparaître?... un mari... un frère accompagné d'une nombreuse valetaille... Une lutte abominable s'engage!... et enfin, Theyssens et moi, nous sommes assez heureux pour nous esquiver.

— Sains et saufs.

— Oui, mais obligés d'abandonner nos chapeaux sur le champ de bataille...

— C'est curieux ! Eh bien, mon cher, j'ai à vous raconter plus fort que ça.

— Bah ! Allez !... j'allume un autre cigare, et j'écoute...

Tandis que les deux lionceaux s'évertuaient à raconter leurs prouesses, madame Wauters et sa fille, profondément affligées, s'entretenaient à voix basse.

— Madame Lenarets ne vient pas ! disait la marchande de tabacs, qu'est-ce que cela veut dire ?...

— Du courage ! ma bonne mère... répondit sa fille ; peut-être est-ce un bon signe !... D'ailleurs, il est impossible qu'elle nous laisse dans cette affreuse position.

— Je ne sais, mon enfant, j'ai de bien noirs pressentiments... je sens un poids énorme sur ma poitrine !...

— Allons ! ma mère, ma bonne mère, n'ayez point de pareilles idées... oh ! ce serait affreux !... Si vous voyiez comme vous êtes pâle !... comme vous êtes changée...

— Et toi, ma pauvre enfant, tu veux me donner un espoir que tu n'as pas toi-même... tes yeux sont tout rouges et de grosses larmes tombent sur tes joues...

— Mais, ma mère... c'est parce que je vous vois si douloureusement affectée.

— Oh! oui... ma Thérèse, ma fille chérie, ta mère est bien triste!... ce que je te dis là est bien mal, je le sens!... car ce serait à moi, pauvre enfant, de te donner de la force... de l'espérance... mais je suis si abattue! tiens, vois-tu, tous ces papiers timbrés que je reçois m'épouvantent! Si les huissiers allaient venir nous saisir... nous déposséder... que deviendrions-nous? Mon Dieu!... mon Dieu!

Au même instant, la porte du magasin s'ouvrit, et deux personnages parurent au seuil; un troisième se tenait dans la rue, à quelques pas de distance.

Madame Wauters devint blanche comme une morte.

— O ciel!.. ma mère!... s'écria la jeune fille, tremblante comme la feuille.

— Tiens! il paraît que le magasin s'achalande, dit Studler, en s'adressant à son compagnon Sterneels.

— Je ne sais si ce sont de bonnes pratiques, répondit celui-ci; mais en tout cas, ils ont de drôles de figures...

Le premier de ces deux personnages, de taille moyenne, était habillé de noir et portait une cra-

vate blanche; une liasse de papier placée dans la poche de devant de son habit, la dépassait de moitié; sa physionomie, ses manières offraient le type exact de ces hommes qui, sous des dehors cauteleux, sous un regard hideusement chatoyant, cachent une âme dure, intéressée, sournoise.

C'était un huissier.

Son acolyte, de haute stature, était richement doué d'une face ignoble, presque hébétée; — ses membres osseux, anguleux, sa longue redingote bleue aux coudes rapiécés et aux coutures blanchies par le temps, son pantalon d'un brun sale, lui donnaient toute la gracieuse apparence d'un gendarme sous le costume bourgeois.

Le troisième personnage paraissait entièrement à l'avenant du second.

Ces deux individus étaient des PRATICIENS, du moins dénommés tels dans les actes où ils assistaient de leur présence les huissiers dans tous les cas nombreux où la loi exige que ceux-ci soient accompagnés de deux témoins.

Praticiens!!! étrange abus, infâme dérision que cette appellation donnée à des hommes qui n'ont d'autre métier que celui de recors, d'autres ressources que celles de se faire les satellites du riche contre le pauvre, du puissant contre l'opprimé!

Praticien, et dans le sens académique et dans l'interprétation judiciaire, c'est l'homme expert dans la science du droit, de la jurisprudence; toute science, surtout celle de cette nature, grandit et élève les sentiments et ne les avilit pas, et il n'est pas, que nous sachions, un seul véritable praticien qui voulût s'abaisser à un rôle, domaine exclusif des hommes ignares, abrutis, sans âme et sans humanité.

L'huissier s'avança lentement, le dos courbé en forme de salut; le premier recors le suivait à deux pas, raide, guindé, et semblant se mouvoir au moyen d'un ressort.

Le deuxième était resté en faction dans la rue, fixe et immobile à son poste.

— Madame Wauters? demanda l'huissier en promenant son regard de fouine sur les deux femmes.

— C'est moi!... mons... monsieur, dit la marchande de tabacs prête à s'évanouir...

— Pardon, madame! reprit l'huissier; j'aurais deux mots à vous dire!...

La honte qu'elle éprouvait à montrer sa misère devant des étrangers redonna quelque force à la malheureuse mère...

— Par ici... monsieur! par ici! s'écria-t-elle en désignant du doigt l'arrière-magasin.

— Volontiers, madame, répondit l'huissier en prenant le devant; mais vous me permettrez de vous précéder.

Et se tournant vers son recors, il lui fit quelques signes; celui-ci, parfaitement au courant de cet argot muet, de cette langue tacite des hommes de la justice de bas étage, s'étaya comme un pieu contre le comptoir.

Thérèse voulut suivre sa mère. Celle-ci, d'un geste moitié suppliant, moitié impérieux, lui ordonna de rester; à cet ordre la pauvre enfant tomba sans force sur sa chaise.

Les deux lionceaux, tout ébahis, n'avaient pas changé de posture.

— Ce monsieur paraît sans gêne, dit à mi-voix Studler, quand l'huissier eut fermé la porte de l'arrière-magasin.

— Avez-vous remarqué, ajouta Sterneels, l'effroi de ces dames lorsqu'il est entré.

— C'est sans doute un parent qui leur revient de l'autre monde, répondit Studler.

— Je n'en sais rien, mais toujours est-il qu'il se fait accompagner d'un singulier groom, reprit Sterneels en montrant du regard le recors occupé à faire l'inspection des lieux.

— C'est bien vous qui êtes madame Wauters?

demanda de nouveau l'huissier quand il se trouva seul avec la marchande de tabac.

En entrant, l'infortunée s'était jetée sur un fauteuil ; elle semblait être dans un état complet de prostration.

— Oui, monsieur, répondit-elle d'une voix presque mourante et en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Je viens remplir une pénible mission, je suis l'huissier Bordeck..., dit l'homme de loi.

— Je vous comprends, monsieur, interrompit madame Wauters ; vous venez saisir mes meubles... mes marchandises..... Mon enfant et moi nous allons être dépossédés du peu que nous avons... Hélas ! hélas ! que devenir ?

— Mon client ne m'a pas encore donné d'ordres à cet égard, répondit Bordeck ; mais il est à croire que cela ne tardera pas.

Une lueur d'espérance illumina le pâle visage de madame Wauters.

— Oh ! monsieur ! s'écria-t-elle en joignant les mains, il aura pitié de moi..... de mon enfant, il ne nous réduira pas à la misère... au désespoir... ; il sera bon, généreux, votre client ; car c'est pour nous obliger, c'est parce que nous lui inspirions de l'intérêt qu'il nous a prêté soixante-quinze

guillaumes... Mais comment donc expliquer la rigueur avec laquelle il nous poursuit?

— Pour vous obliger, fit Bordeck en haussant les épaules.

— Sans doute, du moins madame Lenaerts nous l'a dit..... d'ailleurs quel autre motif pouvait-il avoir?

— Je ne connais pas madame Lenaerts, reprit l'huissier Bordeck, mais je connais M. Muller, mon client; il prête souvent de l'argent, mais il n'oblige jamais... Pardon, madame, mais je suis pressé... ajouta-t-il en sortant la liasse de papier de sa poche; pouvez-vous verser entre mes mains le montant de votre dette, capital, intérêts et frais.

— Bon Dieu! quelle demande me faites-vous?...

— Alors veuillez me suivre, madame.

— Où cela, monsieur? s'écria madame Wauters en se levant tout étonnée.

— A la prison des Petits-Carmes..... Je vous arrête, madame, AU NOM DE LA LOI... Voici le jugement!...

A ce mot de prison, la marchande de tabac était restée le regard fixe, la bouche béante... puis, tombant tout à coup sur sa chaise :

— Ma fille!... ma fille! dit-elle en poussant un grand cri.

La porte de l'arrière-magasin s'ouvrit, et Thérèse apparut saisie d'épouvante.

— Ma mère!... ma bonne mère! s'écria-t-elle en se précipitant dans les bras de madame Wauters... mon Dieu! qu'avez-vous?..... que se passe-t-il donc?

— En prison!... en prison!... répondit la malheureuse, fondant en larmes et en pressant sa fille contre son cœur!

— En prison!... répéta Thérèse en se dégageant des bras de sa mère; c'est impossible!... Dites-le donc, monsieur, ajouta-t-elle en se retournant vers l'huissier qui, pendant toute cette scène, restait immobile.

— Voici le jugement...., se contenta de répondre l'homme de loi en présentant la grosse exécutoire.

La secousse que la jeune fille éprouva fut si forte que ses cheveux, noués sur le derrière de sa tête, se détachèrent d'eux-mêmes, et retombèrent épars sur ses épaules; son regard prit une fixité effrayante, elle devint raide et blanche comme une statue...

En la voyant ainsi, madame Wauters oublia sa propre douleur pour ne songer qu'à celle de sa fille chérie; inquiète, haletante, elle l'étreignit fortement et la couvrit de ses baisers et de ses pleurs.

Les larmes de sa mère, qui ruisselaient sur sa poitrine, son souffle brûlant qui parcourait son visage, rappelèrent Thérèse au sentiment.

— Pitié! pitié, monsieur! s'écria-t-elle en se précipitant aux pieds de Bordeck; laissez-moi ma mère... Si vous la conduisez en prison... je vous le jure... elle et moi nous en mourrons... Grâce! grâce! Monsieur, vous êtes père sans doute!... eh bien, c'est au nom de vos enfants que je vous en supplie... laissez-moi ma mère!

Ainsi suppliante, à genoux, les mains jointes et les regards levés au ciel, elle était belle à attendre un tigre..... Bordeck, l'œil sec, le front calme, resta impassible; il est vrai qu'à l'endroit de la sensibilité il y a loin encore du tigre à l'huissier.

Attirés par les cris et les larmes des deux femmes, les deux lionceaux s'étaient approchés; le recors, resté avec eux dans le magasin, craignant une tentative de délivrance les suivit pour prêter main-forte à son patron, le cas échéant.

— Buteers, lui dit Bordeck, va-t'en dire à Beckmans qu'il fasse avancer la voiture.

— Ça y est, patron! vint dire quelques instants après le praticien Buteers.

— Allons! madame, dit alors Bordeck, du courage; il faut absolument me suivre.

— Non, monsieur! non! vous ne l'emmènerez

pas! s'écria Thérèse en se cramponnant aux vêtements de sa mère.

Sur un signe de Bordeck, Buteers les sépara violemment, et la malheureuse mère fut entraînée jusqu'à la voiture, au milieu de ses sanglots et des cris de sa fille.

— Partons! mon cher, dit Studler à son digne ami Sterneels; rien ne me porte aux nerfs autant que les pleurs et les cris d'une femme. Figurez-vous qu'il y a un mois au plus, une maîtresse que j'abandonnai m'a fait une scène terrible... elle gémissait, elle se lamentait à fendre les vitres..... Vous ne croiriez pas que j'en ai eu une migraine que j'ai conservée pendant plus de quinze jours.

Et les deux amis allumèrent tranquillement un troisième cigare et traversèrent, en pirouettant, la foule qui déjà s'était assemblée devant le magasin.

Quand Thérèse vit la portière du fiacre se refermer sur sa mère, toutes ses forces l'abandonnèrent et elle tomba sans connaissance.

Au même instant et tandis que la voiture s'éloignait, une jeune personne, richement vêtue de soie, de cachemire de dentelles, et chargée de bijoux, se précipita dans le magasin.....

Étrangère jusque-là à tout ce qui s'était passé, en voyant Thérèse seule, étendue sur le sol, elle comprit cependant qu'un grand malheur venait

d'arriver; émue, mais conservant tout son sang-froid, elle ferma la porte dont elle poussa un petit verrou placé à l'intérieur, et soulevant Thérèse par la tête, elle l'entraîna dans l'arrière-magasin, la plaça, non sans peine, sur un grand fauteuil qui était la partie principale de l'ameublement; puis prenant un flacon qui pendait à une élégante chaînette d'or elle le lui fit respirer.

Ranimée par les sels bienfaisants qu'il contenait, Thérèse ouvrit les yeux.

— Ma mère!... ma mère!... s'écria-t-elle.

— Thérèse, mon amie! lui dit la jeune personne en pressant affectueusement ses mains... allons! du courage! reviens à toi..... Eh bien! ta mère, que lui est-il arrivé?... où est-elle?...

— Ma mère!... s'écria de nouveau Thérèse, et ses yeux se refermèrent encore.

— Voyons reviens à toi, Thérèse!... reprit l'inconnue; ne me reconnais-tu donc pas? c'est ton amie..... c'est moi..... c'est Adèle.

— Adèle!... murmura faiblement Thérèse; et ses yeux, s'ouvrant de nouveau, exprimèrent que la voix qui frappait ses oreilles était, en effet, une voix amie.

— Tu me reconnais, oh! tant mieux! dit Adèle; voyons, Thérèse, confie-moi tout... Qu'est-il arrivé?... ta mère, où est-elle?

Thérèse, reprenant insensiblement ses sens, semblait sortir d'un rêve pénible.

— Oh ! oui, c'est toi... je te reconnais bien...

Adèle ! mon amie !... n'as-tu pas vu ma mère quand ils l'ont emmenée ?

— Où donc ?

— En prison.

— En prison ! fit Adèle, tout étonnée ; elle si bonne... ; si vertueuse ! ajouta-t-elle au milieu d'un long soupir.

— Hélas, mon amie ! c'est pour une dette !...

Adèle fit un mouvement de joie...

— Pour quelle somme ? demanda-t-elle.

— La dette et les frais montent à environ quatre-vingts guillaumes, répondit Thérèse... Jamais nous ne pourrons payer cette somme, et...

Elle n'acheva pas, car Adèle venait de disparaître tout à coup.

— Est-ce qu'elle me fuit, parce que je suis malheureuse ! pensa la pauvre enfant... Oh ! non !... ce soupçon est injuste, elle a si bon cœur !

Et, seule de nouveau, Thérèse se mit à pleurer encore sur sa mère, sur leur malheur à toutes deux.

Des pages sublimes ont été écrites, des discours de la plus haute éloquence ont été prononcés contre la contrainte par corps. Il ne reste plus

rien à dire ; il n'y a plus qu'à faire pour anéantir cette loi absurde , abusive , ignoble . Cependant , nous aussi , avant de terminer ce chapitre , nous voulons pousser notre cri d'indignation contre l'inertie et l'indifférence des prétendus esprits d'élite , appelés à faire et à réviser les lois . Élus par la nation , qu'attendent-ils donc pour satisfaire à sa juste impatience de voir effacer de son code une loi qui la déshonore ? Quel intérêt peuvent-ils avoir à maintenir , chez un peuple placé au premier rang de la civilisation , des dispositions légales qui n'ont même pu trouver grâce devant l'absolutisme , qui laisse cependant en vigueur le knout et la bastonnade .

Mais , ont écrit quelques pessimistes à l'humeur noire , au sang bilieux , au caractère renfrogné , si l'on retranche de nos lois la contrainte par corps , on fait disparaître à l'instant la plus grande garantie offerte aux transactions commerciales .

Quelle dérision !

Le débiteur commerçant , contre lequel on veut user de la contrainte par corps , n'a qu'à déposer son bilan , et par ce seul fait il s'en affranchit immédiatement ; dans ce cas , bien évidemment , cette loi , loin d'être protectrice , est désastreuse pour le commerce , puisque , par son moyen , un créancier récalcitrant ou aveugle sur ses propres

intérêts, pourra forcer un commerçant de bonne foi à prendre une mesure préjudiciable aux intérêts d'une masse d'individus plus ou moins considérable également ses créanciers.

Nous serions d'ailleurs désireux d'être éclairés à cet égard, et qu'on voulût bien nous citer un seul cas où l'emploi de la contrainte par corps est de nature à contraindre un commerçant à payer son créancier sans nuire en même temps à une quantité d'autres.

Cependant, en France et en Belgique, les prisons regorgent de détenus pour dettes! Comment expliquer cet état de choses, dira-t-on, si la contrainte par corps, applicable seulement dans les causes commerciales, n'est en effet d'aucun intérêt pour le commerce?

Oui, nous le reconnaissons, en France et en Belgique, les prisonniers pour dettes sont nombreux... mais ce qu'il y a de curieux, c'est que sur cent il y en a tout au plus cinq qui soient commerçants. Et encore, nous le répétons, si ces cinq commerçants restent en prison, c'est que tel est leur bon plaisir : qu'ils se déclarent en faillite, c'est-à-dire qu'ils consentent à ruiner une grande partie de leurs créanciers, et bientôt ils verront leurs verrous s'ouvrir devant eux.

Quels sont alors les quatre-vingt-quinze autres?

— Ce sont pour la plupart de pauvres femmes, des gens gênés, étrangers au commerce, des jeunes fous, pâture incessante des usuriers; ils ont signé des lettres de change; or, dans le sens de la loi, ils ont fait acte de commerce, et la pénalité commerciale leur est appliquée.

Mais, dira-t-on encore, s'ils sont considérés comme commerçants, pourquoi ne se mettent-ils pas également en faillite pour recouvrer leur liberté?

Au premier abord, cette observation aurait bien quelque apparence de raison, quoique cependant, si en effet cette latitude existait pour eux, on serait forcé d'en conclure que la contrainte par corps n'aurait aucune efficacité, et dès lors aucune utilité, puisqu'elle n'aurait d'autre but que de contraindre le débiteur à se mettre en faillite, résultat que le créancier peut obtenir par une simple instance devant les tribunaux de commerce.

Mais, chose réellement étrange! la contrainte par corps est non-seulement inutile, elle est absurde dans toute la force du terme. En effet, le clerc de notaire, le peintre, le professeur de *Polka* ou de *Mazurka*, le capitaine de spahis, l'artiste dramatique, la danseuse, quand ils ont signé une lettre de change, deviennent des commerçants, s'il s'agit de leur appliquer la contrainte par corps; mais ils

ne le sont plus dès qu'ils veulent invoquer les dispositions de la loi, favorables aux débiteurs commerçants. En d'autres termes, ils sont suffisamment commerçants pour aller en prison, mais ils ne le sont pas assez pour recouvrer leur liberté.

On n'est pas forcé sans doute de nous croire sur parole, mais si quelque sceptique veut asseoir sa conviction sur des preuves positives, qu'il consulte les archives judiciaires belges ou françaises, et il verra cette singulière jurisprudence, cette remarquable interprétation de la loi, consacrée dans une multitude d'arrêts flanqués d'*attendus* et de *considérants* dont il pourra admirer toute la logique et la raison.

Les Français passent généralement, et à juste titre, pour le peuple le plus spirituel et le plus plaisant, leur réputation à cet égard a traversé le monde. Eh bien, qu'un grave docteur de cette nation, jaloux d'élever à la même hauteur la réputation de son pays à l'endroit des choses de la justice et de la législation, traverse la mer du Sud, la Méditerranée ou bien encore la mer du Nord, l'océan Atlantique, qu'il pénètre, ou dans l'Inde, ou dans la Cochinchine, qu'il s'adresse aux Hottentots des tribus des *Coronas* ou des *Griquas*, peu importe; qu'armé des *attendus* et des *considérants* qui font la base de cette admirable

jurisprudence, qu'il pourra encore étayer de toutes les raisons que la gravité et l'importance de la matière lui suggéreront; qu'ainsi bardé et armé de pied en cap, il s'efforce de démontrer à ces sauvages la haute sagesse des lois d'une nation où celles prétendues protectrices du commerce, tendent en fait à le détruire, où celles créées en vue de frapper les commerçants les épargnent au contraire, pour punir des gens étrangers au commerce, et cela en faveur de l'usure, des haines, et de quantité d'autres turpitudes, d'infamies, dont malgré le titre de notre livre nous craindrions de soulever le voile;... que le susdit docteur s'évertue à expliquer comme quoi on peut tout à la fois être et ne pas être commerçant, ou bien, ce qui est la même chose, qu'il fait jour et nuit dans le même moment, à la même heure, et nous lui prédisons le plus beau succès, le plus joyeux triomphe qui ait jamais été obtenu! Quelque enclins au spleen qu'il ait choisi ses auditeurs, il les verra se pâmer au milieu de leurs rires convulsifs; et Hottentots, Cochinchinois ou Hindous de répéter à l'envi :

Farceurs de Français!

Et à notre tour, en examinant les lois et la jurisprudence sur cette matière, en vigueur en Belgique, nous nous sentons l'envie de nous écrier :

Archifarceurs de Belges!

l'importance, par le point de vue de toutes
 les raisons que la gravité de l'importance de la
 mission lui suggèrent; de nous rendre et nous ho-
 nier en ce qui, il s'agit de demander à ces savants
 des la haute science des lois d'une nation ou celles
 pratiques particulières du commerce, tendent en
 fait à le décrire, ou celles étendues en vue de l'ap-
 plication, par les commerçants les étrangers au commerce,
 pour pour les lois étrangères au commerce, et
 cela en faveur de l'usage des langues, et de l'usage
 des d'autres langues, d'instants, dont nous
 le dire de nous être nous sommes de soulever
 la voile, que le savant docteur s'écrit à l'expli-
 quer comme quoi en peut tout à la fois être et ne
 pas être commerçant, ou bien, en fait est la même
 chose, qu'il faut être dans le même moment,
 à la même fois, et nous les prédisons le plus
 pour nous, le plus souvent, et nous en
 avons été obligés. Les lois en effet, qu'il
 nous sont nécessaires, il les veut se faire un
 maître de leurs lois, et nous les
 recommandons en finissant de répéter à l'essai.

Tableau de l'histoire

Et à notre tour, en examinant les lois de la
 législation sur cette matière, en regardant en
 Belgique, nous nous rendons l'usage de nous servir
 de l'histoire de Belgique.

VII.

UN SERPENT.

A peine la jeune Adèle venait-elle de s'éloigner, qu'une femme se glissa furtivement dans le magasin et s'avança à pas de loup vers la pièce où la fille de madame Wauters se livrait à ses larmes, à sa douleur. En y entrant elle laissa retomber sur ses épaules la faille qui entourait sa tête.

— Madame Lenaerts ! s'écria Thérèse en l'apercevant. Ma mère!... Vous savez sans doute...

— Oui, je connais votre malheur!... interrompit le hideux serpent... Pauvre petite... qu'allez-vous devenir? ajouta-t-elle en hochant la tête.

— Mais, s'écria Thérèse, ce créancier est donc

toujours impitoyable!... Mon Dieu!... madame Lenaerts, comme vous vous êtes trompée... vous qui le croyiez si bon... si obligeant!...

— Faut dire, reprit la vieille, que nous jouons de malheur... Figurez-vous, mon enfant, qu'il y a plus de vingt ans que je le connais, ce brave homme de M. Muller... eh bien, je l'ai toujours vu le meilleur et le plus charitable des hommes... ce n'est que depuis un mois qu'il a changé tout d'un coup... Maintenant il n'est plus bon à prendre même avec des pincettes... il est devenu méchant... hargneux... taquin, cruel!... c'est un vrai démon de l'enfer, quoi!... J'ai cru vraiment qu'il allait me hacher comme chair à pâté quand hier encore je le suppliais de tenir sa promesse... de vous accorder un nouveau délai de quelques mois!... et dire que je me suis mise à genoux devant un homme comme ça... c'est à me souffleter moi-même...

— Mon Dieu! d'où vient donc ce changement si subit?

— Tout ça c'est la suite d'une maladie qu'il a faite, il n'y a pas longtemps... Les médecins disent que sa bile lui a tourné dans le sang!... et depuis ce temps-là il n'est plus reconnaissable; Dieu de Dieu! que c'est capricieux la nature!...

— Ainsi, madame Lenaerts, il n'y a aucun espoir?

— Pauvre petite! ça me coûte à vous dire... mais dame! la vérité avant tout! Eh bien, mon enfant, il n'y a rien à en attendre.

— C'est infâme!... ma pauvre mère!... mon Dieu!... mais il est impossible qu'on la laisse en prison...

— C'est pénible à dire... mon enfant, il faut vous attendre à ce qu'elle y reste pendant cinq ans au moins...

— Miséricorde!... que faire?...

— Cette brave madame Wauters! Vrai, je la plains du fin fond de mon cœur... et dire que, elle si honnête, si vertueuse, la voilà maintenant jetée pêle-mêle avec des voleurs, des brigands!

— Comment! ma mère serait confondue avec des misérables de cette espèce?

— Hélas! mon enfant, à la prison des Petits-Carmes il n'y a que des scélérats qui ont tué père et mère... et qui assassinaient le bon Dieu, s'ils le pouvaient.

— Ma mère!... ma mère!... s'écria Thérèse hors d'elle-même, oh! elle en mourra!

En voyant la jeune fille parvenue au paroxysme du désespoir, l'œil de la tantje brilla d'un éclair satanique.

— Oui, ce serait un grand service à lui rendre que de la tirer de là, cette bonne madame Wau-

ters!... dit-elle en poussant un profond soupir.

— Mais que faire?... que faire?... dit Thérèse en levant les yeux au ciel.

— Ah! il y aurait bien un moyen, poursuivit la tantje.

— Un moyen?... interrompit vivement Thérèse.

— Oui, reprit l'infernale vieille, et qui ne dépend que de vous encore!...

Thérèse s'était levée toute tremblante d'émotion.

— De moi!... répéta-t-elle, en s'inclinant les mains jointes devant l'horrible mégère; dites, madame Lenaerts, dites, s'il faut ma vie pour délivrer ma mère... je suis prête à la donner!...

— Voyons, mon enfant, reprit la tantje, relevez-vous et écoutez-moi... Je connais un jeune homme... fort riche...; il vous a vue, et...

— Moi! dit Thérèse surprise d'un tel début.

— Oui! vous; un jour il est entré dans votre magasin pour y acheter des cigares, et depuis ce moment le souvenir de votre jolie figure ne l'a pas quitté.

Thérèse rougit et baissa les yeux sans proférer un mot.

La tantje continua :

— Ce monsieur, qui est fort riche, vous veut l e

plus grand bien, et celui-là, en vous donnant la somme nécessaire pour délivrer votre mère, ne vous fera pas faire de billet... loin de là : avec lui l'avenir vous est assuré... tout ce que vous voudrez, vous l'aurez... et par vous, votre mère sera heureuse, sans inquiétude... sans aucun souci pour l'avenir...

— Comment, interrompit la naïve et innocente enfant, ai-je pu mériter à ce point l'intérêt de ce monsieur, qui ne m'a vue qu'une seule fois... auquel je n'ai jamais parlé?...

— Est-ce que cela est nécessaire quand on est aussi jolie que vous?

— Madame Lenaerts, j'ai peine à vous comprendre... Enfin que faut-il faire pour que ce monsieur sauve ma mère? dites, dites!

— Rien de plus facile... Aller voir ce jeune homme et être bien complaisante pour lui... et puis des cachemires... des bijoux... tout, enfin ce que vous désirerez...

Le langage de Ja tantje commençait enfin à s'expliquer pour Thérèse; le rouge de l'indignation, l'incarnat de la pudeur lui montèrent au visage.

— Assez, madame! assez! interrompit-elle vivement; mais ce que vous me dites-là est horrible!... Ah! je vous avais bien mal jugée...

La vieille rusée s'attendait à cette sortie; elle n'en fut pas déconcertée.

— Voyons, ma petite enfant!... voyons, ne vous fâchez pas... parlons un peu raison...

— Pas un mot de plus! madame... interrompit de nouveau Thérèse. Ah! n'ajoutez pas l'insulte à mon malheur!... et ne me forcez pas à vous prier de sortir!...

La jeune fille prononça ces dernières paroles avec un air de résolution si plein de dignité, que, malgré toute son assurance, la tantje se trouva un instant embarrassée.

— Puisque vous le prenez sur ce ton-là, dit-elle en se levant, je me retire...

Elle fit deux pas vers la porte, mais elle n'était pas femme à abandonner ainsi la partie; elle revint donc vers Thérèse toujours en proie à la plus violente agitation :

— Cependant, dit-elle, je ne puis... je ne dois pas m'en aller comme ça sans vous prévenir des intentions de M. Muller... Pauvre petite!... après tout, voyez-vous, je vous aime^e comme si vous étiez mon enfant!... c'est vraiment dommage que vous ayiez d'aussi drôles d'idées!...

— Monsieur Muller!... répondit Thérèse; que peut-il vouloir?... Quel malheur maintenant peut nous atteindre?...

— Pauvre enfant, reprit la tantje, comme ça connaît peu le monde!... et dire qu'elle ne veut pas s'en rapporter à l'expérience d'une amie!

— M. Muller... dites? que nous veut-il encore? fit la jeune fille avec un mouvement d'impatience.

— Hélas! dit la vieille en feignant de pousser un grand soupir, l'huissier Bordeck ne vous l'apprendra que trop tôt...

— L'huissier Bordeck!... celui qui est venu arrêter ma mère?...

— Lui-même, mon enfant... Demain matin attendez-vous à une nouvelle visite.

— Et que viendra-t-il faire? m'arrêter peut-être? Oh! tant mieux!... si je pouvais être en prison auprès de ma mère!...

— C'est une consolation, poursuivit la tantje, que la loi ne lui permet pas de vous donner... sans quoi!... Mais vos meubles, vos marchandises, vos effets, jusqu'aux robes, au linge de votre mère, il va tout saisir, tout faire vendre sur la place publique!...

— Et sans doute, interrompit vivement la jeune fille, avec le produit de la vente, ma mère pourra sortir de prison?

— Hélas! mon enfant, répondit la vieille, ça sera tout au plus de quoi payer ses frais!... c'est si cher la justice... Et quand votre propriétaire

verra qu'il n'y a plus de meubles pour garantie du loyer, il vous mettra à la porte!... et lorsque votre mère, cette bonne chère dame Wauters! saura que son enfant est jetée sur le pavé sans asile, sans pain... bien certainement elle en tombera malade!...

— Assez! madame Lenaerts!... vous me déchirez l'âme...

— Et quand on tombe malade dans une prison, poursuit l'abominable femme, pressée de porter coup sur coup à la pauvre enfant... quand on a un geôlier pour médecin et des guichetiers pour gardes-malades, on ne risque rien que de commander son cercueil...

Le poison de la tantje commençait à produire son effet.

— Taisez-vous, madame! taisez-vous! interrompit vivement Thérèse... oh! si vous saviez quel mal vous me faites!

— C'est égal, mamzelle, continua le serpent, vous avez beau dire, mais vous avez tort, et quand je pense que vous n'auriez qu'un mot... un seul mot à prononcer pour que tous ces malheurs se changent en bonheurs... eh bien, non, foi d'honnête femme, je ne peux pas vous approuver!... Pauvre madame Wauters!... mourir si jeune encore!... et en prison... yrai, c'est terrible!...

Il y eut un moment de silence pendant lequel la tantje contemplait avec inquiétude le combat que la pudeur et l'amour se livraient dans le cœur de Thérèse.

— Assez , de grâce ! s'écria celle-ci, aux prises avec elle-même... vos paroles me brûlent... Ma mère ! ma mère ! malade !... morte peut-être !... oh ! non , c'est impossible...

— Un mot... et vous la sauvez !

— Jamais !... oh ! jamais ! Cependant, sauver ma mère !... la rendre à la liberté !

— Un seul mot, et c'est fait !...

— Eh bien !... oh ! je sens me mourir...

— Allons donc ! rien qu'un petit mot...

— Eh ! bien ! oui !...

Et en prononçant ce oui fatal, Thérèse tomba presque morte sur sa chaise. La vieille bondit, et un horrible ricanement s'échappa de sa poitrine !

Un instant après, elle s'éloigna. Quand Thérèse fut seule, elle fondit en larmes, et se prosternant, les yeux vers le ciel, elle s'écria :

— Pardon ! mon Dieu !... c'est pour sauver ma mère !...

Il y eut un moment de silence pendant lequel
la jeune femme regardait avec inquiétude le cadavre
par la fenêtre et l'amour se livrait dans les yeux
de Thérèse.

— Asses de grâce ! s'écria celle-ci, aux prises
avec elle-même... vos paroles me brûlent... ma
mère! ma mère! malade!... morte peut-être!...
oh! non, c'est impossible...

— Tu me dis... et vous la savez?
— Jamais!... oh! jamais! Cependant, savez-vous
ce qu'il y a de certain à la liberté!

— En son mot, et c'est fait!
— En bien!... oh! je sens ma mort...
— Allons donc! rien qu'un petit mot...
— Eh! bien! oui!...

Et en prononçant ce mot fatal, Thérèse tomba
sans connaissance sur sa chaise, la vieille bondit
et on horrible ricardement s'échappa de sa poi-
trine.

— Au instant après, elle s'éleva. Quand Thérèse
résista seule, elle tomba en larmes, et se prosterna
devant les yeux vers le ciel, elle s'écria:

— Pardon! mon Dieu!... c'est pour sauver ma
mère!

VIII.

UN NOUVEAU PERSONNAGE.—INCIDENT.

Dix minutes après, la Tantje se présentait chez le chevalier de Bleeden, haletante, essoufflée. L'empressement que l'on mit à l'introduire auprès de lui dénotait assez l'impatience avec laquelle elle était attendue.

— Allons, monsieur le chevalier, s'écria-t-elle en l'apercevant, garnissez vos poches d'or, et suivez-moi... Surtout des ménagements... de la douceur... c'est si jeune... si timide!...

Le regard du chevalier s'illumina de toutes les joies de la lubricité.

— Trêve de recommandations! s'écria-t-il vivement... Répondez : avez-vous réussi?

— Ce n'est pas sans peine!...

— Mais alors, pourquoi ne pas l'avoir conduite à l'hôtel Cluysenaer, comme nous en étions convenus?

— Pourquoi?... parce que, comme l'on dit, faut battre le fer tandis qu'il est chaud... et c'est déjà beaucoup que de l'avoir décidée à vous recevoir... et s'il eût fallu encore l'amener à quitter sa maison... ma foi! je ne sais pas trop!... Mais ne perdez pas de temps, monsieur le chevalier... profitez de ses bonnes dispositions.... Ah! avant de partir, permettez-moi de vous faire une observation : vous entrerez comme pour acheter des cigares; alors vous pénétrez jusque dans l'arrière-magasin... et le reste vous regarde, je m'en rapporte à vous... Ah! ah! ah! faut avouer, monsieur le chevalier, que vous êtes né sous une fameuse étoile!... elles sont jolies toutes deux à croquer!... deux vrais morceaux de rois, quoi!... il n'y a que la vieille Lenaerts, la Tantje, comme ils m'appellent, capables de servir de pareils plats... ah! ah! ah!

Pendant le cynique bavardage de la vieille, le chevalier mettait ses gants et son chapeau pour sortir.

— C'est toujours demain, lui dit-il, tout en se préparant, que je dois aller à la maison du faubourg de Schaerbeek...

— Oui, ... oui!... Ah! ah! ah! répondit la hideuse vieille, en renouvelant son rire affreux, c'est pas pour dire, mais elle vous aura donné assez de mal!... cependant il faut l'avouer, elle en vaut la peine!... Dieu! comme elle est embellie, ma nièce, c'est un petit ange, vrai!... Ah! la petite tournée qu'elle a faite chez c'te duchesse de Wal... Wladimont l'a joliment requinquée!

— Veillez bien toujours à ce qu'elle ne s'échappe pas.

— Je vous en réponds sur ma carcasse, monsieur le chevalier, et j'y tiens, toute vieille qu'elle est... Allons, je prends les devants, vous me suivrez, je m'installerai dans le magasin, et vous dans la pièce de derrière; s'il vient des pratiques, je leur servirai des cigares, pendant que... ah! ah! ah! ah!... je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais je me sens toute joyeuse... il me prend des envies de rire d'une folle...

Quelques instants après, quand le chevalier de Bleeden pénétra dans le magasin de tabacs de la malheureuse madame Wauters, la Tantje, qui avait pris les devants, s'était déjà placée dans le comptoir.

— Là, au fond... fit-elle au chevalier en lui indiquant du doigt la porte de l'arrière-magasin.

En le voyant, Thérèse, toujours en pleurs, devint pâle et glacée ; les mouvements de son cœur s'arrêtèrent et ses membres se raidirent. Cet état n'échappa pas au chevalier, qui, loin d'en prendre pitié, sembla s'en réjouir, tant étaient grands son cynisme et sa corruption.

— Mademoiselle, lui dit-il, en prenant place auprès d'elle, j'ai appris avec peine le malheur qui vous est arrivé, et je me félicite de pouvoir en faire disparaître les moindres traces.

Tout en prononçant ces mots il avait posé une bourse pleine d'or sur un petit guéridon qui se trouvait à sa gauche.

Le son du métal fit tressaillir la jeune fille, le chevalier s'empara de l'une de ses mains froides comme un marbre et la porta à ses lèvres impures... la pauvre enfant se sentait mourir...

En ce moment, une pensée qui traversa l'esprit du chevalier, vint encore augmenter sa joie criminelle!

Ah! madame la duchesse! murmura-t-il en cherchant à entourer de ses bras le corps glacé de Thérèse, celle-ci est bien à moi!... je vous mets au défi de me l'enlever.

Soudain le bruit d'une voiture s'arrêtant devant le magasin, pénétra jusqu'à l'arrière-magasin ; bientôt

la porte s'ouvrit avec violence... Le chevalier resta anéanti ; Thérèse se crut le jouet d'un rêve, d'une hallucination.

Sa mère venait de lui apparaître, suivie d'un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans.

— Ma mère!...

— Ma fille!...

Ce cri leur ôta à toutes deux le peu de force qui leur restait, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Quoi ! vous êtes libre, ma bonne mère ? s'écria la pauvre enfant, en couvrant Madame Wauters de ses baisers... Oui, c'est vous !... c'est bien vous, ajouta-t-elle, en promenant ses mains sur son corps... Merci ! mon Dieu ! merci !... Oh ! dites-moi quelle est l'âme généreuse qui m'a rendu ma mère !... dites, je vous en prie.

— C'est monsieur, qui...

Madame Wauters avait à peine prononcé ces mots en désignant l'étranger qui l'avait accompagnée, que Thérèse s'était précipitée à ses pieds.

— Vous m'avez rendu ma mère ! s'écria-t-elle, vous m'avez sauvée, monsieur... Ma vie tout entière ne suffira pas à vous témoigner toute ma reconnaissance!...

Le jeune étranger s'empressa de la relever.

— Je regrette pour moi-même, mademoiselle, lui

dit-il, d'être obligé d'avouer que, dans tout ceci, je n'ai été qu'un instrument dont s'est servi une noble et illustre personne... Deux mots vont tout vous apprendre... je me nomme Walewski, je suis Polonais... c'est vous dire assez que je suis réfugié politique... j'ai été pendant trois ans le secrétaire du représentant Merssens, et depuis un mois, je remplis les mêmes fonctions auprès de M. le duc de Wladimont...

— Le duc de Wladimont! s'écrièrent ensemble le chevalier et la Tantje, qui ne purent retenir un mouvement de surprise et de dépit.

— Oui, le duc de Wladimont, poursuivit M. Walewski en appuyant avec force sur ce nom; il y a une heure au plus, j'étais occupé à un travail assez important, lorsque j'ai été interrompu par la duchesse elle-même, qui venait me donner l'ordre de me rendre au greffe de la prison des Petits-Carmes, d'y payer la dette d'une dame Wauters... quelque importante que fût d'ailleurs cette dette. Mes instructions portaient, en outre, de ne quitter cette dame qu'après l'avoir ramenée à sa fille.

— C'est étrange. Elle! toujours elle! pensa le chevalier...

Et saluant légèrement, il s'éloigna, la rage et la vengeance au cœur. La Tantje, abasourdie, décontenancée, cherchait à s'esquiver, quand une

jeune fille tout effarée, toute tremblante, se précipita dans l'arrière-magasin.

— Thérèse! Thérèse! s'écria-t-elle ne pleure plus... ne souffre plus...

Mais, apercevant Madame Wauters, les mots expirèrent sur ses lèvres; elle resta béante de saisissement, et dans son trouble elle laissa échapper de ses mains un rouleau de pièces d'or qui roulèrent sur le plancher.

La Tantje avait profité de cet incident pour se glisser inaperçue vers la porte; sa main tournait déjà le bouton, quand Adèle, car c'était elle, se tourna vers elle, et la désignant d'un doigt, elle s'écria avec un geste d'horreur :

— Que jamais cette femme n'entre ici, car c'est elle qui m'a perdue!

— Un instant de plus, et moi j'étais déshonorée! s'écria Thérèse, en cachant son visage dans le sein de sa mère, qui la couvrit de ses baisers.

Cette fois, Adèle n'était couverte ni de soie, ni de cachemire, ni de bijoux : une mise propre, mais de la plus grande simplicité avait remplacé sa toilette riche, élégante, et sa jolie figure n'en ressortait que mieux. Tous ses brillants vêtements, toutes ses parures venaient d'être portés au mont-de-piété, et c'était leur prix qu'elle apportait à Thérèse pour délivrer sa mère... sa mère qui, le

lecteur se le rappelle , avait défendu à sa fille par des motifs louables sans doute, de ne jamais lui parler, et même lui avait ordonné de détourner ses regards à sa vue.

— Voyez comme elle est bonne!... comme elle est généreuse! dit Thérèse, en jetant un regard suppliant sur sa mère.

Madame Wauters était visiblement attendrie.

— Mes enfants, embrassez-vous, s'écria-t-elle, je vous le permets! Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

La joie, le bonheur d'Adèle ne pourraient s'exprimer...

— Depuis bien des années, je n'ai pas eu un si beau jour, disait-elle, en couvrant de ses baisers les mains de Madame Wauters!.... c'est à ne pas croire à un tel bonheur! Je pourrai donc voir mon ancienne amie d'enfance!... je pourrai donc causer quelquefois avec elle... Merci mille fois, madame!... Oh! croyez-moi, je me montrerai digne d'une telle faveur... j'ai été bien coupable sans doute... mais désormais, ma conduite expiera mes fautes!... Merci, madame, merci! car en me pardonnant, vous me dessillez les yeux, vous me rendez à la vertu...

Ainsi se termina heureusement cette journée, commencée sous de si fâcheux auspices; et le

soir, alors que le sommeil s'emparait déjà de la charmante Thérèse, quatre personnes occupaient encore sa pensée : sa mère, Adèle, la duchesse de Wladimont et le jeune étranger dont l'élégante tournure, l'air plein de noblesse et de dignité avaient fait sur elle une vive impression.

IX.

UNE HYÈNE.

Lors de l'attentat des brigands du quartier des Marolles, aux environs de la Cambre, et au moment où l'arrivée du comte de Frensborg, accompagné de M. Van Linden, les forcèrent de fuir, Lowie, le lecteur se le rappelle sans doute, avait pris dans ses bras la jeune Marie, restée étendue sur le sol, sans connaissance; et, chargé de ce précieux fardeau, il s'était dirigé, en courant, vers le village d'Ixelles. Lorsqu'il fut arrivé à l'extrémité de la route qui borde le dernier étang, il s'arrêta et, examinant attentivement la jeune fille, il remarqua avec plaisir qu'elle n'avait pas encore repris

ses sens, et qu'ainsi il lui serait impossible de conserver aucun souvenir de ses traits, qu'elle n'avait même pas aperçus.

Alors il fit entendre un coup de sifflet prolongé, et fut bientôt rejoint par ses trois compagnons ; leur ayant donné ses instructions, il s'éloigna tranquillement dans la direction de Bruxelles. Après son départ, Toone se détacha, laissant Franz et Étienne veiller sur Marie, toujours sans connaissance ; il revint quelques minutes après, suivi d'une voiture où ils se placèrent tous les trois, après avoir eu soin de s'y faire précéder par la jeune fille. Marie, en reprenant ses sens, fut saisie d'effroi de se voir au milieu des trois brigands, qui, pendant tout le trajet, gardèrent un profond silence.

La voiture s'arrêta devant la Cour aux Seigles : Toone en descendit le premier, s'enfonça dans la ruelle et revint après une absence de quelques secondes.

— La vieille y est, dit-il en ouvrant la portière ; allons, arrivez !

Et il prit Marie par les bras et l'attira à lui ; en reconnaissant les abords de son ancienne demeure, la jeune fille trembla de tous ses membres ; elle eut beau supplier, les mains jointes et les larmes aux yeux, pour qu'on la reconduisît chez la duchesse, les brigands restèrent sourds à ses prières

et affectèrent même de ne pas lui répondre.

Toone, la tenant toujours fortement par le bras, l'entraîna jusque devant le bouge de la Tantje et la força de monter l'escalier à pic. La clef était restée en dehors; il ouvrit la porte, qu'il referma tout aussitôt, après avoir poussé avec violence la jeune fille, émue, désolée. Et, bien certain que sa mission était entièrement remplie, il alla rejoindre ses deux compagnons, qu'il conduisit au cabaret de la Rose-Blanche.

L'étonnement sincère de la Tantje, lorsqu'elle vit Marie apparaître tout à coup à ses yeux, attestait suffisamment qu'elle était restée complètement étrangère au complot dans lequel Lowie avait joué le principal rôle.

Persuadée d'abord que sa nièce était revenue de son propre mouvement, elle la couvrit de ses iniques baisers, auxquels la jeune fille ne répondit que par des pleurs et des soupirs. Enfin, le moment des explications arriva : Marie, incapable de mensonge, donna à sa tante tous les détails de l'événement qui l'avait ravie à sa bienfaitrice; celle-ci écouta, les yeux tout grands ouverts et la bouche béante, tant ce récit lui paraissait extraordinaire. Quels pouvaient être ces hommes qui avaient attaqué la voiture du duc? Évidemment leur but principal n'était pas le vol, mais bien

l'enlèvement de Marie. Mais cet enlèvement, pourquoi a-t-il été tenté?... Pourquoi lui avoir ramené sa nièce en s'entourant du mystère et du silence? Rien de tout ceci n'avait pu être exécuté d'après les ordres ou les instructions du chevalier; et en effet, quel intérêt celui-ci pouvait-il avoir à user de précautions afin de lui cacher sa participation dans cette affaire? Telles furent les réflexions qui s'emparèrent de l'esprit de la Tantje, tandis qu'empresée et joyeuse elle alla préparer le grabat, désert maintenant, sur lequel Trinette et Mieke couchaient autrefois.

Le lendemain, au lever du soleil, pendant que Marie dormait encore, la prudente vieille sortit de son bouge, dont elle eut bien soin de fermer la porte pour rendre inutile toute tentative d'évasion, et elle courut chez le chevalier, auprès duquel on l'introduisit sans difficulté quoiqu'il fût encore au lit. De Bleeden exprima une surprise si vraie, une si grande satisfaction en apprenant le retour de la jeune Marie, que la Tantje resta de plus en plus persuadée qu'il n'était pour rien dans l'enlèvement raconté par sa nièce.

Le chevalier lui remit une bourse d'or en lui recommandant d'aller s'installer, avec Marie, dans la petite maison du faubourg de Schaerbeek dont il avait lui-même ordonné les dispositions et

l'ameublement quand il espérait tenir la jeune fille en son pouvoir, avant que l'intervention de la duchesse devant le tribunal de police correctionnelle vint totalement contrarier ses plans.

C'est dans cette maison, que Marie habite depuis plusieurs jours, que nous allons introduire le lecteur. L'intéressante enfant y reste constamment enfermée, sous la surveillance incessante de sa tante, qui s'est adjoint une femme de son espèce pour l'aider à remplir ses fonctions de geôlier.

Cette maison, de construction nouvelle, appartient à une architecture étroite, mesquine, sans goût et sans caractère : elle se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Chaque étage contient deux chambres : l'une est éclairée sur la rue par trois croisées, l'autre donne sur une petite cour humide et malsaine. La Tantje a pris possession du rez-de-chaussée et du premier étage ; Marie habite le second.

Il était environ deux heures de relevée ; c'était le lendemain du jour où l'atroce combinaison du chevalier, au sujet de la fille de madame Wau-ters, venait d'échouer devant le nouvel acte de bienfaisance de la duchesse. La Tantje sortit en tapinois de sa chambre, située au rez-de-chaussée, et monta les deux étages avec précaution et sans faire aucun bruit ; arrivée devant la porte de la

pièce où se tenait Marie, elle s'arrêta et colla son oreille à la serrure afin de mieux écouter ; tout y était tranquille et en silence. Satisfaite de cet état de choses, la vieille tourna deux fois la clef dans la serrure et pénétra dans un petit salon fraîchement, sinon élégamment décoré, en manière de boudoir.

Quand sa tante entra, Marie releva sa gracieuse tête qu'elle tenait appuyée sur ses deux mains, et ne put retenir un mouvement de crainte. La Tantje prit un fauteuil et vint s'asseoir auprès d'elle.

— Mieke, lui dit-elle en prenant un air cauteleux et patelin, tu le sais, c'est aujourd'hui que *ce monsieur* t'apporte l'acte par lequel il nous donne tous les beaux meubles de cette maison ; ah çà ! j'espère que tu seras raisonnable ?

Marie, préoccupée, ne répondait pas.

— Parleras-tu donc ! s'écria la Tantje, faisant de vains efforts pour dissimuler son impatience ?

Marie bondit sur son fauteuil, tant cette femme lui inspirait d'effroi.

— Pardonnez-moi, ma tante, répondit-elle toute tremblante, je suis si triste !... je pensais...

— Voyons, à quoi pensais-tu ?...

— Je pensais à ma sœur... Vous m'aviez promis de faire des recherches, d'obtenir des rensei-

gnements sur elle; ignore-t-on ce qu'elle est devenue ?

— Oui; personne n'en sait rien, répondit sèchement la Tantje... mais sois tranquille, je la retrouverai.

— Mon Dieu! interrompit Marie en portant ses regards vers le ciel; malheureuse Trinette! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque malheur.

— C'est bon! c'est bon! interrompit la Tantje, peu enchantée du tour que prenait la conversation; il ne s'agit pas de cela pour le moment: je t'ai dit que *le monsieur* allait venir; il sera ici dans un moment peut-être.

Marie devint pâle.

— Et, poursuivit la Tantje, quand il sera auprès de toi, j'espère que tu ne feras pas la mijaurée...

— Auprès de moi! s'écria Marie en se levant avec vivacité. De grâce, ma tante, ne faites pas monter cet homme, car, je vous le répète, je ne veux pas le recevoir!

La Tantje poussa un long éclat de rire.

— Tu ne veux pas le recevoir? dit-elle en forçant sa nièce à se rasseoir; en v'là-t-il des manières! Quel air de princesse! Ah! ah! il paraît que tu n'as pas perdu ton temps chez ta duchesse

de Wladimont!... C'est tout ce que tu y as gagné, Mieke? Eh bien, je ne t'en fais pas mon compliment. Ah! tu ne veux pas *le* recevoir? J'en suis bien fâchée, ma princesse, mais tu *le* recevras!

Marie jeta de nouveau les yeux vers le ciel, comme pour le supplier de venir à son aide dans cette conjoncture critique.

— Ma tante, dit-elle en joignant ses deux petites mains, n'aimez-vous donc pas la fille de votre sœur?

— En v'là une question, répondit la vieille en branlant la tête, est-ce que je me donnerais tant de peine pour toi si je ne t'aimais pas?

— Eh bien, tante, continua Marie toujours suppliante, au nom de votre sœur, au nom de ma mère, ne me livrez pas à cet homme!

— Et où en trouveras-tu un aussi riche, aussi généreux? répondit la Tantje, que n'abandonnait jamais son instinct de cupidité. Veux-tu donc, ajouta-t-elle, que nous soyons réduites à revenir à la Cour aux Seigles, pauvres, misérables, et obligées de nous contenter de notre taudis?

— Écoutez, ma tante, reprit Marie : si c'est là votre seule crainte, si c'est là le seul motif qui vous excite à me vendre à cet homme, abandonnez ce projet coupable et soyez rassurée : permettez-moi de sortir de cette maison, laissez-moi retour-

ner auprès de ma bienfaitrice, de madame la duchesse de Wladimont, et...

— Ta, ta, ta! je ne veux rien de ta duchesse, interrompit la Tantje... Est-ce que tu crois que moi aussi je n'ai pas ma fierté?... Quand je reçois de l'argent c'est que je l'ai gagné... et je ne vois pas en quoi je pourrais servir à cette duchesse... Il est vrai que son mari est vieux... et peut-être que s'il lui venait la fantaisie...

Marie se leva, saisie d'une sainte indignation.

— Silence! s'écria-t-elle avec force, ne l'insultez pas. Oh! vous me faites horreur!

L'œil de la vieille flamboyait; ses dents craquaient.

— Petite coquine! s'écria-t-elle furieuse, je te fais horreur... Ah! c'est ainsi que tu parles à ta tante!

Et, la menaçant du poing, elle ajouta :

— Tu vas recevoir le châtiement de ton insolence, à moins que, pour obtenir ta grâce, tu ne me promettes à l'instant de *le* recevoir.

— Pardonnez-moi, ma tante, répondit Marie; si je vous ai offensée, c'est bien involontairement, je vous l'assure.

La résignation de la jeune fille exaspérait de plus en plus la mégère.

— Dis que tu *le* recevras ! s'écria-t-elle avec fureur, ou je tape !

— Faites ce que vous voudrez, ma tante, répondit Marie avec dignité ; mais jamais vous n'obtiendrez de moi un pareil consentement.

Marie n'avait pas achevé qu'elle retomba sur son fauteuil, succombant à la force du coup de poing que sa tante venait de lui asséner au côté droit.

— Maintenant consentiras-tu ? répéta la Tantje en faisant de nouvelles menaces.

La douleur et la crainte avaient amené quelques larmes au bord des paupières de Marie ; elle se mordit les lèvres pour empêcher ses gémissements d'éclater.

— Ah ! tu ne veux pas répondre ? poursuivit l'abominable vieille... tu es entêtée... Eh bien, attends ! moi aussi je le serai.

Et sa main s'empara du bras de sa nièce, dont elle pressa fortement les chairs entre ses doigts.

Marie ne fit entendre aucune plainte, mais les larmes qui bordaient ses paupières, remplacées par de nouvelles, glissèrent lentement le long de ses joues.

L'angélique patience de la jeune martyre mit le comble à la fureur de sa tante. Ses doigts se raidirent comme une tenaille ; et, s'emparant de

nouveau des chairs de la pauvre enfant, ils les tournèrent avec violence.

Cette fois Marie fut vaincue par la douleur.

— Vous me faites mal, ma tante, s'écria-t-elle ; oh ! vous me faites bien mal !

La vieille ricana.

— Je savais bien, répliqua-t-elle, que tu finirais par parler... mais ce n'est pas cela que je te demande... Consens-tu?...

Marie garda de nouveau le silence.

— Ah ! coquine !... scélérate !... s'écria la vieille, rien ne te fait donc ?... Attends... attends...

Et, emportée par la rage, elle recommença ses horribles pinçons. Cette fois la douleur fut si vive, que Marie recula de trois pas en poussant un grand cri ; et, relevant la manche de sa robe, elle mit à nu son bras couvert de taches violacées, sanguinolentes.

— Assez, ma tante ! dit-elle avec douceur et résignation en le lui montrant.

— Assez ! répéta la Tantje, dis oui, ou je t'en fais autant à l'autre.

— Tenez ! s'écria Marie remplie d'une noble résignation et en présentant son bras valide, faites ce que vous voudrez.

La colère de la Tantje n'eut plus de bornes : elle se précipita sur sa nièce, la terrassa et la

foula aux pieds; ses blasphèmes, ses jurements se confondaient avec les cris et les plaintes de Marie. Quand la pauvre enfant se releva, ses vêtements étaient lacérés, ses cheveux épars et son visage tout meurtri.

— Diras-tu oui maintenant? s'écria le bourreau en posant les mains sur les hanches et en avançant vers la jeune fille sa tête toute ridée, toute grimaçante.

— Jamais! jamais! s'écria Marie en implorant le ciel.

— Oh! la malheureuse! elle veut donc que je la tue! reprit la Tantje, toujours de plus en plus irritée de la sublime résistance de sa nièce. Eh bien, prépare-toi à mourir, gueuse! s'écria-t-elle en s'emparant d'un flambeau de cuivre dont elle se disposa à frapper le crâne de la pauvre enfant.

— Pitié! pitié! mon Dieu! s'écria Marie en tombant sur ses deux genoux.

Au même instant une voix de femme, traînarde, glapissante, partit du bas de l'escalier et pénétra jusque dans la chambre où se passait cette scène affreuse.

— M'ame Lenaerts!... descendez!... quelqu'un pour vous... *vous savez!*

Le bras de la Tantje, prêt à frapper, s'arrêta tout à coup.

— C'est lui ! murmura-t-elle.

Et soudain, changeant de ton et d'attitude, elle releva sa nièce, toujours prosternée, abattue sous son effroi, et, portant ses lèvres sur le charmant visage que ses mains indignes venaient de frapper, elle dit avec l'accent d'une ignoble câlinerie :

— Voyons, ma petite chérie, oublions tout ; je te pardonne... Arrange un peu tes cheveux, refais ta toilette... ce monsieur va monter !... embrasse-moi et sois raisonnable.

Marie, anéantie, éperdue, ne répondit pas ; la Tantje s'éloigna, descendit promptement les escaliers et pénétra dans un petit salon du rez-de-chaussée où, en effet, le chevalier de Bleeden, étendu sur un divan, l'attendait en fumant tranquillement un cigare.

La Tantje venait de se dépouiller de son visage d'hyène pour le remplacer par la physionomie de la fouine.

— Je vous présente mes respects, M. le chevalier, dit-elle à ce dernier en faisant prendre à son corps une ligne courbe en manière de révérence.

— Eh bien ? fit le chevalier sans changer de posture.

— Eh bien, *elle* est là-haut, répondit la Tantje saisissant parfaitement à quel objet s'adressait l'exclamation du chevalier.

— S'est-elle un peu amendée ? reprit le chevalier.

La vieille hocha la tête.

— Ça aurait pu aller mieux, lui dit-elle... mais je viens de lui tenir un raisonnement auquel, je l'espère, elle sera sensible... D'ailleurs vous allez monter, et la vue d'un beau garçon comme vous achèvera la conversion. A propos, avez-vous apporté l'acte, M. le chevalier ?

Celui-ci porta la main à sa poche de côté, et dit :

— Il est là, et parfaitement en règle.

Et comme la vieille avançait la main pour le recevoir il ajouta :

— Je veux le remettre moi-même à votre nièce.

La Tantje, desappointée, grimaça, mais n'osa pas répliquer.

Le chevalier se leva et fit un mouvement pour se diriger du côté de l'escalier ; alors l'inquiétude s'empara de la Tantje, car elle ne pouvait se faire illusion sur le peu de chance de succès qu'avait cette coupable tentative.

— Surtout beaucoup de douceur, de ménagements, lui dit-elle, tandis qu'il gagnait la porte... et soyez bien aimable, ajouta-t-elle avec un hideux sourire.

— Trêve de leçons! répondit le chevalier en s'arrêtant sur la première marche de l'escalier; puis il ajouta : De quel côté?

— Au deuxième, répondit la vieille de plus en plus inquiète; la porte à droite... vous tournerez la clef.

Muni de ces renseignements, le chevalier franchit les degrés, plein de l'idée des jouissances qu'il se promettait. Il s'agissait, en effet, pour lui, non-seulement de prendre possession d'une jeune fille vertueuse, adorable, mais encore de l'emporter sur une femme, qu'il avait prise en haine depuis qu'il la rencontrait sur ses pas, empêchant le mal qu'il tentait de faire, et lui ravissant chaque proie près de tomber entre ses mains.

— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, au
s'adressant au, les premiers objets de l'analyse
sont si riches : les deux, l'un et l'autre, en
— la dernière, l'absence de l'objet de plus en
plus impuissante ; l'absence de l'objet, l'absence de
l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.
— l'absence de l'objet, l'absence de l'objet, l'absence de l'objet.

X.

UNE FOULE EN ÉMOI.

Quand sa tante l'eut quittée, Marie, sortant de l'état d'atonie qui avait succédé à ses douleurs et à son effroi, se releva et se mit à rajuster ses vêtements en désordre, tout en s'affermissant de plus en plus dans l'espérance que, d'après ce qui venait de se passer, elle serait délivrée, pour le moment du moins, des obsessions *du monsieur*.

Elle était arrivée à un état de quiétude assez complet, lorsqu'il lui sembla entendre des pas d'homme. Toute craintive, elle s'avança vers la porte, l'ouvrit avec précaution, et se mit à écouter: le bruit des pas devenait plus sensible.

— Oh ! non, ce ne peut être lui, pensa-t-elle à demi morte de peur ; et elle approcha sa tête de la rampe de l'escalier : alors ses yeux se rencontrèrent avec ceux du chevalier, qui n'avait plus que peu de degrés à franchir pour arriver jusqu'à elle.

Éperdue, elle poussa un cri et se mit à fuir en franchissant l'escalier qui conduisait à un grenier ; guidé par le frôlement de sa robe de soie, le chevalier continua de la poursuivre. Marie se retourna et l'aperçut de nouveau ; il lui sembla que déjà ses mains s'étendaient vers elle. Alors la malheureuse perdit la tête, se précipita dans le grenier, et disparut à travers la lucarne qui était restée ouverte.

Le chevalier était resté cloué à sa place, pétrifié par la terreur.

Bientôt des clameurs, des cris d'effroi, partis de la rue, retentissent dans l'air ; les passants s'assemblent en foule pour être témoins du plus épouvantable spectacle. Marie, les cheveux agités par le vent voltigeant autour de ses épaules, les yeux hagards ; Marie, folle d'épouvante, se croyant toujours poursuivie par le chevalier, parcourt les toits à grands pas. Tout à coup elle chancelle, tombe comme une masse sur les tuiles, son corps glisse.... déjà ses jambes ont dépassé le bord de la toiture!...

Mille voix se réunissent pour ne pousser qu'un seul cri, cri de détresse, cri d'horreur, qui vient frapper les oreilles du chevalier pour lui faire dresser les cheveux sur la tête.

Quelques secondes s'écoulent; toutes les têtes qui, par un mouvement spontané, involontaire, s'étaient détournées pour éviter ce spectacle d'une jeune fille menacée d'être brisée, broyée sous leurs yeux, se dirigent de nouveau vers le toit, et les regards restent fixes, les bouches béantes, devant le corps sans mouvement resté suspendu en l'air : la robe de Marie s'était accrochée à un des crampons qui servait à soutenir les gouttières.

— Sauvez-là ! Au secours ! s'écrie-t-on de toutes parts ; mais, ainsi que cela arrive d'ordinaire dans les foules, chacun se presse, crie, murmure, gémit, et personne n'agit.

Cependant le danger devient de plus en plus imminent : la pointe du crampon avait pénétré dans l'étoffe ; la déchirure s'agrandissait sensiblement sous le poids du corps de Marie ; deux minutes encore, et la robe allait être coupée en deux, et Marie précipitée sur les pavés.

Cette pensée traverse tous les esprits ; chacun voit, dans une angoisse impossible à décrire, les progrès du fer, qui s'indiquent par les brusques

et fréquentes oscillations du corps , balancé dans l'espace de droite à gauche.

— Des matelas ! de la paille ! crie-t-on de toutes parts ; mais ce secours, insuffisant d'ailleurs, arrivera trop tard ! Marie est perdue !

Le chevalier a eu le temps de reprendre ses sens : le misérable en profite , non pour voler au secours de l'infortunée... une pensée égoïste le saisit : il réfléchit que si ce peuple, qui est là halestant sous ses pieds, apprend qu'il est la cause de l'affreux malheur dont il a le pressentiment, il le lapidera auprès de sa victime ; alors la peur le saisit et il songe à fuir : il descend rapidement, et, au moment où il ouvre la porte de la rue , un homme se précipite vers lui, le heurte violemment et poursuit son chemin vers l'escalier qu'il franchit en quelques sauts.

Cet homme, c'est Peeters, le capon du rivage.

Soudain un murmure se fait entendre parmi les spectateurs , murmure faible , murmure mêlé de crainte et d'espérance : Peeters a passé par la lucarne ; il apparaît déjà sur le toit, droit, grand comme un géant, vigoureux comme un athlète. Son regard calme, assuré, se dirige sur l'infortunée Marie ; un instant il tremble, en voyant que le fer a tout au plus encore un pouce d'étoffe à déchirer ; le temps presse... il se hâte, cherche à s'affermir sur le

toit... enfin il s'avance... déjà sa main droite est sur le point de s'emparer de la robe de Marie... encore un mouvement et la jeune fille est sauvée! mais deux tuiles, en se détachant, dérangent son équilibre, et il roule, avec elles, jusqu'au bord de la gouttière.

La foule, en stupeur, n'ose même pas frémir.

Peeters, malgré la grandeur du danger, n'a pas perdu son sang-froid; d'une main musculeuse il s'est accroché à la gouttière, qui ploie sous le poids de son corps, et, par un effort inouï, surnaturel, son bras droit soulève la jeune fille, s'étend dans la direction de la lucarne et réussit à l'allonger sur le toit, où elle reste étendue sans mouvement.

Elle est sauvée! cette pensée triple les forces de Peeters : son bras droit, dégagé du corps de Marie, s'est emparé d'un grand crampon, et par un mouvement de bascule brusque, miraculeux de force et d'agilité, il se retrouve planté droit sur ses pieds sur le toit; il s'avance alors vers la lucarne, contre laquelle il s'appuie d'une main, et de l'autre il tire à lui Marie, toujours sans connaissance, à demi morte.

— Sauvés! sauvés! Ce nouveau cri de la foule est suivi de battements de mains, de trépignements frénétiques.

Peeters, au moment de placer la jeune fille sur un divan, la tient encore pressée contre sa poitrine, lorsqu'une femme lui apparaît, pâle, tremblante auprès de la porte... C'est la Tantje!... il la reconnaît. Un pressentiment l'avertit qu'un drame a dû précéder, provoquer la catastrophe dont sa courageuse intervention a arrêté les suites terribles ; il comprend que la jeune fille sera réellement sauvée alors seulement qu'il l'aura mise à l'abri des atteintes de l'infâme vieille dont il connaît toute la scélératesse ; il s'avance donc vers elle, toujours chargé de son précieux fardeau : d'une main il l'éloigne violemment de son passage qu'elle obstruait, puis il parvient à la rue et traverse, en courant, la foule ébahie et livrée, après son départ, à mille conjectures sur les causes de l'événement qui l'a tenue si longtemps en émoi.

XI.

PEETERS.

Dix minutes après la scène que nous venons de décrire, une *vigilante* pénétrait dans la rue du *Chien-Marin*, au grand étonnement de ses habitants, peu habitués à voir aborder dans leurs parages l'équipage même le plus modeste. Lorsqu'elle fut parvenue au milieu de la rue, la *vigilante* s'arrêta devant une maison d'un triste aspect, basse, noircie, puante comme la plupart des maisons de ce quartier.

Le cocher ouvrit la portière, et Peeters descendit; inquiet, empressé, il prit de nouveau dans ses bras Marie toujours évanouie, monta avec pré-

caution un escalier à pic, étroit tortueux, et pénétra dans une chambre basse, obscure, dans laquelle les rayons du jour s'efforçaient à traverser une sorte de fenêtre composée de six carrés de verre dépoli par le temps.

Un bahut à demi brisé, et sans serrure, un banc, deux tabourets, un morceau de glace dépouillée en partie de son tain, une cruche, un peu de poterie posée sur le bahut, quelques cordages, des instruments à lever des fardeaux, quatre planches qui supportaient une paillese recouverte d'un drap de toile bise, grossière, et d'une couverture en poil de chèvre, composaient tout l'ameublement de cette pièce, triste demeure du capon du rivage.

Peeters étendit Marie sur sa paillese qu'il avait d'abord recouverte d'un drap blanc, assez fin. Marie toujours sans mouvement, était d'une pâleur extrême. Peeters l'examina quelques secondes avec anxiété; puis il porta alternativement sa main à son cœur et à son poulx pour s'assurer qu'elle respirait encore. Cette certitude acquise, il se frappa le front, appelant à son aide toute son intelligence pour qu'elle lui indiquât les moyens de rendre au sentiment la jeune fille qu'il venait de sauver d'une manière si miraculeuse. Suant à grosses gouttes, essoufflé sous les efforts de ses

crainces, de son embarras, il alla au bahut, ouvrit un tiroir, en retira un mouchoir de couleur dont il humecta l'un des coins dans la cruche; et, revenant vers Marie, il la considéra de nouveau avec intérêt, puis il approcha doucement de sa figure la partie du mouchoir imbibée d'eau. Marie fit un léger mouvement; tout joyeux de son succès, Peeters courut de nouveau vers la cruche, dans laquelle, cette fois, il trempa le mouchoir en entier; de retour vers la jeune fille, il promena lentement et successivement le linge humide sur toutes les parties de son visage; saisie par la fraîcheur de l'eau, la jeune Marie ouvrit les yeux et poussa un soupir.

La figure de Peeters rayonna de bonheur; il sembla respirer plus librement.

— Ça va-t-il mieux, mamzelle? dit-il d'une voix qu'il essaya de rendre aussi douce que possible.

Marie, sans répondre, chercha à se mettre sur son séant, et jeta autour d'elle des regards étonnés.

— Oh! n'ayez pas peur, mamzelle, poursuivit Peeters; vous êtes chez un brave garçon, allez!... Ici il n'y a plus de danger pour vous.

Marie porta la main à son front comme pour rappeler ses souvenirs.

— Mon Dieu! mon Dieu! où suis-je? murmura-t-elle faiblement.

— Ça vous étonne d'être dans cette vilaine chambre, continua Peeters; je comprends ça... mais v'là ce que c'est, voyez-vous, mamzelle : quand de la rue je vous ai vue glisser sur le toit et rester accrochée à la gouttière, je me suis dit : Allons! mon garçon! v'là une femme qu'il faut sauver... en avant! et en deux sauts je me suis trouvé sur les toits. Ah! ce n'est pas un plancher très-commode; aussi j'ai bien manqué de faire une fameuse basculade... heureusement que je me suis arrêté à moitié chemin... sans doute que le bon Dieu a voulu me sauver parce que je devais vous sauver... Bref, en vous tenant dans mes bras, j'aperçois une femme... une bien méchante et vicieuse femme, mamzelle... alors je me suis dit, dans mon petit raisonnement, qu'il y avait là-dessous quelque mauvais micmac, et j'ai continué à vous emporter dans mes bras jusqu'à une vigilante que j'ai trouvée au boulevard, et je vous ai conduite ici, où, je vous le répète, mamzelle, vous pouvez être sans aucune crainte.

A mesure que Peeters parlait, Marie retrouvait ses souvenirs et avec eux sa terreur. Ses yeux, épouvantés, se tournèrent vers la porte d'entrée, et elle s'écria d'une voix brève, brisée :

— Ma tante!... le monsieur!... Oh! sauvez-moi! sauvez-moi!

— Allons! mamzelle, calmez-vous, dit Peeters en se dirigeant vers la porte; vous le voyez, il n'y a ici ni tante, ni monsieur; il n'y a que moi... un brave garçon, je vous le répète, qui me ferai couper en quatre s'il le faut pour vous défendre...

L'expression de douceur répandue sur les traits de Peeters, sa voix pleine de bonté, quoique un peu rauque, donnèrent quelque confiance à la pauvre enfant; insensiblement son effroi se dissipa, son regard reprit son angélique aménité, et ses joues leur teinte légèrement rosée.

Peeters, debout à quelques pas devant elle, la contemplait avec ravissement: il semblait jouir de son œuvre. Après quelques moments d'hésitation, il s'approcha lentement d'elle.

— Mam'zelle, lui dit-il en lui présentant le bras, excusez-moi de vous avoir conduite tout d'abord dans cette chambre, où il n'y a que les quatre murs, et encore pas en trop bon état; mais en vous voyant si pâle et sans mouvement, ma foi! je n'avais pas la tête à moi et je ne pensais guère à choisir...; mais maintenant que ma tête est revenue avec votre santé, je sens bien, voyez-vous, que vous ne pouvez pas rester plus longtemps dans ce taudis... appuyez-vous sur moi... nous

n'avons que le corridor à traverser et nous serons dans une autre chambre, pas très-belle non plus, mais du moins bien plus convenable que celle-ci.

Marie, trop faible, trop abattue encore pour exprimer une volonté et même une pensée, se leva machinalement, s'appuya sur le bras que lui présentait Peeters, et parvint ainsi jusqu'à une chambre dont la porte se trouvait exactement vis-à-vis de la pièce qu'elle venait de quitter.

Un ordre parfait, une propreté remarquable régnaient dans cette chambre, éclairée par deux croisées en mansarde et ornées de rideaux en mousseline d'une grande blancheur; une couchette à bateaux, en bois de merisier, très-bien garnie d'objets de literie faisait face aux fenêtres; le reste du modeste mobilier de cette chambre était en bois pareil : il se composait d'une petite commode, de six chaises à fond de paille, placées à une distance symétrique les unes des autres; une pelle, une pincette, un tisonnier se dressaient clairs et brillants le long d'un petit poêle en fonte à ornements à jour. Auprès de l'une des fenêtres, un fauteuil antique en velours vert d'Utrecht tournait ses bras vers une petite table à ouvrage, à l'usage d'une femme; un miroir, dans un cadre d'acajou, deux petits vases en porcelaine posés

sur la commode, donnaient un air d'élégance à cette chambre; une robe, un bonnet, un peu de linge étaient étendus sur deux chaises.

Peeters avait fait asseoir Marie dans le fauteuil, et, de nouveau debout près d'elle, il laissa errer son regard autour de la chambre, tandis que sa main essuyait quelques larmes. En ce moment Marie le regarda : cette preuve de sensibilité, dont elle ignorait la cause, acheva de la rassurer entièrement. Elle se livra quelques instants à ses réflexions; et aidée par les paroles de Peeters, elle comprit que cet homme non-seulement lui avait sauvé la vie, mais qu'en outre il l'avait arrachée des mains de sa tante; alors son cœur expansif lui reprocha de ne lui avoir point encore témoigné toute la reconnaissance dont il se sentait pénétré.

— Vous devez me croire bien ingrate, monsieur, lui dit-elle avec sa douce voix, de ne m'être pas encore jetée à vos pieds pour vous remercier... Vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne... et en me conduisant ici, vous...

Tout à coup les paroles expirèrent sur ses lèvres, et tandis que ses yeux restaient fixés sur les objets de femme étendus sur les chaises, son sein agité se soulevait avec force.

— Mon Dieu! mamzelle, qu'avez-vous donc?

s'écria Peeters, effrayé et en prenant la direction de ses regards.

— Cette robe... ce bonnet... de grâce à qui appartiennent-ils? demanda Marie, de plus en plus émue.

— A une jeune fille comme vous, mamzelle, répondit Peeters, mais plus malheureuse encore; peut-être la connaissez-vous, ajouta-t-il, car elle est la nièce de la misérable avec qui je vous ai trouvée...

Mieke poussa un cri et se précipita sur la robe et le bonnet, qu'elle couvrit de ses baisers.

— Trinette!... ma bonne Trinette!... ma sœur!... s'écriait-elle au milieu de ses transports; et s'étant retournée vers Peeters, elle lui dit : Où est-elle, monsieur? où est-elle, ma sœur, ma pauvre sœur?...

Ce fut au tour de Peeters de rester ému, stupéfait.

— Quoi! mamzelle, s'écria-t-il, vous seriez?...

— Mieke, la sœur de Trinette, interrompit vivement Marie; mais, monsieur, de grâce, dites-moi donc où est ma sœur?

Peeters fléchissait sous sa joie.

— Pardon, mamzelle, lui dit-il en s'appuyant au dos d'une chaise, mais j'ai à peine la force de

parler... Quoi! c'est vous que j'ai sauvée... vous la sœur de la pauvre Trinette!... Ah! pardon!... je ne croyais pas que le contentement, que le bonheur fit cet effet-là.

Et le voyant prêt à défaillir, Marie courut à lui.

— Voyons, monsieur, remettez-vous, lui dit-elle; et, à votre tour, appuyez-vous sur moi... Tenez, asseyez-vous sur cette chaise... près de moi... Je vais reprendre ma place sur ce fauteuil, et causons... causons de ma sœur... Trinette, où est-elle? qu'est-elle devenue?

Le visage de Peeters prit une expression de tristesse qui se refléta jusque dans l'âme de Marie.

— Vous me faites peur! s'écria-t-elle en lui saisissant le bras. Qu'est-elle devenue?... Serait-elle morte?...

— Non, mamzelle, non, répondit vivement Peeters; rassurez-vous... Trinette vit; mais il a fallu qu'elle fut bien souffrante pour que je me sois décidé à la laisser partir à l'hôpital...

— A l'hôpital! reprit Marie en se levant; venez!... venez!... de grâce conduisez-moi auprès d'elle.

— C'est impossible, mamzelle, répondit Peeters : l'heure à laquelle on peut visiter les ma-

lades est passée, et on ne nous laisserait pas entrer... mais demain matin nous irons... oui, bien sûr, nous irons; car votre vue seule lui rendra la santé, j'en suis certain... Cette bonne Trinette... elle vous aime tant... Si vous saviez combien elle était malheureuse, inquiète de votre départ... Ah! mamzelle, vous auriez dû lui faire parvenir de vos nouvelles.

Marie avait repris sa place.

— C'est ce que j'ai voulu faire aussitôt que cela m'a été possible..., répondit-elle; mais alors Trinette elle-même avait fui la Cour aux Seigles, et toutes les démarches que l'on a faites pour savoir ce qu'elle était devenue ont été infructueuses... Mais vous, vous devez être au courant de ce qui lui est arrivé depuis ce moment; je vous en prie, parlez-moi de ma sœur... racontez-moi tout ce qui a rapport à elle... Pourquoi a-t-elle quitté notre tante?

— Votre fuite, répondit Peeters, mit la vieille dans une telle fureur, qu'elle accabla de coups votre sœur, que dans son aveugle colère elle accusait d'être votre complice. Déjà profondément affligée d'être séparée de vous, de ne pas savoir ce que vous étiez devenue, les mauvais traitements de la maudite vieille achevèrent de la désespérer. Un soir je la rencontrai auprès d'un café où

elle se disposait à chanter... Chanter!... la malheureuse en avait bien le cœur!... Elle était pâle, défaite, et de grosses larmes coulaient de ses yeux. « Qu'as-tu donc, Trine? » lui demandai-je, attristé moi-même de la voir dans un pareil état; car je la connais depuis longtemps déjà, votre sœur...

— Ne vous appelez-vous pas Peeters? interrompit Marie.

— Oui, mamzelle, c'est bien mon nom, répondit celui-ci.

— Ma sœur, continua Marie, m'a souvent parlé de vous, de vos bontés, de vos bons conseils... Elle était si heureuse de prononcer votre nom, lorsque seules, la nuit, étendues sur notre paille, nous pouvions échanger nos plaintes, nos douleurs... et quelquefois nos espérances.

— Ah! mamzelle Mieké, reprit Peeters, c'est qu'aussi je l'aime bien, votre sœur... car elle est faible, mais elle est bonne, dévouée. Ah! la grendine de Tantje! sans elle, quelle excellente petite femme cela eût fait... Mais ne parlons pas de cela... ce qui est fait est fait. Trine, que je lui dis donc, viens-t'en avec moi, et tu me raconteras tes peines. Quand je l'eus écoutée, je lui dis qu'elle devait aussi désertier l'infâme demeure de votre tante; qu'il n'était jamais trop tard pour

devenir une honnête fille... ; que d'ailleurs j'avais mon idée là-dessus... idée, mamzelle, que j'ai toujours, savez-vous!... Et aussitôt que votre sœur se portera bien, eh bien, nous verrons, quoi!... le mariage couvrira son passé... Après tout, il n'y a que moi qui aurai le droit de lui en demander compte... et entre malheureux on est indulgent... D'ailleurs, une fois ma femme, elle ne sera plus Trinette, elle sera madame Peeters, Godferdeck! Enfin, j'ai mon idée là-dessus...

— Excellent homme! interrompit Marie, profondément attendrie; permettez-moi de vous renouveler mes remerciements, pour moi, pour ma sœur...

— Le lendemain donc, poursuivit Peeters, j'avais installé Trinette dans cette chambre, qui heureusement se trouvait libre; au moyen de mes petites économies, je la meublai aussi bien que possible. Si vous saviez, mamzelle Mieke, combien j'avais de joie en achetant, en disposant moi-même tous ces meubles que vous voyez!...

Peeters essaya de nouvelles larmes et continua:

— Je pris des arrangements avec une excellente ouvrière, qui se chargea de montrer son état à Trinette. Quel cœur la pauvre petite mettait à travailler! Avec quelle ardeur elle s'efforçait d'ap-

prendre, de devenir bonne ouvrière! Sa maîtresse et moi nous étions vraiment émerveillés de la rapidité de ses progrès. Mais voyez-vous, mamzelle Marie, ajouta Peeters en levant ses yeux au ciel, je crois qu'il est écrit là-haut que je n'aurai jamais de bonheur. Un matin, étonné de ne pas voir sortir Trinette à son heure ordinaire pour se rendre à son travail, j'entrai dans sa chambre : elle était encore couchée; inquiet, je m'approchai de son lit... elle grelottait la fièvre. — Tu es malade, Trine? lui demandai-je tout chagrin; où as-tu mal? — Le ventre me fait horriblement souffrir, me répondit-elle; j'ai bien soif, Peeters, ajouta-t-elle, donne-moi à boire. — Je lui fis prendre un verre d'eau sucré, et je courus chercher un médecin. Quand celui-ci l'eut bien examinée : — Cette jeune fille a reçu un coup dans le ventre, me dit-il en se tournant vers moi. — Oui, monsieur le médecin, répondis-je. — Et en effet, mamzelle Marie, je me rappelai aussitôt que le soir même du jour où Trine avait quitté sa tante, je l'avais conduite au cabaret de *la Rose-Blanche*, et que, pendant que je me battais contre trois vauriens avec lesquels je m'étais d'abord disputé, Trine s'était précipitée au milieu de nous pour nous séparer, et qu'elle avait reçu un violent coup de pied dans le ventre.

— Ma pauvre sœur ! fit Marie en joignant les mains.

Peeters continua :

— Elle a beaucoup souffert, me dit encore le médecin ; elle a eu, sans doute, de grandes émotions, de fortes douleurs ? — Oui, monsieur, répondis-je de nouveau.

Alors, me conduisant dans l'embrasure de la croisée, il me dit à voix basse : — Une grande maladie s'est déclarée chez cette jeune fille ; son traitement sera long, difficile et très-coûteux : pendant qu'il en est temps encore, il faut la faire conduire à l'hôpital.

— J'avais mis ma bourse à sec, et, bien malgré moi, je me vis forcé de suivre le conseil du médecin. Grâce à sa recommandation, Trine, le soir même, est entrée à l'hôpital Saint-Pierre ; elle y est depuis deux semaines. Vous comprenez que je ne reste pas un jour sans aller la voir : je ne vous cacherai pas que sa vie a été en danger ; mais aujourd'hui même j'ai appris avec bonheur qu'il y avait un peu de mieux ; et, le cœur plein de joie de cette bonne nouvelle, j'étais allé me promener dans le faubourg de Schaerbeek ; un bonheur ne vient jamais seul, et c'est à mon retour que j'ai eu celui de vous connaître.

Après ce récit, Marie raconta à son tour les

événements qui lui étaient survenus depuis sa disparition de la Cour aux Seigles.

Peeters l'écouta avec une curiosité pleine d'intérêt.

XII.

UNE TANIÈRE.

A l'extrémité de l'avant-dernière pièce de l'appartement du chevalier de Bleeden, meublé avec une élégance somptueuse, symétrique et régulière, une large draperie d'étoffe de Chine recouvrait en entier une porte en bois d'ébène, d'une belle et antique sculpture. Cette porte donnait accès dans une vaste chambre, un peu plus longue que large. En y pénétrant, le regard le plus blasé devait se sentir émerveillé des richesses de toute nature qui y étaient jetées avec une profusion et dans un désordre étudiés.

Cette pièce ne recevait le jour que par une fe-

nêtre faisant face à la porte d'entrée ; cette fenêtre était large, longue, élevée, à cintre et ornée d'amples rideaux en velours violet, bordés d'un ruban de perles d'acier. Dans la journée, les rideaux, tirés, permettaient à la lumière de pénétrer à travers un store en satin légèrement glacé ; en touchant un petit bouton d'or ressortant à l'extérieur, un peu à droite de la fenêtre, on faisait agir un mécanisme très-ingéniusement pratiqué dans le mur : il s'opérait alors, à l'endroit du store, un changement à vue qui variait les reflets du jour suivant la volonté et les dispositions d'esprit du propriétaire de cette chambre, que le chevalier de Bleeden appelait *sa tanière* ; il aimait, en effet, à s'y réfugier pour s'y livrer à l'aise à ses pensées et à l'élaboration de ses projets.

Les stores soumis à l'action du mécanisme, étaient au nombre de six, tous d'une couleur différente. Le store bleu avait une bordure semée de fleurs, aux nuances les plus riches et les plus variées ; la bordure du store rose était enrichie des plus délicieuses figures d'anges et de femmes ; des attributs diaboliques encadraient le store rouge. Les trois autres, jaune, vert et blanc, avaient des bordures à l'avenant.

Les reflets de la lumière indiquaient par leur nuance celle des pensées du chevalier ; aussi, nous

devons le dire, le store rouge aux attributs diaboliques était-il baissé beaucoup plus souvent que les autres.

La tenture qui recouvrait tous les murs était aussi en velours violet, bordé de grosses torsades en perles d'acier; un soleil, entouré d'une myriade d'étoiles en broderies d'acier, brillait au plafond tendu en pareille étoffe.

Six fauteuils, tous en bois d'ébène, mais d'un style, d'une étoffe et d'une nuance différentes, quatre bahuts à glace, une ottomane et ses coussins, également en velours violet et à gros glands, une cheminée et toute sa garniture de l'acier le plus fin et le plus brillant, formaient la partie principale de l'ameublement de cette étrange pièce.

La tenture était en totalité cachée par de rares et curieuses panoplies, par des costumes riches, bizarres, variés : l'armure de Godefroi le Barbu, duc de la Basse-Lotharingie, s'y trouvait à côté du costume d'un mandarin; le burnous d'un cheik arabe frôlait l'équipement de guerre de Jean de Luxembourg.

A travers les glaces des bahuts, on voyait des momies, des trésors de minéralogie, des statuettes, des lampes et des vases antiques, tristes vestiges d'Herculanum et de Pompéi.

Après de la bibliothèque, un prie-Dieu, ayant

servi au pape Innocent II lorsqu'en 1131 il se réfugia à Bruxelles, était chargé d'une quantité de différents objets de la nature et de la forme de ceux renfermés au musée secret de Naples.

Ce mélange, cette confusion du sacré et du profane, attestaient le matérialisme du maître de ces richesses. De magnifiques peaux de tigres, de léopards et de lions, éparses de tous côtés, laissaient à peine apercevoir la haute laine d'un riche tapis de Perse.

En ce moment, le store aux attributs diaboliques était baissé; sa lumière, qui arrivait rougeâtre, répétée en rayons couleur de feu par les mille facettes de l'acier, donnait à cette chambre un aspect fantastique d'un effet indicible.

Le chevalier de Bleeden, enveloppé dans une robe de chambre d'une coupe grecque, en cachemire à abeilles d'argent et doublée de satin orange, était étendu sur l'ottomane, fumant nonchalamment dans un magnifique narghileh un tabac fin, répandant un délicieux parfum; ses cheveux noirs, pressés par un bonnet à cornes de pareille étoffe, formaient, derrière son cou, une demi-couronne légèrement bouclée.

Malgré l'attitude calme du chevalier, les plis dont son front était chargé, l'animation de son regard justifiaient suffisamment l'emploi du store rouge.

Et en effet, rentré depuis trois quarts d'heure à peine, il était encore sous l'impression de son effroi, au moment de la disparition de Marie sur les toits de la maison du faubourg de Schaerbeek. A cette pénible influence, la réflexion était venue joindre une vive inquiétude sur l'issue de cet événement, dans le cas probable, selon lui, où la jeune fille s'était brisé le crâne sur le pavé.

Malgré l'excès de son trouble à l'instant où il fuyait, le chevalier se rappelait parfaitement avoir été heurté par un homme qui s'était élancé dans la maison; il présumait bien que le dessein de cet homme avait été de voler au secours de Marie, mais il était en droit de douter de son succès; aussi songeait-il à se mettre à l'abri d'une enquête probable, dans le cas où la justice voudrait rechercher les causes de la catastrophe dont il était le principal auteur.

Son esprit passait facilement d'une pensée à une autre: il en vint donc subitement à songer aux obstacles, aux incidents qui maintenant venaient lui ravir sa proie, à l'heure même où il croyait être le plus certain de la tenir. Ces incidents, ces obstacles, il le savait, étaient l'œuvre de la duchesse, mais il se demandait comment madame de Wladimont pouvait être si bien instruite de ses desseins et de ses démarches, même

les plus cachés. La Tantje, à l'instar des Lazarone napolitains, servait-elle deux maîtres à la fois ? il l'en croyait bien capable. Cependant ce soupçon ne fut que passager ; il pensa au zèle de la vieille à lui livrer sa propre nièce, à son ardeur à conclure l'infâme marché, qui eût infailliblement reçu son exécution sans une péripétie que personne ne pouvait prévoir, et l'exécutrice fidèle de ses infamies se trouva complètement réhabilitée à ses yeux.

Si la trahison venait des membres de l'association, le comte d'Épinoi en était seul coupable ; M. Van Linden, en effet, étranger à Bruxelles, n'avait jamais eu aucun rapport avec la duchesse, et tout récemment encore le comte de Frensberg lui-même avait tombé dans le piège que lui avait tendu madame de Wladimont, lors de son attentat au village d'Alseberg, ce dont, au reste, le chevalier se félicitait intérieurement.

Si Lucien était le coupable, il se sentait porté à le regarder comme son maître dans l'art de dissimuler ; tout, en effet, dans la conduite du comte, était de nature à chasser plutôt qu'à affermir un pareil soupçon : le chevalier se promit bien, en tout cas, de se tenir sur ses gardes, et de tout faire pour arriver à découvrir d'où partait la délation. Cependant son incertitude à cet égard le

jetait dans un état de douloureuse impatience ; il sentait grandir en lui les soubresauts de sa vengeance, les oscillations de son animosité pour la duchesse. Bientôt, livrant son esprit à tous les écarts de ses sentiments haineux, il ne lui suffit plus de se tenir sur la défensive, il résolut d'attaquer à son tour, et de forcer la duchesse à se jeter à ses pieds pour implorer sa grâce. Une imagination telle que la sienne, livrée à ses débordements, bâtissant sur le vice et le libertinage, ne pouvait que marcher à pas de géant ; aussi voyait-il déjà la jeune Thérèse, l'intéressante Marie elle-même, dont il s'efforçait d'oublier le malheur, palpiter tour à tour dans ses bras impudiques ; son regard de vautour planait par avance sur la duchesse humiliée, livrée à sa discrétion et lui demandant merci... Ses lèvres se contractaient en manière de sourire, et il bondissait sous les élans intérieurs d'une joie sournoise, cruelle.

Soudain il resta comme pétrifié, anéanti ; puis sa bouche murmura faiblement le nom de sa sœur, de Clarisse ; ses joues se colorèrent, sa main repoussa l'ambre de sa pipe ; il se leva vivement, et l'œil étincelant, il foula à pas précipités les précieuses fourrures étendues sous ses pieds.

— Voilà trois jours, se disait-il, que Clarisse est auprès d'elle, et je suis là, calme, impassible,

sans m'occuper sérieusement de la retirer des mains de cette duchesse... Bien certainement elle sait en ce moment que je suis son frère... Son frère!... oh ! comme cette idée doit aider à son triomphe et à sa joie ! Mais, en vérité, je me fais pitié à moi-même ! moi le frère, moi le tuteur de cette jeune fille, je sais qu'une femme, que mon ennemie l'a détournée du domicile que je lui ai assigné, et je ne vais pas la lui réclamer, faire valoir hautement mes droits... Cette femme... quelle audace!... et moi... quelle faiblesse!... Oui ! il le faut ! dès demain j'irai moi-même chez elle... le beau rôle ne m'appartient-il pas ? N'ai-je pas à faire entendre des paroles dignes, sévères?... Ah ! madame la duchesse, à demain !... oui, à demain... Je suis curieux de voir votre attitude... Cette femme!... cette femme!... oh ! il faut que je la foudroie !...

D'ordinaire les poltrons, quand ils passent dans un lieu écarté, chantent à pleine voix pour se donner de l'assurance et tâcher de s'illusionner eux-mêmes sur leur pusillanimité. A leur exemple, le chevalier se battait les flancs s'indignait et fulminant contre la duchesse, afin de vaincre sa peur, car il avait peur... peur de se présenter devant elle, — peur de ne pas oser soutenir son regard. Il comprenait instinctivement que ce titre de frère

et de tuteur, que ce manteau respectable dans lequel il se draperait en habile comédien, ne suffiraient pas à empêcher madame de Wladimont de pénétrer jusqu'au fond de son âme, et il sentait qu'il faillirait malgré son audace, en présence d'un seul mot, d'un seul geste qui lui donnerait à connaître qu'elle avait deviné son infâme sentiment, son projet criminel.

Bien déterminé toutefois à se présenter à l'hôtel de Wladimont; il continuait de s'évertuer à chasser la terreur qu'il sentait s'emparer de lui à la pensée seule de se trouver en face de la duchesse, quand la porte, poussée légèrement, laissa entrevoir la figure ignoble de la Tantje.

— Êtes-vous là, M. le chevalier? demanda-t-elle de sa voix bassement pateline.

Le chevalier, détourné de sa préoccupation, courut vivement à elle.

— Eh bien? dit-il avec empressement... votre nièce?

— Disparue!... interrompit la Tantje; enlevée!

Le chevalier respira : il se sentit heureux d'échapper à des recherches, à des poursuites dont il pressentait toute la gravité.

— Ainsi, reprit-il, cet homme a réussi à la sauver?

— Oui, répondit la Tantje; mais le gremlin, après m'avoir abasourdi d'un coup de poing, l'a emportée dans ses bras et a disparu avec elle comme si le diable les dirigeait.

Le chevalier cligna des yeux et se frotta les mains; la Tantje, au courant de ses allures, comprit qu'il s'agissait d'une idée heureuse dont l'exécution devait être immédiate.

— Eh bien, M. le chevalier, demanda-t-elle, il y a quelque chose...? Que faut-il faire?

— Aller de suite à la Cour aux Seigles, dit le chevalier.

— Bien! Après?

— Vous tiendrez votre porte entr'ouverte... Il est maintenant six heures... il fait nuit... ajouta-t-il, comme en se parlant à lui-même.

— C'est-à-dire qu'il fait noir comme dans un four! interrompit la vieille.

— Dans deux heures, reprit le chevalier, votre nièce sera auprès de vous.

La Tantje crut avoir mal entendu.

— Plaît-il? s'écria-t-elle en tendant son oreille jaune et ridée.

— Écoutez-moi, et retenez bien ce que je vais vous dire, poursuivit le chevalier d'un ton qui étouffa les observations de la vieille, prêtes à éclorre. Dans deux heures on vous aura ramené

votre nièce ; vous la conduirez de suite à la maison du faubourg...

Le chevalier s'arrêta, réfléchit quelques instants, se dirigea vers un bureau, ouvrit un tiroir dont il tira une petite boîte en or émaillé, d'un travail exquis ; puis, de retour vers la Tantje, il poursuivit, en lui remettant un petit papier plié :

— Voici trois pastilles : vous les laisserez fondre dans une tasse de lait... un verre d'eau sucrée ou de vin, peu importe ; vous ferez monter votre nièce dans sa chambre...

— Et je lui ferai avaler le potage?... compris ! interrompit la Tantje en poussant un rire strident, saccadé.

— C'est cela... reprit le chevalier ; vous trouverez facilement un prétexte?...

— Pardieu ! interrompit de nouveau la vieille en redoublant son affreux ricanement, ne serait-ce que celui de la restaurer de ses émotions, c'te pauvre chère enfant!... Hi ! hi ! hi !

— Et dans deux heures et demie, poursuivit le chevalier, je serai au faubourg...

— Compris et entendu, M. le chevalier ; cette fois au moins elle y passera... Après tout, avec des bégueules de cette espèce, c'est le meilleur moyen.

— Allons ! partez vite , lui dit le chevalier en faisant le mouvement de s'éloigner.

Malgré cet avertissement , la vieille ne bougea pas , et un sourire avide , quêteur , faillit décrocher sa mâchoire inférieure.

— Vous êtes un véritable gouffre , dit le chevalier en lui jetant deux pièces d'or.

— Et vous une excellente source , M. le chevalier , répondit-elle , voilà pourquoi j'aime tant à y puiser.

— Voyons ! retirez-vous ; vous savez que je ne vous paye point pour vos bavardages.

— Aussi je les donne par-dessus le marché... A vos ordres , M. le chevalier , et à ce soir.

Et , faisant une révérence , la vieille disparut.

Le chevalier passa dans sa chambre à coucher : il sonna son valet de chambre pour l'aider à endosser un paletot , puis il sortit , se glissa le long des maisons , et gagna la rue des Alexiens : bientôt il s'arrêta devant une petite maison isolée , qui paraissait inhabitée ; quand il se fut assuré que personne ne le remarquait , il en ouvrit la porte , qu'il referma promptement sur lui.

Le chevalier de Bleeden ne reparut plus.

Une demi-heure après , un homme , vêtu d'une veste et coiffé d'une casquette inclinée sur l'oreille ,

sortit mystérieusement de cette maison. Quand cet homme eut atteint le milieu du pavé, il prit une démarche hardie, provoquante; arrivé au milieu de la rue de l'Épée, il pénétra dans le cabaret de *la Rose-Blanche*.

Après quelques minutes, Étienne, Toone et François en sortirent.

sortit mystérieusement de cette maison. Quand cet homme eut atteint le milieu du pays, il prit une démarche hardie, propre à attirer l'attention dans le pays de la rue de la Harpe, il pénétra dans le cabinet de la Rose-Blanche.

Après quelques minutes, l'homme, l'homme et François en sortirent.

l'émotion de sa joie!... C'est si doux de voir des
râles, de grands personnages s'intéresser aux
petites gens.

— Qui vous empêchera de venir le soir de ce bonjour?
intéressant Marie; ne venez-vous pas me re-

XIII.

— Qui, madame... sans doute; répondit l'éco-
lier; car, voyez-vous, je ne veux pas vous quitter
avant d'être bien certain que vous ne courrez plus
aucun danger. Mais, demain matin à dix heures

NOUVELLE ALERTE.

nous irons à l'école... Bien sûr, en
embrassant votre main vous lui tendrez la main;
après, je vous accompagnerai jusqu'à chez vous
bien sûr... mais à sa porte je vous quitterai...
— Vous ne quittez l'école Marie, et pourquoi?

Nous avons laissé Marie racontant à Peeters les
différents événements dont elle avait failli de-
venir la victime, nous la retrouvons au moment
où elle venait d'achever son récit; Peeters, resté
bon, humain, quoique l'injustice des hommes l'eut
déjà cruellement frappé, s'était senti vivement
ému devant le tableau de la généreuse bienfai-
sance de la duchesse de Wladimont, que la jeune
fille s'était complu à lui retracer avec l'expres-
sion vive et colorée de sa reconnaissance.

— Comme cette dame sera heureuse de vous
retrouver! dit-il à Marie. Vrai! je voudrais être

témoin de sa joie!... C'est si doux de voir des riches, de grands personnages s'intéresser aux pauvres gens...

— Qui vous empêchera de jouir de ce bonheur? interrompit Marie; ne viendrez-vous pas me reconduire?

— Oui, mamzelle... sans doute, répondit Peeters; car, voyez-vous, je ne veux pas vous quitter avant d'être bien certain que vous ne courez plus aucun danger... Ainsi, demain matin à dix heures nous irons à l'hôpital Saint-Pierre... Bien sûr, en embrassant votre sœur vous lui rendrez la santé; après, je vous accompagnerai jusque chez votre bienfaitrice... mais à sa porte je vous quitterai...

— Vous me quitterez! s'écria Marie, et pourquoi, Monsieur Peeters?... Craignez-vous de vous présenter devant la duchesse?... Oh! rassurez-vous: ma bienfaitrice vous accueillera comme mon sauveur, c'est-à-dire avec joie, avec bienveillance.

Peeters paraissait agité.

— Moi! mamzelle, répondit-il, moi chez une grande dame... chez une duchesse... Moi, Peeters, dans ses appartements... moi lui parlant... Oh! non, jamais!... Voyez-vous, mamzelle, c'est impossible!...

— Impossible! mais pourquoi donc?

— Pourquoi, mamzelle Marie? pourquoi!..

Non, tenez, je vous dirai cela une autre fois... mais pas maintenant, savez-vous?... ce souvenir-là me fait mal... Vrai, s'il me venait souvent, il me rendrait méchant... et je ne veux pas devenir méchant, moi... surtout devant vous, mamzelle Marie... Tenez, parlons d'autre chose, car je sens déjà la tête qui me brûle.

Marie allait répondre, mais sa bouche resta entr'ouverte : un léger cri s'échappa de sa poitrine et ses mains se cramponnèrent aux vêtements de Peeters.

— Qu'avez-vous donc, mamzelle? dit celui-ci avec inquiétude.

— N'avez-vous rien entendu?

— Où cela?

— Ici... dans l'escalier, répondit Marie en montrant la porte d'entrée.

Peeters écouta quelques instants avant de répondre. Aucun bruit ne parvint jusqu'à lui.

— C'est sans doute dans la rue, dit-il en portant ses regards vers la croisée; il fait un temps affreux : écoutez comme l'eau tombe à torrents.

Et, en effet, au dehors, la pluie battait les vitres, le vent sifflait avec force.

— Silence!... reprit Marie en saisissant Peeters par la main; cette fois avez-vous entendu?

Peeters se leva, marcha avec précaution vers la

porte, l'entr'ouvrit doucement et prêta de nouveau l'oreille.

Le plus grand silence régnait.

— Vous voyez bien, mamzelle, que vous vous êtes trompée, dit-il en se disposant à fermer la porte et à reprendre sa place.

— Chut! fit Marie en portant un doigt à sa bouche.

Cette fois, des pas bien distincts avaient frappé leurs oreilles. Peeters se retourna vivement, et il se trouva face à face avec Toone.

— Que veux-tu? lui demanda-t-il avec humeur.

— C'est comme cela que tu reçois les amis? fit Toone en faisant un mouvement vers la porte de la chambre où se trouvait Marie.

— Que veux-tu? répéta Peeters en lui barrant le passage.

— Te voir donc! et causer un peu avec toi, répondit Toone.

— Alors, entre ici, fit Peeters en désignant de la main la porte en face: c'est ma chambre.

Toone fit un mouvement d'hésitation, puis il entra; Peeters s'empressa d'enfermer Marie à double tour, mit la clef dans sa poche et le suivit.

— Est-ce qu'il n'y a rien à boire ici? dit Toone

en promenant ses regards tout autour de la chambre.

— Non, rien, répondit Peeters. Voyons, Toone, si tu as quelque chose à me dire, dépêche-toi, car je suis pressé.

— Pressé?... compris! fit Toone en tirant la langue et en clignant des yeux en manière de gentillesse; tu tiens sans doute enfermé, dans cette chambre, un petit oiseau que tu es en train d'apprivoiser?

— Dans cette chambre! fit Peeters en fronçant le sourcil; il n'y a personne...

— Connu! mon garçon!... à d'autres, sais-tu? Je te dis, moi, qu'il y a là du gibier... j'en connais la qualité, vois-tu, c'est trop fin pour toi...

De nouveaux pas retentirent dans l'escalier: Peeters, agité, saisi d'une inquiétude involontaire depuis l'arrivée de Toone, fit un mouvement vers la porte.

— Ne te dérange pas, dit celui-ci: c'est François et Étienne, qui me suivaient...

Au même moment, ces deux derniers parurent sur le seuil de la porte.

— Quel chien de temps! dit Étienne; et il secoua ses vêtements pour faire tomber l'eau qui en ruisselait. François entra de suite, sans prendre les mêmes précautions.

— Bonjour, Peeters ! dit-il en lui frappant sur l'épaule.

— Bonjour, répondit brusquement celui-ci, inhabile à cacher son humeur inquiète.

Étienne venait d'entrer et avait fermé la porte ; François tira de dessous sa blouse deux bouteilles pleines d'eau-de-vie, et alla les poser sur le bahut.

— Donne des verres, Peeters, dit-il en prenant une chaise, et buvons.

Toone et Étienne s'assirent également ; Peeters seul resta debout.

— Merci, répondit ce dernier ; pour moi je ne boirai pas.

— Pourquoi ? demanda Étienne ; est-ce que tu nous en veux encore de l'autre soir ?

— Non ; vous le savez bien, je n'ai pas de rancune, répondit Peeters ; mais je ne boirai pas.

— Assieds-toi, tout au moins, poursuivit François, et donne-nous des verres... tu nous tiendras compagnie.

— Il aime mieux la société de la petite qu'il tient enfermée dans la chambre en face, dit Toone en se levant pour aller chercher lui-même des verres, qu'il aperçut sur le bahut.

— Je te dis qu'il n'y a personne dans cette

chambre, dit Peeters, de plus en plus mal à son aise.

Toone était venu reprendre sa place, en apportant des verres et une bouteille qu'il déboucha.

— Il n'y a personne?... dit-il, tout en versant à boire; pourquoi donc alors as-tu fermé la porte à double tour quand je suis entré, et en as-tu caché avec tant de soin la clef dans la poche de ton pantalon?

Peeters frissonna.

— Après tout, dit-il, quand il y aurait une femme dans cette chambre, qu'est-ce que cela peut vous faire?... Vous ne la connaissez pas.

— Qui te l'a dit? fit Étienne en portant son verre à ses lèvres... C'est tout de même un beau brin de fille... à peine quinze ans..., fit-il en posant son verre à terre, à défaut de table.

— Et des yeux bleus, des cheveux blonds, continua Toone.

— Ah! pour ça! poursuivit François, elle vaut bien la peine qu'on s'expose sur les toits pour la sauver.

Peeters resta anéanti; les brigands non-seulement connaissaient Marie, mais encore ils étaient instruits d'un événement auquel peut-être ils n'étaient pas étrangers; ce soupçon redoubla la

crainte que leur présence, inexplicable à ses yeux, lui faisait éprouver.

— Voyons, Peeters, assieds-toi et bois un coup, dit Toone; j'ai une affaire à te proposer.

— Une affaire? fit Peeters en s'asseyant machinalement.

— Oui, continua Toone; et une excellente encore!... Veux-tu nous vendre cette jeune fille.

Peeters se leva vivement.

— Vous la vendre? s'écria-t-il; êtes-vous fou?

— Allons! dépêche-toi de te décider... oui ou non... François va aller chercher un fiacre... Laisse-nous l'emmener, et je te pose dans la main dix guillaumes... bien comptés...

Peeters éprouva par tout le corps un froid aigu; puis il porta involontairement la main à son front pour essuyer la sueur glacée qui le couvrait; et, s'asseyant avec un calme apparent, il dit à Toone d'une voix brève :

— Vous n'aurez pas cette jeune fille... Vous pouvez donc vous retirer, et aller dire à ceux qui vous ont envoyés...

— Ne fais pas de bêtises... interrompit Étienne; livre-nous-la de bonne volonté et prends ton argent, ajouta-t-il, tandis que sa main cherchait à glisser un petit rouleau d'or dans celle de Peeters.

Celui-ci le repoussa avec dédain.

— Gardez votre or, dit-il d'un ton pénétré, et écoutez-moi ; après cela, je l'espère, vous n'hésitez pas à vous éloigner.

— Allons, parle ! fit Toone en faisant signe à ses compagnons d'écouter.

Peeters poursuivit :

— Il y a quatre ans bientôt que je vous connais... je sais la plupart de vos vols, de vos méfaits, et quoique je n'ai pas la même idée que vous là-dessus, il ne m'est jamais venu un seul instant la pensée de vous dénoncer... parce que, voyez-vous, je ne veux pas être un voleur, mais je ne veux pas être non plus un mouchard... un dénonciateur... mais, foi de Peeters ! si vous ne partez à l'instant, si vous faites un pas, un geste dans l'espoir de vous emparer de cette jeune fille, ce soir même je vous fais tous arrêter !

Étienne et François s'étaient déjà levés, furieux, pour se précipiter sur lui ; d'un geste Toone les arrêta, et, se retournant vers Peeters, il lui dit :

— Nous emmènerons cette jeune fille, et tu ne nous dénonceras pas !

— Pourquoi ? dit Peeters en lui lançant un regard de défi ; croyez-vous que je vous crains ?

— Ce n'est pas pour cela, répondit Toone...

c'est parce que, si tu nous dénonces, nous te dénoncerons aussi...

— Que m'importe? s'écria Peeters en redressant la tête; je suis honnête, moi...

— Oui, mais on ne croira pas à ton honnêteté : nous, nous dirons que tu es notre complice, et on nous croira.

— On vous croira ?

— Oui, Peeters, on nous croira : nous fréquentons le même cabaret, tu bois quelquefois avec nous, il y a déjà un jugement contre toi...; ton innocence a été reconnue, c'est vrai; mais un jugement, vois-tu, ça laisse toujours quelque chose... D'ailleurs; en général, à l'égard des gens comme nous, on croit toujours plutôt au mal qu'au bien, et pourvu qu'il y ait l'apparence... enfoncé!... Ainsi, libre à toi, dénonce-nous...; si nous sommes dénoncés, tu le seras aussi; si ça t'arrange, ça nous arrange également... Mais, en attendant, tu vas nous livrer la petite : tu te feras condamner après, si ça te plaît.

Les paroles du brigand étaient d'une vérité désolante, aussi portèrent-elles coup : Peeters, un instant atterré, baissa la tête et ne répondit pas. Étienne attribua son accablement à la crainte.

— Allons ! vite, la petite ! s'écria-t-il, si tu ne veux pas que nous recommencions le menuet que

nous étions en train de te faire danser l'autre jour à *la Rose-Blanche*, lorsque heureusement pour toi l'arrivée de Lowie est venue arrêter nos violons.

A cette insolente allusion à la scène où la malheureuse Trinette avait reçu dans le ventre le coup de pied, cause principale de sa maladie, Peeters fut pris d'un accès de fureur indicible. Étienne avait à peine proféré cette sa grossière interpellation, qu'un coup de poing, asséné avec une vigueur athlétique, le fit rouler jusqu'au bord de la paille; mais Toone s'était tout aussitôt élancé sur Peeters à la façon des *scheppers*; surpris à l'improviste, celui-ci tomba comme une masse : la bouteille encore à demi pleine qu'Étienne avait placée à terre, se brisa sous lui; les tessons lui pénétrèrent profondément dans les chairs, le sang coula en abondance. Toone, François et Étienne lui-même, revenu de son étourdissement, se précipitèrent sur lui; malgré ses blessures, malgré ses vives douleurs, la lutte dura encore quelques minutes, pendant lesquelles le brave garçon fit des efforts prodigieux de vigueur et de courage. Cependant, accablé sous le nombre, affaibli surtout par la perte de son sang, il succomba.

Les brigands, se doutant bien qu'ils ne s'empareraient de Marie que par la force, s'étaient munis de cordes; Peeters fut garotté, et Toone, glissant

sa main dans la poche du pantalon de ce dernier, s'empara de la clef qu'il y avait cachée.

Désespéré à l'idée que Marie allait devenir la proie de ces misérables, un instant Peeters retrouva ses forces, que ses liens rendaient d'ailleurs impuissantes : tour à tour il bondissait comme une bête fauve prise dans un piège, et mordait ses cordes avec fureur ; mais en vain ses yeux lancèrent des flammes, sa bouche vomit l'écume, il vit, sans pouvoir s'y opposer, Toone prendre la lumière, et les trois brigands se diriger vers la chambre de Marie. A peine le bruit de la clef qui criait dans la serrure fut-il parvenu jusqu'à lui, que ses forces épuisées de nouveau, achevèrent de s'éteindre au milieu d'un affreux rugissement ; puis il ne vit et n'entendit plus rien.

Les trois brigands s'étaient rués au milieu de la chambre, pressés d'accomplir l'infâme mission dont ils s'étaient chargés. Pour mieux orienter ses regards, Toone leva le chandelier au niveau de sa tête, alors une pâle lumière éclaira toute la chambre ; les brigands promenèrent lentement leur vue et restèrent un instant interdits... Marie n'y était pas.

Une des fenêtres était ouverte ; Toone s'en approcha.

— Elle s'est sauvée ! cria-t-il à ses compagnons ;

et il leur montra un drap attaché à une traverse en fer.

Des pas cadencés retentissaient sourdement dans le lointain; Toone mit la tête à la fenêtre et presque aussitôt il la retira vivement, tout en ramenant à lui le drap qui pendait au dehors.

— *Les scheppers!... les scheppers!* En route! en route! s'écria-t-il.

En deux sauts les trois brigands furent dans la rue, et, se glissant le long des maisons, ils disparurent à la faveur des ténèbres. La patrouille continuant de s'avancer tranquille, l'arme au bras, passa lentement devant la maison.

Peeters, blessé, garrotté, était resté étendu sur le sol, dans un état d'affaissement complet. Insensible à sa situation douloureuse, il pensait à la fatalité implacable qui pesait sur Trinette et sur Marie, ces deux jeunes filles également sœurs par le sang et le malheur. De grosses larmes roulaient sur son visage, lorsqu'il lui sembla qu'une voix douce, mélodieuse comme celle d'un ange, l'appelait par son nom. Ému, troublé, il porta ses regards vers la porte, et il vit une jeune fille, tenant une lumière, s'avancer vers lui, le sein agité, le regard inquiet : à l'aspect des traits de Marie, se croyant le jouet d'une vision, il poussa un profond soupir.

Cependant ce n'était pas un songe; la jeune fille qui se dirigeait vers lui. C'était bien Marie elle-même.

— Peeters! mon bon Peeters! s'écria-t-elle en courant à lui.

Mais soudain elle recula, saisie d'effroi à la vue du sang déjà coagulé qui couvrait le carreau.

— Vous êtes blessé? dit-elle quand ce premier mouvement d'effroi fut passé. Et, s'approchant de nouveau de Peeters, elle se baissa pour découvrir l'endroit de sa blessure.

Celui-ci, trop ému pour pouvoir prononcer une parole, put à peine balbutier le nom de Marie.

— Les misérables! ils l'ont garrotté, s'écria la jeune fille avec un accent plein d'une tendre pitié, en apercevant les cordes. Et ses deux petites mains pressèrent affectueusement les poignets de Peeters, bleuis par la pression de leurs liens.

Avec un couteau qu'elle trouva sur le bahut, elle coupa promptement les cordes; et puisant dans son courage et sa reconnaissance une force que la nature lui avait refusée, elle souleva le blessé et l'aida à se transporter sur la paillasse. Ce soin terminé, elle visita ses blessures: heureusement elles étaient peu graves: les chairs seules avaient été attaquées.

Marie était allée de nouveau au bahut, le magasin

général de Peeters, pour y prendre du linge, qu'elle coupa en bandes. En quelques minutes, les plaies du blessé, lavées, bassinées avec de l'eau fraîche, se trouvèrent dans un état satisfaisant. En vain le brave garçon l'avait-il accablée de questions pendant qu'elle lui prodiguait ses soins, l'aimable enfant ne voulut pas le satisfaire avant d'avoir entièrement terminé un devoir dont elle s'acquittait avec une sollicitude aussi tendre que gracieuse.

— Êtes-vous mieux maintenant ! lui dit-elle en fixant sur lui son regard adorable, et lorsqu'elle eut placé le bras malade en sautoir.

— Oui, mamzelle, oui, répondit Peeters ; deux ou trois petites écorchures, voilà tout... Mais, je vous en supplie, racontez-moi donc par quel miracle vous êtes ici?... Comment ces scélérats ne vous ont-ils pas emmenée ?

— Quand vous m'eûtes enfermée à double tour, répondit Marie, un pressentiment me dit que ces hommes, que je ne voyais pas mais que j'entendais, étaient venus pour moi. Tout inquiète, je m'approchai de la porte et je collai mon oreille à la serrure... Quelques mots qui parvinrent jusqu'à moi me convinrent que ce pressentiment ne m'avait pas trompée. Effrayée, je songeai à fuir : comment faire ? la porte était fermée ; je courus à la fenêtre et je regardai dans la rue : la hauteur à

franchir pour atteindre le sol n'était pas grande : j'eus bientôt pris mon parti : je liai les deux draps du lit, et les ayant solidement attachés à la traverse en fer, je me suis laissée glisser jusque dans la rue... Elle était sombre et déserte ; je courus au hasard pendant quelques minutes... et je m'arrêtai.

— Pourquoi, mamzelle, interrompit vivement Peeters, n'êtes-vous pas accourue de suite chez cette dame... votre bienfaitrice ?

— Pourquoi ? dit Marie, parce que j'ai pensé à vous... ; parce que je me suis dit que sans doute ces hommes voudraient vous contraindre par la force à ouvrir la porte de la chambre dans laquelle ils me croyaient ; parce que je pensais bien que vous vous feriez plutôt tuer que de me livrer à eux, et j'ai craint, avec raison, vous le voyez bien, qu'un malheur ne vous fût arrivé. Vous abandonner, vous, mon sauveur, quand peut-être vous aviez besoin de mes soins, oh ! cela m'était impossible.

— Mamzelle, oh ! mamzelle, interrompit Peeters, tout attendri ; que ça me fait du bien de vous entendre me parler comme cela.

Marie lui serra la main avec effusion et continua :

— M'étant cachée pendant quelques minutes

dans une allée dont la porte était restée entr'ouverte; je laissai s'écouler environ un quart d'heure, et pour revenir vers vous, je me glissai le long des murailles. A quelques pas de la maison, je m'arrêtai et j'écoutai; oh! comme le cœur me battait: tout était dans le silence..... alors j'entrai, et je me hasardai à monter quelques marches de l'escalier: je m'arrêtai et j'écoutai encore, en plaçant ma main sur ma poitrine pour en diminuer les battements. Comme le même silence régnait je me hasardai à monter l'escalier sur la pointe des pieds; lorsque je fus parvenue aux derniers degrés, je vis, dans ma chambre ouverte, une lumière placée sur la commode; j'y pénétrai avec crainte: cependant il n'y avait personne. Toujours tremblante, je pris la lumière, et je me dirigeai vers cette chambre; c'est alors que je vous ai trouvé étendu sur le sol, garrotté et baigné dans votre sang.

— Maintenant, dit Peeters, que grâce à vous me voici délié et pansé, il faut partir... aller chez votre bienfaitrice... Venez, je vous accompagnerai jusqu'à sa porte.

Marie fit une petite moue et prit un ton de reproche.

— C'est bien mal, monsieur Peeters, de me parler ainsi... Comment, vous croyez que je vous laisserai seul dans l'état où vous êtes? quand à tout in-

stant peut-être vous pouvez avoir besoin de moi.

— Merci, mamzelle Marie; je vous le répète, ce ne sera rien... je me sens déjà beaucoup mieux... Partons! partons! je vous en prie; si ces misérables venaient, maintenant surtout que je ne pourrais pas vous défendre...

— C'est inutile d'insister, interrompit Marie; d'ailleurs, ajouta-t-elle, ne vous rappelez-vous pas que demain matin nous devons aller ensemble voir ma pauvre sœur...; j'espère que l'état de vos blessures vous permettra de sortir.

Peeters réfléchit quelques instants.

— Sans doute, mamzelle, dit-il ensuite, je serais bien content de vous accompagner moi-même auprès de Trinette, elle m'en saura tant de gré!... et d'ailleurs, une fois que vous serez rentrée chez madame la duchesse, qui sait quand je vous reverrai?

— Autant et le plus souvent que je pourrai, interrompit vivement Marie.

— Après tout, poursuivit Peeters, cherchant à justifier à ses yeux l'imprudence qu'il croyait commettre en se soumettant à la demande de Marie, les gredins vous croient sauvée... rien ne peut leur faire supposer que vous êtes revenue...

— Ainsi, dit Marie, vous consentez à ce que je reste pour avoir soin de vous?

— Pour avoir soin de moi? répéta Peeters, je vous assure, mamzelle Marie, que c'est entièrement inutile... Mais vrai, je serai bien heureux de vous accompagner auprès de votre sœur... ; aussi, je ne me sens pas la force de vous refuser... mais c'est à une condition.

— Laquelle? dites, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Vraiment, je n'ose pas vous commander... voulez-vous m'aider mamzelle Marie, à transporter ma paillasse dans le corridor.

— Dans quel but? demanda Marie tout étonnée.

— Ah! mamzelle, répondit Peeters en se levant, vous m'avez promis de faire tout ce que je voudrai.

— Allons, dit Marie, j'obéis.

Et ses deux petites mains allèrent saisir un bout de la paillasse; Peeters souleva l'autre, et son modeste coucher se trouva tout aussitôt transporté dans le corridor. Marie était restée debout, cherchant à deviner le dessein de Peeters, tandis que celui-ci avait été prendre sa pipe et son tabac.

— Maintenant bonsoir, mamzelle, lui dit-il, lorsqu'il les eut trouvés; rentrez dans votre chambre et fermez bien la porte à double tour...

— Et vous? interrompit la jeune fille; est-ce que vous allez coucher là?

— Oui, mamzelle.

— Monsieur Peeters! fit Marie avec un geste de supplication.

— Vous savez nos conditions, dit celui-ci... allons, il faut me laisser faire.

— Au moins, si vous vous sentez plus mal... si vous avez besoin de moi... vous m'appellerez... vous me le promettez?

— Soyez tranquille...

— Bonsoir, monsieur Peeters.

— Bonsoir, mamzelle Marie.

Et la jeune fille avança timidement son front; le capon du rivage y déposa respectueusement un baiser.

Quelques minutes après, Marie s'endormait en pensant à la joie de revoir le lendemain sa noble protectrice... et aussi au bonheur d'embrasser sa malheureuse sœur.

Quand Peeters se trouva seul, il rentra dans sa chambre et revint presque aussitôt auprès de sa pailleasse, armé d'un formidable levier, dont il se servait sur le port pour soulever les fardeaux.

— Maintenant, se dit-il en allumant tranquillement sa pipe, ils peuvent venir à cinq, si ça leur plaît...; j'ai mon idée... Godferdeck!

XIV.

UNE VISITE A L'HOPITAL SAINT-PIERRE.

La nuit se passa sans aucun nouvel accident. Le matin, quand le jour commença à paraître, Peeters sortit sans bruit, et rentra peu de temps après muni de quelques provisions pour le modeste déjeuner, qu'il se faisait une fête de servir lui-même à Marie. Au moment de son retour, la jeune fille sortait de sa chambre, inquiète, impatiente de connaître l'état des blessures de son nouvel ami; elle voulut les visiter et les panser de nouveau elle-même: il n'y avait aucune inflammation, et les chairs étaient déjà refermées. Cet état satisfaisant lui donna la joyeuse certitude de l'inutilité de re-

courir à un chirurgien pour partager avec lui l'honneur de la guérison des plaies de son généreux défenseur.

Le déjeuner fut court, triste, silencieux, car la même pensée, la même crainte les préoccupaient tous deux : Trinette était malade, dangereusement malade ; dans quelle position allaient-ils la revoir ? le danger avait-il cessé ou augmenté ? Quoiqu'ils ne se parlassent pas, Peeters et Marie comprenaient à leurs geste, à leurs mouvements qu'une appréhension pareille les dominait ; aussi, chaque nouveau regard qu'ils échangeaient faisait-il naître un nouveau soupir.

Quand le déjeuner fut achevé, Marie se leva.

— Partons, M. Peeters, lui dit-elle en accompagnant ses paroles de ce mouvement nerveux qui vous saisit toujours au moment de l'exécution d'une résolution née tout à la fois d'une crainte et d'une espérance.

Peeters alla, sans répondre, prendre sur la paille, où il les avait déposés, un objet roulé dans un papier grossier et un paquet d'un volume léger enveloppé avec plus de soin dans un papier dont les extrémités se rejoignaient, attachées par des épingles. Rien n'était plus comique que la maladresse de ce bon garçon, lorsque ses mains trapues, vigoureuses, tentèrent d'ôter ces épingles ; ayant enfin

réussi, non sans beaucoup d'efforts, il présenta à Marie un petit bonnet garni de rubans bleus et un châle d'étoffe écossaise, communément appelé *tartan*. Il avait fait cette emplette le matin même, pendant sa sortie pour acheter les provisions du déjeuner. Dans sa prévoyante sollicitude, il s'était rappelé qu'au moment où il l'avait enlevée aux tentatives coupables de sa tante, Marie n'avait point ces vêtements, indispensables pour sortir. La jeune fille accepta ce petit présent en le remerciant d'un sourire et d'un regard, et ils partirent.

De la rue du *Chien-Marin* à l'hôpital Saint-Pierre la distance est assez longue; les jeunes gens mirent cependant à peine un quart d'heure à la franchir. Marie, vive, alerte, effleurant légèrement le pavé, tenait le devant; Peeters la suivait par derrière, l'œil aux aguets, les poings sur la défensive.

Lorsqu'ils eurent atteint l'extrémité de la rue Haute, du côté de la porte de Hal, ils aperçurent un mur peu élevé, assez long, crépi et blanchi à la chaux et leurs yeux se portèrent simultanément au-dessus d'une porte cochère, d'un travail grossier, et légèrement arrondie à son sommet; une planche, longue, étroite, peinte en noir, portaient ces mots, écrits en lettres blanches : *Hôpital Saint-Pierre*.

— C'est ici, murmura Peeters.

Et sa main tremblante agita la sonnette; un tintement lugubre, prolongé, se fit entendre : la porte s'ouvrit lentement. Ils traversèrent alors une première cour, et laissant derrière eux la loge du concierge, ils gravirent un terrain assez escarpé, planté, à de rares intervalles, de quelques arbres de haute futaie, languissants, dépouillés de leur feuillage. Quand ils eurent fait une centaine de pas, ils se trouvèrent devant un vaste bâtiment, d'une construction massive, d'un seul bloc, et d'un aspect pâle, anguleux, glacial communs aux fabriques, aux casernes et aux hôpitaux.

Ils montèrent côte à côte un escalier où l'air s'épaississait des miasmes qui de bas en haut s'échappaient des différentes salles d'infirmierie. Arrivés au second étage, ils s'arrêtèrent à droite, devant une pièce réservée aux femmes, et désignée sous le nom de *salle Sainte-Anne*.

En y pénétrant, Marie sentit son regard s'obscurcir, sa poitrine battre avec violence. Une femme, un de ces êtres qui semblent un composé divin d'abnégation et de dévouement à l'infortune et aux souffrances humaines, un de ces anges célestes qu'on ne saurait trop entourer d'un saint respect, une sœur de Charité, s'approcha de Peeters : le capon du rivage s'était facilement concilié

ses bonnes grâces ; l'excellente sœur avait remarqué avec attendrissement et ses visites assidues auprès de Trinette, et la joie que la jeune malade en éprouvait. Remplie, comme toutes les belles âmes, d'une bienveillante indulgence, elle ne s'était point préoccupée de la nature des rapports qui avaient pu exister antérieurement entre ces deux enfants du peuple ; elle voyait d'une part une jeune fille souffrante, abandonnée ; de l'autre, un homme bon, humain, qui paraissait sincèrement dévoué à son malheur, et cela était plus que suffisant pour qu'elle reposât sur eux son regard sympathique, et qu'elle leur fit entendre de douces et consolantes paroles.

— Chut ! fit-elle en portant un doigt à la bouche, la pauvre enfant dort ; il faut la laisser reposer, car elle a eu une nuit bien agitée.

— Comment va-t-elle maintenant, bonne sœur ? interrompit vivement Peeters.

— Il y a un peu de mieux ce matin... ; mais, je vous le répète, ajouta-t-elle en hochant la tête, la nuit a été très-mauvaise... ; le médecin a recommandé le plus grand calme, un silence absolu.

En achevant ces paroles, la sœur regarda Marie avec une bienveillante curiosité.

— C'est la sœur de Trinette, s'empressa de dire Peeters... il y a bien longtemps qu'elles ne

se sont pas vues, ajouta-t-il en forme de prière.

— Et mademoiselle, interrompit la sœur, ne voudrait pas partir sans avoir embrassé notre pauvre petite malade?... je conçois cela... Eh bien, mes enfants, approchez-vous du poêle, car il fait bien froid; prenez une chaise et chauffez-vous... Quand Trinette se sera réveillée, je viendrai vous prévenir.

Au bruit d'une toux sèche, plaintive, qui arriva jusqu'à eux, la sœur détourna vivement la tête pour reconnaître où gisait la souffrance qui réclamait ses soins; puis elle fit un signe amical aux deux visiteurs, et se dirigea lestement vers un des lits qui garnissaient la salle.

Peeters et Marie s'avancèrent lentement vers le poêle; tout en marchant, Marie promenait sa vue sur les lits; d'une voix émue elle dit à Peeters :

— Où est-elle, mon ami?

— Là, répondit Peeters en désignant du doigt l'avant-dernier lit, du côté droit.

Marie alors se leva sur la pointe des pieds, et plongea sa vue de ce côté.

— Pauvre sœur! fit-elle; j'aperçois sa tête, sans pouvoir distinguer ses traits. Mon Dieu! ajouta-t-elle en reportant ses yeux sur Peeters,

triste et abattu, comme je voudrais l'embrasser!

Sept ou huit convalescentes étaient assises silencieusement autour du poêle au moment où Peeters et Marie s'en approchèrent; par un mouvement spontané, obligeant, le cercle s'agrandit: Peeters et Marie y prirent place. Après un moment d'un nouveau silence, quelques conversations s'engagèrent à voix basse; conversations de pauvres, de malheureux, c'est-à-dire sans joie, sans verve, sans élan; conversations à mots sombres et entrecoupés.

Pendant ce temps, Marie examinait la pièce où elle se trouvait: cette salle, comme toutes celles des hôpitaux, était vaste et éclairée par de nombreuses croisées, longues, étroites, sans rideaux, laissant tomber à plat sur deux files de lits, rangés symétriquement, un jour âcre, immodéré. Les malades et les maladies étaient classées, numérotées sur une petite planchette accrochée au-dessus de chacun de ces lits; tout auprès, une table recevait les médicaments et tisanes destinées au numéro dont elle était la propriété provisoire.

Malgré une apparence de propreté, représentée surtout par une belle couche de jaune d'ocre dont les murailles étaient badigeonnées, l'air que l'on respirait dans cette salle était méphitique, nauséabond. Cette puanteur permanente, mortelle,

avait pour cause principale le défaut d'élévation des murs et l'absence totale d'une ventilation indispensable.

Au surplus, les êtres groupés autour du poêle ne faisaient point tache dans ce tableau : ces martyres d'une civilisation sèche, égoïste, portaient tous sur leurs traits décharnés les traces d'une maladie opiniâtre à garder sa proie. Elles se tenaient la tête baissée et le dos en voûte ; si parfois elles s'entre-regardaient, c'était d'un œil oblique, incertain, honteux, douloureuse expression d'une âme qui ne trouve dans le passé aucun souvenir pour s'y reposer, et n'entrevoit dans l'avenir aucune espérance pour se consoler.

Pour elles, point de ces douces joies du convalescent, qui sourit au retour de la santé, surtout parce qu'elle lui revient accompagnée de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs, de nouveaux bonheurs ; pour elles, point de ces sensations fortifiantes pourchassant allégrement les derniers vestiges d'une maladie qui semble n'être venue que comme un temps d'arrêt entre ses jouissances, afin de lui en mieux faire apprécier tout le charme. Pauvres femmes ! malheureuses créatures deshéritées, elles accueillent le retour de la santé avec indifférence, avec crainte, souvent même avec effroi ; car pour elles, ce retour est en même temps

celui d'un labeur incessant, presque sans fruit; d'une misère escortée des tourments du froid et de la faim.

Aussi, jamais un sourire n'effleure leurs lèvres; jamais une pensée consolante n'éclaire leur visage; car pour elles, à une vie sans joie, sans bonheur, doit succéder une mort sans amis, sans regrets et quelquefois sans tombe !...

Pendant que Marie arrêta avec compassion sa vue sur chaque objet, sur chaque personne, ces réflexions, arrivant confuses dans son esprit, augmentaient encore sa gratitude pour sa noble bienfaitrice, à qui elle devait d'être sortie de cette classe infortunée, au milieu de laquelle le sort l'avait fait naître. Une larme de pitié autant que de reconnaissance mouillait sa paupière, quand la porte de la salle s'ouvrit; Marie porta ses regards de ce côté, et vit entrer une jeune fille : elle paraissait à peine âgée de dix-huit ans; ses joues creuses, ses yeux caves et mornes, sa poitrine en saillie accusaient la détresse et le dépérissement.

— Françoise, v'là votre fille, dit une convalescente, en s'adressant à une femme placée auprès d'elle et absorbée par ses pensées.

Françoise leva lentement la tête.

— Ah! c'est toi, Marianne, dit-elle à la jeune fille.

— Oui, mère, répondit celle-ci; comment vous portez-vous aujourd'hui?

— Les jambes sont encore faibles, répondit Françoise...; mais après-demain je demanderai mon billet de sortie.

— Prenez garde, mère, interrompit Marianne, la saison est rigoureuse, et vous paraissiez encore bien faible.

— Que veux-tu, ma fille? à la grâce de Dieu! je ne puis pas rester davantage. Et les enfants?...

Marianne prit le coin de son tablier et le porta à ses yeux.

— Qu'as-tu donc? demanda Françoise.

— Ce matin, mon oncle les a conduits à la Cambre, répondit Marianne tout en pleurs.

Pauvres gens! leur existence ne semble-t-elle pas le point d'intersection de ces deux antres de deuil et de misère : LA CAMBRE! L'HÔPITAL!

L'œil flétri de Françoise retrouva quelques étincelles.

— Pourquoi les y a-t-il conduits? je ne le voulais pas!... s'écria-t-elle.

— Il l'a bien fallu, mère : il n'y avait plus ni pain ni bois à la maison... Les pauvres petits mouraient de faim et de froid.

— Tu n'avais donc plus rien à porter au *lombard* (1)? reprit Françoise.

— Il ne restait plus que quelques chemises... je les y ai portées ce matin.

— Combien t'a-t-on donné? dit Françoise en allongeant la main pour recevoir l'argent.

Marianne fouilla dans la poche de son tablier et en tira quelques pièces de menue monnaie qu'elle plaça dans la main de sa mère en lui disant :

— On n'a voulu me prêter que trois francs... ; c'est bien peu.

Françoise regarda les pièces une à une, et les serra dans une longue poche de côté.

Ainsi, il n'y a plus rien à la maison? dit-elle en se retournant vers sa fille.

— Non, mère.

— Plus de provisions?

— Non, mère.

— Plus de bois?

— Non, mère.

— Plus de linge?

— Non, mère.

— C'est égal : tu vas aller chez ton oncle, et tu iras avec lui à la Cambre chercher les enfants...

(1) Mont-de-piété.

Demain je demanderai mon billet de sortie.

— Y pensez-vous, mère, dans l'état où vous êtes?

— Va, ma fille, si je n'ai pas de force j'aurai du courage.

— Attendez au moins que vous soyez tout à fait convalescente, reprit Marianne; vous allez vous tuer, mère, si vous voulez travailler pour nous nourrir... que deviendrons-nous alors? nous mourrons tous.

Françoise était dans un état de surexcitation furieuse.

— Eh bien, tant mieux! s'écria-t-elle en se levant pour reconduire sa fille; car si le bon Dieu est juste, nous irons tous en paradis; nous aurons assez souffert pour le mériter!

Peeters venait de remarquer que la sœur s'était approchée du lit de Trinette, il lui sembla même qu'elle lui parlait; sans détourner la tête, il toucha du doigt le bras de Marie; tous deux alors regardant la sœur, ils la virent leur faire signe de se diriger de son côté.

Françoise causait encore près de la porte avec sa fille; Peeters et Marie, tout en s'avançant vers la sœur, continuaient d'examiner cette pauvre femme avec un intérêt plein de compassion. Arrivé près de la religieuse, Peeters fouilla à sa poche et

en tira une pièce de cinq francs, qu'il lui présenta.

— Elle est bien malheureuse, dit-il en désignant Françoise... elle doit sortir de l'hôpital demain... remettez-lui cette petite somme avant qu'elle parte... c'est tout ce que j'ai sur moi...

— Bien, mon frère, Dieu vous bénira, répondit la religieuse en prenant la pièce de cinq francs.

Marie eût bien voulu ajouter son denier à celui de Peeters, mais elle ne possédait rien... la duchesse lui vint en aide : elle s'approcha timidement de la religieuse, et pour la première fois rougissant de sa pauvreté :

— Ma sœur, lui dit-elle, veuillez me dire où habite cette malheureuse mère?... Aujourd'hui même je dois voir une dame bien riche, et surtout bien charitable... je lui parlerai de ses souffrances, et, j'en suis certaine, elle viendra à son secours.

Marie n'avait pas achevé, que la sœur était déjà allée consulter la planchette placée à la tête du lit de Françoise. Tous les malheureux, tous les êtres souffrants étaient considérés par l'angélique religieuse comme autant de membres de sa nombreuse famille, et elle se croyait engagée de reconnaissance à l'égard de tous ceux qui cherchaient à les soulager. Aussi, quand elle se retrouva auprès de

Marie, elle lui dit en la remerciant par un sourire d'une ineffable bonté :

— Mademoiselle, cette femme demeure dans le *passage de l'Église* ; le numéro n'est pas indiqué... mais tous les habitants de ce quartier se connaissent, vous aurez facilement des renseignements.

Marie s'inclina et courut au lit de Trinette. La religieuse la suivit pour lui recommander de ne point faire parler la malade. Trinette avait reconnu Marie et Peeters, et elle faisait des efforts pour soulever sa tête affaiblie. Marie s'élança vers elle et la *couvrit de ses baisers*. Le regard de Trinette brillait ; ses lèvres mouvantes indiquaient qu'elle voulait parler.

— Tais-toi, tais-toi, lui dit Marie, en couvrant sa bouche de sa petite main ; il ne faut pas parler, cela te ferait mal... ; pour aujourd'hui contentons-nous de nous voir... de nous regarder... Pauvre sœur, comme tu es changée!... Mais cela ne sera rien ; du courage, mon amie!...

Trinette fit un nouveau mouvement pour parler.

— Tais-toi ! je t'en prie, répéta Marie en la baisant au front... Oui, je te comprends : tu désires savoir ce que je suis devenue... ; tu voudrais me faire des reproches d'avoir quitté la Cour aux

Seigles sans t'en prévenir... sans te dire adieu... ; mais vois-tu, bonne sœur, je craignais que tu ne voulusses pas me laisser fuir... ; et je n'aurais jamais pu résister à tes prières... Cependant, hélas ! il fallait partir... tu le sais... Depuis ce jour, il s'est passé bien des événements... ; plus tard, je te raconterai tout cela...

— Non, maintenant, murmura faiblement Trinette.

— Plus tard, je t'en prie, reprit Marie en joignant avec grâce ses deux petites mains... ; cela te fatiguerait de m'écouter, et j'en serais si désolée.

Trinette répondit à cette marque d'une tendre sollicitude par une pression de main. Marie poursuivit :

— Contente-toi, en ce moment, de savoir que, grâce à notre ami à tous deux, à Peeters, qui hier m'a sauvée d'un grand danger, aujourd'hui je vais retourner auprès d'une grande dame, qui m'a prise en pitié et me comble de ses bontés...

Trinette fit un signe de joie.

— Je lui ai parlé de toi, continua Marie, que le plaisir de donner de bonnes nouvelles à sa sœur entraînait au delà des limites que la prudence lui avait d'abord tracées... ; et même elle a fait faire des recherches pour savoir ce que tu étais devenue ; et bien certainement, quand elle apprendra que

je t'ai retrouvée, elle voudra doubler mon bonheur en me le faisant partager avec toi.

Le regard de Trinette s'animait de plus en plus ; de vives couleurs, parcourant son visage, venaient former une couche épaisse sur ses pommettes en saillie.

— Oh ! comme l'espérance te donne bonne mine, s'écria Marie, toute joyeuse, hélas ! dans sa naïve ignorance, de ce présage funeste... Courage, ma sœur, continua-t-elle ; hâte-toi de revenir à la santé, car toutes deux maintenant nous n'avons plus rien à craindre... nous ne devons plus qu'espérer... ; toutes deux nous avons le même appui... les mêmes protecteurs : madame la duchesse de Wladimont... et notre ami Peeters, ajouta-t-elle en fixant son regard divin sur le capon du rivage.

Peeters, debout au pied du lit, restait immobile, attendri devant cette scène touchante. Au rapprochement que Marie venait de faire de son nom avec celui d'une noble et grande dame, son front s'obscurcit, sa poitrine se gonfla, il sembla qu'il avait peine à respirer : Marie attribua cet effet à sa douleur de voir Trinette en proie à une grave maladie.

— Consolons-nous, mon ami, lui dit-elle avec sa douce voix ; elle va mieux maintenant... elle va

beaucoup mieux; n'est-ce pas, Trinette? ajouta-t-elle en se retournant vers sa sœur.

La jeune malade fit un signe de tête affirmatif, et tendit la main à Peeters; celui-ci, un instant détourné de cette scène par une réflexion qui y était étrangère, ramenant aussitôt ses pensées sur l'état dangereux de Trinette, s'empara de la main qu'elle lui présenta; il y déposa un baiser et y laissa tomber une larme.

Le temps s'écoulait; la religieuse avait été se mêler aux convalescentes assises autour du poêle, pour les soutenir dans leur résignation par ses paroles bienveillantes et *consolatrices*; *reportant* bientôt sa vue sur le groupe formé auprès du lit de Trinette, elle craignit qu'une plus longue visite ne fût nuisible à la malade, dont elle n'ignorait pas la position presque désespérée.

— Mes enfants, leur dit-elle en les interrompant, vous allez me trouver bien importuné... bien méchante peut-être... tant pis, mais il faut que je vous renvoie.

— Encore un instant, ma sœur, dit Marie en la suppliant de son regard.

— Mon Dieu! ma chère sœur, répondit la religieuse, je serais bien heureuse moi-même de vous laisser plus longtemps, car je m'identifie facilement au bonheur que vous éprouvez d'être en-

semble...; mais il faut que nous soyons raisonnable... Cette chère enfant est si faible, ajouta-t-elle tandis que ses mains arrangeaient la couverture et l'oreiller de Trinette... je serais moi-même grondée par le médecin, s'il savait que je vous ai laissés aussi longtemps auprès d'elle...; allons, partez, et revenez bientôt; soyez raisonnable, ma chère sœur, vous qui avez l'air si doux, si sage.

Marie regarda Trinette et poussa quelques soupirs. La religieuse la prit doucement par le bras.

— Je vous obéis, ma sœur, dit la jeune fille, sans toutefois détacher la vue du visage de la malade; laissez-moi l'embrasser encore une fois, et nous partons.

Quand Marie se retira des bras de sa sœur, celle-ci cherchait Peeters des yeux; puis elle lui tendit de nouveau la main en agitant faiblement la tête en signe d'adieu. Peeters lui répondit par un sourire sur les lèvres et des larmes dans le cœur; puis il entraîna Marie.

La religieuse, pendant sa tournée auprès du poêle, avait sans doute remis à Françoise le faible don de Peeters, tout en n'oubliant pas de lui rapporter les paroles charitables de Marie, car tout aussitôt qu'elle les vit s'éloigner du lit de Trinette, dont elle n'avait pas osé s'approcher par discrétion, la pauvre mère se leva précipitamment et courut à

eux autant que ses jambes encore débiles le lui permirent.

— Merci, mes enfants! merci, leur cria-t-elle de sa voix brisée par la maladie; vous avez eu pitié de Françoise et de ses pauvres enfants; ni Françoise, ni ses enfants ne l'oublieront!

Peeters et Marie s'étaient arrêtés.

— Votre nom, mamzelle? dit Françoise quand elle fut près d'eux, pour que je le garde toujours là... dans mon cœur, ajouta-t-elle en portant une main à son côté gauche.

— Marie..., répondit d'une voix faible la jeune fille.

— Marie! répéta Françoise en élevant la voix; c'est le nom de notre sainte Vierge.

— Eh bien, interrompit Marie en montrant le lit où gisait Trinette, priez-la pour ma sœur.

Un instant après, Françoise s'agenouillait devant le Christ et la Vierge, dont les images étaient placées au fond de la salle. Peeters et Marie, sous l'impression de la visite qu'ils venaient de faire, s'acheminaient silencieux vers l'hôtel de Wladimont.

Marie fut la première à interrompre leur silence.

— Je crois que Trinette se rétablira bientôt,

dit-elle à Peeters...; avez-vous remarqué que les couleurs lui reviennent?...

— Oui, mamzelle, oui, répondit Peeters, absorbé dans un chagrin qu'il voulait cacher à Marie pour ne point détruire sa sécurité sur la maladie de sa sœur; oui, elle guérira bientôt... il faut l'espérer.

— Nous retournerons la voir demain, n'est-ce pas, mon ami?

— Moi, oui... j'y retournerai demain, dit-il après un peu d'hésitation; mais vous, mamzelle...

— Eh bien, moi?...

— Demain vous serez auprès de madame la duchesse...; alors, serez-vous libre de sortir?...

— Comment pouvez-vous supposer, mon ami, que ma protectrice s'oppose à ce que j'aie voir ma sœur, dangereusement malade?

— C'est juste, mamzelle; mais alors nous nous y rendrons, vous de votre côté, et moi du mien...

— Pourquoi donc, mon ami? J'espère bien qu'aujourd'hui même nous obtiendrons de madame la duchesse que vous veniez me chercher...

Peeters se sentit de nouveau violemment agité; entraîné par un mouvement involontaire, il précipita sa marche.

— Moi, disait-il à mots entrecoupés, comme s'il se fût parlé à lui-même, moi, chez des nobles...

chez des riches... ; jamais ! mamzelle Marie, jamais !... ils me chasseraient, ils me feraient jeter à la porte par leurs valets... ; et j'en mourrais de honte, voyez-vous ?

Marie, au comble de l'étonnement, ne pouvait s'expliquer la cause de la répugnance de Peeters à se trouver en contact avec des gens du grand monde.

— Vous chasser ? lui dit-elle, et pourquoi, mon ami ? parce que vous êtes ouvrier ? parce que vous appartenez au peuple ? Mais, mon ami, je suis du peuple moi, voyez cependant comme on m'a accueillie.

— Vous, mamzelle Marie, c'est bien différent : vous, on vous a laissé votre honneur... on ne vous a pas flétrie... ; mais moi, savez-vous ? je ne suis plus bon qu'à vivre avec des vauriens, des voleurs... ; et cependant, Dieu sait combien je les hais, combien je les méprise.

— Vous vivre avec des vauriens, s'écria Marie, de plus en plus étonnée ; mon Dieu ! Peeters, que voulez-vous dire ?

— Plus tard, mamzelle, plus tard je vous raconterai tout cela... si nous nous revoyons ; nous voici, je crois, arrivés devant la porte de l'hôtel... je vais sonner, mamzelle Marie... Adieu !... vous

au moins, puissiez-vous ne pas me mépriser, et penser quelquefois à moi!

En achevant ces mots, Peeters avait allongé son bras vers le cordon de la sonnette : la porte s'ouvrit, et il fit un mouvement pour s'éloigner.

— Peeters, je vous en conjure au nom de ma sœur mourante, s'écria Marie, remettez-moi vous-même entre les mains de la duchesse.

A cette invocation, Peeters n'osa ni avancer, ni s'éloigner.

XV.

CONFÉRENCE.

Introduisons-nous dans la bibliothèque du comte de Wladimont.

Cette pièce forme un carré long très-régulier, les dispositions ornementales en sont riches et grandioses; elle est éclairée par deux fenêtres, qui donnent sur le jardin de l'hôtel; un jour faible, mais suffisant pour l'étude et la méditation, y pénètre par l'espace resté libre entre des rideaux de velours vert, dont les amples draperies retombent en flots le long des embrasures.

Le parquet, en bois de *Sainte-Lucie* d'un travail précieux, est garanti par un tapis de Tournay,

à fond vert, rehaussé, à son milieu, d'un médaillon de famille, et, à ses quatre coins, d'une couronne ducale.

Trois corps de bibliothèque recouvrent en partie les boiseries, ornées simplement à leurs moulures d'une double ligne d'or; la partie basse de ces bibliothèques, en bois d'acajou, forme un buffet à portes massives, où sont relégués les manuscrits, les *in-folio* et les *in-quarto*; la partie supérieure s'élève hardiment jusqu'au plafond; à travers des glaces enchâssées dans une ébénisterie fine, quoique largement conçue, l'œil découvre, pressés sur six rayons, les trésors de la science et de la littérature ancienne et moderne, ornés d'une reliure uniforme d'un goût exquis.

La cheminée, d'un marbre noir sans veines, sans sculpture, roulé aux angles, supporte un bronze florentin en forme de pendule, représentant Galilée en grand modèle; ce bronze est placé sur un bloc de serpentine, variété de porphyre, vert, tigré de blanc. La place réservée ordinairement aux glaces y est occupée par une table en marbre de Sienne, fouillée par le ciseau de Simonis, qui en a fait sortir un chef-d'œuvre de sculpture.

Aux rares emplacements laissés libres par les bibliothèques, quatre scabellons, également en

marbre noir, soutiennent, à hauteur d'homme, les bustes de Corneille, de Molière, de Voltaire et de Buffon, sculptés dans un marbre blanc du plus beau grain.

Une échelle de bibliothèque d'un mécanisme ingénieux, des chaises, garnies de cuir de Hongrie, et rappelant par leur forme *le style Louis XVI*, achèvent de compléter ce splendide et sévère ameublement.

Le secrétaire du duc, le jeune Polonais que nous avons déjà rencontré chez madame Wauters, est assis devant un bureau chargé de livres et de divers papiers; quelques lettres ouvertes sont placées devant lui. En ce moment il tient dans ses mains, prêtes à l'ouvrir, un registre recouvert d'un maroquin noir, sans autre ornement que ces mots écrits en lettres d'or : *Asile d'Auderghem*.

Le duc de Wladimont, Louise et Lucien, sont assis auprès de la cheminée, devant un feu vif, à longues flammes. La duchesse ne porte plus le bras en écharpe; toute trace de souffrance a disparu, et sa physionomie, déjà si charmante, a pris une expression de noble gravité qui l'embellit encore; au milieu de cette lutte contre le mal, qu'elle soutient si dignement, son regard plein de feu, son caractère ardent semblent se reposer à l'ombre de ses méditations pour reparaitre plus ardents,

plus énergiques encore au moment d'exécuter ce que son imagination a conçu.

En vain le comte d'Épinoi se façonne un visage et affecte dans son langage, dans son maintien, une liberté de cœur et d'esprit qu'il n'a pas ; ses efforts impuissants à comprimer le sentiment qui le domine n'échappent pas au duc, dont le regard et l'aménité du sourire restent cependant inaltérables.

— M. Walewski, disait Louise en s'adressant au secrétaire du duc, résumez, je vous prie, la situation des pensionnaires d'Auderghem, d'après les lettres et les notes que nous a adressées notre digne abbé Werbruck.

— Procéderai-je par date d'entrée ? demanda le secrétaire en ouvrant le registre qu'il tenait.

La duchesse fit un signe d'assentiment ; le secrétaire lut :

« *Guillaume Covens* : M. l'abbé Werbruck écrit que ce jeune homme est doué d'un cœur excellent, sensible, d'un caractère patient et assidu ; il continue de montrer les plus grandes dispositions pour le dessin. L'artiste chargé de la direction de peinture lui a mis les brosses en main ; les progrès de l'élève lui font augurer très-favorablement de son avenir. »

— Eh bien, mon ami ? fit Louise en souriant

au duc, espérons que votre institution donnera un grand peintre à notre pays.

— Dans ce cas, interrompit M. de Wladimont le mérite de ce résultat reviendrait d'abord à notre cousin d'Épinoi : n'est-ce pas à lui qu'appartient l'idée première de l'asile d'Auderghem ?

La duchesse baissa les yeux et se tut. Le secrétaire continua :

« Nicolas, frère de Guillaume : Vif, espiègle, turbulent, excellent cœur; ne montrant encore de dispositions que pour le jeu. »

— C'est l'aptitude naturelle à son âge, dit Lucien en souriant.

— Et la mère de ces deux enfants, demanda Louise, Jeanne Covens... cette brave femme que vous avez vue à la prison des Petits-Carmes, si dévouée pour notre pauvre Marie, s'habitue-t-elle à sa nouvelle position ?

Pour répondre à cette question, M. Walewski consulta une des lettres placées devant lui.

— L'abbé Werbruck, dit-il ensuite en la parcourant, écrit dans sa dernière lettre que la mère des jeunes Guillaume et François est employée comme première ouvrière à la blanchisserie. L'économe de l'établissement se loue beaucoup de son activité infatigable. Rien n'égale, ajoute l'abbé, le bonheur de cette femme depuis son entrée à Auder-

ghem. Le nom de ses bienfaiteurs est constamment dans sa bouche; le soir, après son travail, elle s'occupe de ses enfants, qu'elle comble de soins et de caresses !

La duchesse poussa un soupir.

— Combien Marie serait heureuse, dit-elle, si elle connaissait la position de cette brave créature.

Le secrétaire prit de nouveau le registre et poursuivit.

« Les deux enfants du capitaine Beltombe, Édouard et Pauline commencent à s'habituer à leur nouvelle existence; cependant la jeune fille est toujours triste et demande souvent après sa mère. Souvent le soir, mademoiselle Clarisse s'échappe en secret du pavillon qu'elle habite au château, pour les voir et les consoler; elle les a pris en grande affection, et déjà ces enfants l'appellent leur petite maman. »

— Charmante créature ! interrompit de nouveau Louise; quelle eût été ma joie d'en faire ma compagne et mon amie ! que je regrette la contrainte que j'ai dû m'imposer de m'en séparer pour ne pas l'exposer aux recherches de son frère. — M. Walewski, ajouta-t-elle en se retournant vers le secrétaire du duc, je vous recommande de ne jamais dire un mot qui puisse faire soupçonner le lieu de la retraite de mademoiselle de Bleeden.

— Madame la duchesse, répondit respectueusement le secrétaire, la discrétion est un des premiers devoirs de l'emploi que m'a confié M. le duc, je compte ne jamais l'oublier.

— Aussi, reprit la duchesse, n'est-ce pas contre votre indiscretion que je vous prie de vous mettre en garde : mais une imprudence peut avoir également des conséquences fâcheuses.

— J'en conviens, madame; aussi, dans ma position, la prudence n'est-elle pas moins un devoir que la discrétion.

— J'ai eu tort, monsieur, je le reconnais, répondit la duchesse avec une grâce parfaite; soyez indulgent pour mon observation, en raison du motif qui me l'a dictée...; il serait si déplorable que cette jeune personne retombât au pouvoir de son frère!

Touché d'une si noble bienveillance, le jeune secrétaire s'inclina avec une déférente modestie.

Louise avait tous les renseignements qu'elle désirait sur les habitants de l'asile d'Auderghem, Le secrétaire salua et sortit, la conversation continua entre elle, le duc et Lucien.

— Avez-vous eu l'obligeance de vous occuper du capitaine Beltombe? demanda le comte d'Épinoi.

A cette question qui lui était adressée, M. de

Wladimont sortit vivement son portefeuille et y prit un papier.

— Je suis vraiment inexcusable, dit-il à Lucien, de ne pas m'être empressé de vous communiquer le succès de ma démarche auprès du ministre de la guerre : plusieurs de nos officiers vont être dirigés sur Alger, de l'agrément du gouvernement français, pour faire partie d'une expédition qui se prépare contre Abd el-Kader : j'ai obtenu, pour le capitaine Beltombe, la faveur d'être compris dans le petit nombre des élus. Voici son ordre de départ; voulez-vous vous charger de le lui remettre? ajouta le duc en présentant à Lucien le papier qu'il tenait encore à la main.

— Je vous remercie, M. le duc, dit le comte en le recevant; il était impossible d'offrir à ce militaire une plus belle occasion de se réhabiliter à ses propres yeux, et il en profitera; car, malgré sa faute, cet homme, je le crois, a du cœur.— Ma cousine, ajouta-t-il en souriant à Louise, *un bienfait n'est jamais perdu*; j'ai remarqué que ce proverbe, plein de morale d'ailleurs, trouve souvent son application...

— Est-ce que vous en auriez ressenti les effets, mon cousin? interrompit la duchesse.

— Oui, sans doute.

— Et dans quelle circonstance?

— A l'occasion de ce capitaine lui-même, répondit le comte : si en effet le désir d'empêcher un malheur que je pressentais ne m'avait pas entraîné à le suivre, très-probablement je n'aurais pas eu l'occasion de passer le lendemain devant le magasin de madame Wauters, au moment même où l'on entraînait cette malheureuse en prison, et par là j'eusse été privé d'une récompense bien précieuse pour moi... récompense, il est vrai, que je n'aurais pas méritée.

— Quelle est-elle, mon cousin ?

— Le bonheur de vous avoir procuré la joie d'ajouter une bonne œuvre à tant d'autres.

— Je ne m'en défends pas, répondit Louise, je suis heureuse quand je puis venir en aide à la souffrance, à la misère ; et cette fois surtout, mon cousin, je vous dois de bien vifs remerciements, car, grâce à vous, j'ai pu déjouer le complot le plus infâme, tenté sur deux malheureuses femmes sans appui et sans défense. Savez-vous, Lucien, ajouta-t-elle, que nous sommes arrivés à temps ? quelques minutes plus tard, et j'étais devancée par cette jeune personne dont nous a parlé M. Walewski ; et il faut bien me l'avouer, tout l'avantage lui reste encore : moi, en effet, je disposais à mon gré de quelques pièces d'or, prélevées sur un riche superflu que je dois à la généreuse bonté de

mari; mais elle, ma rivale, elle se privait de ses objets de toilette... de ses parures... et pour une femme le sacrifice est grand...

— Surtout, interrompit Lucien, pour une femme de cette condition...

— Mon cousin, répliqua vivement la duchesse, le mot est blessant... peut-être injuste... Le malheur, même coupable, est plutôt à plaindre qu'à mépriser... Tenez, vous le confesserai-je, cette jeune personne m'intéresse au plus haut point; il y a chez elle, ce me semble, des plaies d'autant plus profondes que selon le rapport de M. Walewski, elles ulcèrent une âme bonne, charitable, égarée et pervertie en quelque sorte malgré elle. C'est une guérison que je veux tenter...; oui, mon cousin, je verrai cette jeune fille... je lui parlerai...; elle ne me connaîtra pas... elle ne saura pas qui je suis; j'ai déjà tracé mon plan... je le mûrirai encore, et ensuite je vous le communiquerai; je prierai M. Walewski d'aller aujourd'hui même prendre de nouvelles informations, demander sa demeure...

— Fort bien, Louise, interrompit le duc; je vois que notre ligue produit ses fruits; nous devons être satisfaits du passé, et l'avenir promet.

— L'avenir! répéta la duchesse, oh! j'y compte; puisse-t-il nous rendre bientôt notre bonne Marie:

car d'ici là, je ne me consolerais jamais de sa disparition. Ne trouvez-vous pas étrange, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant au duc, que jusqu'à ce jour toutes nos recherches et celles ordonnées par l'administration de la sûreté publique n'aient amené aucun résultat ni découvert aucune trace de nature à nous donner quelque espoir?... Cette chère enfant, que peut-elle être devenue?

— M. de Bleeden, répondit le duc, plus habile que nous, pourrait peut-être nous tirer de notre incertitude.

— Ne dites pas cela, mon ami, car je frémis à l'idée seule que Marie est peut-être tombée de nouveau entre les mains de cet homme...

— Pour moi, dit Lucien, l'inutilité des recherches faites au sujet de Marie, notre certitude qu'elle ne s'est pas noyée dans l'étang d'Ixelles me donnent la conviction qu'elle a été enlevée par les brigands qui vous ont attaqués.

— Et dans quel but? demanda M. de Wladimont.

— Faudrait-il supposer, ajouta la duchesse, que M. le chevalier de Bleeden en soit venu au point de prendre ses affidés parmi des hommes qui brisent lâchement le doigt d'une femme afin de la voler?

— Notre cousin d'Épinoi est quelque peu dans les secrets du chevalier, fit M. de Wladimont en

souriant, ne pourrait-il pas nous instruire à cet égard ?

— Nullement, M. le duc, répondit Lucien ; depuis quelque temps je m'aperçois que le chevalier ne communique aux membres de l'association...

— Dont vous avez l'honneur de faire partie, interrompit malicieusement la duchesse.

Lucien s'inclina plaisamment en signe d'adhésion et appuya, en les répétant, sur les derniers mots de Louise.

— Oui, ma cousine, dont j'ai l'honneur de faire partie... Le chevalier, poursuivit-il ensuite, ne nous transmet que les choses, je le pense du moins, qu'il ne tient pas à garder secrètes, et il a encore de nous une assez piètre opinion pour ne pas nous croire avancés au point d'être dignes de recevoir une communication de cette nature.

— Vous êtes observateur, Lucien, dit la duchesse en souriant avec finesse.

— Est-ce un éloge ou une épigramme ? demanda Lucien.

— Comme vous voudrez le prendre.

— En ce cas c'est une épigramme, et je la mérite, ajouta le comte : car, malgré mes soins à observer ce maudit chevalier, malgré mon étude à analyser ses faits et gestes, à commenter ses paroles, je n'ai rien découvert qui pût m'apprendre

s'il est ou non étranger à la disparition de Marie. Je vous assure, ma cousine, que le chevalier est un habile tacticien.

— Ce titre, mon cousin, vous pouvez également le revendiquer, reprit la duchesse; vanter l'habileté de son ennemi, c'est un moyen fort adroit d'atténuer le mauvais effet d'une défaite.

— Ah! ma cousine, vous me piquez au vif, répliqua le comte; aussi...

Un domestique ouvrit l'un des battants de la porte et annonça :

— M. Bassett.

Et le bon professeur apparut, la mine toute désolée.

— C'est encore moi qui viens vous importuner, dit-il en prenant le siège que la duchesse lui indiquait de la main pour l'inviter à s'asseoir... Excusez-moi, madame la duchesse, mais je ne puis laisser s'écouler quarante-huit heures sans m'assurer s'il n'y a pas quelque bonne nouvelle au sujet de mon élève...; car chaque fois que je viens, j'espère toujours la revoir ici...

— Hélas! mon cher professeur, interrompit la duchesse, nous sommes toujours dans la même inquiétude et dans la même ignorance sur notre Marie...; toutes nos démarches pour la retrouver ont été sans succès.

— C'est vraiment singulier!... reprit M. Bassett; tenez, madame la duchesse, ajouta-t-il avec une naïveté, fruit de son heureuse et franche nature, la perte d'un vieil ami... celle d'un parent ne m'eût pas causé un chagrin plus réel que la disparition de cette chère demoiselle... ; c'est plus fort que moi, je ne puis m'habituer à l'idée que je ne la reverrai plus... que je n'entendrai plus sa charmante voix se moduler sous les conseils de ma vieille expérience.

— Excellent ami! dit la duchesse en pressant une main de son ancien professeur; l'épanchement de vos regrets, si flatteur pour cette intéressante enfant, nous rend sa perte encore plus sensible, mais espérons encore!...

— Espérer! madame la duchesse, oh! je n'ai garde d'y manquer! répliqua vivement le bon professeur; aussi chaque fois que dans la rue j'aperçois une jeune fille à la tournure gracieuse, à la démarche légère, le cœur me bat avec force; je cours, je m'approche d'elle, je la regarde, et tout attristé je me dis : « Ce n'est pas elle... ; » et puis alors je m'accuse de folie; en effet, si mademoiselle Marie était libre de le faire, ne s'empresserait-elle pas de venir se jeter aux genoux de sa noble bienfaitrice?

— M. Bassett, dit le duc, auquel les paroles

du professeur faisaient éprouver un véritable plaisir, cet intérêt que vous portez à la jeune protégée de ma femme est aussi honorable, à mes yeux, pour le maître que pour l'élève.

— M. le duc, répondit le vieux professeur en s'inclinant respectueusement, je reçois avec reconnaissance vos bienveillantes paroles; me sont-elles dues entièrement? je ne le crois pas; car, à côté de cette sympathie pour une nature d'élite, n'y a-t-il point l'égoïsme du maître à l'occasion de son élève?... Je le répéterai, mademoiselle Marie était destinée à devenir une grande cantatrice, et j'espérais...; car, ajouta-t-il en se tournant vers Louise, à nous autres, humbles maîtres qui enseignons l'art sans en exprimer le charme, que serait notre gloire si elle ne se formait pas en partie du succès de nos élèves?

XVI.

GRANDE JOIE.

La duchesse entr'ouvrait ses lèvres pour répondre à la délicate galanterie de M. Bassett, quand la porte, s'ouvrant brusquement, donna passage à un domestique, qui se précipita tout troublé jusqu'au milieu de la bibliothèque.

— Que voulez-vous? demanda le duc, étonné de cette atteinte portée aux habitudes respectueuses des gens de sa maison.

A la parole sévère du maître, le domestique comprit son tort; son trouble s'en accrut, et il ne put trouver un mot à dire.

Louise , compatissant à son malaise , chercha à le rassurer.

— Voyons ! expliquez-vous , Franz , lui dit-elle avec bonté ; pourquoi cet empressement , cet air affairé ?

— Je demande bien des pardons à M. le duc et à madame la duchesse , dit Franz , un peu remis de son émotion... mais voici ce que c'est : à l'instant , tout en faisant mon service , je me mets à regarder dans la première cour , à travers les carreaux... voilà que j'aperçois le concierge : il était sorti de son logement ; Frédéric le chasseur , et Jean le cocher , causaient avec lui... « Qu'est ce qu'ils font donc ? que j'me dis... il ne fait cependant pas un temps à prendre le frais... » Pour lors , sans être curieux j'ouvre la croisée et j'avance la tête... ; qu'est-ce que j'aperçois?... la grande porte ouverte , et tout auprès une jeune personne voulant faire entrer un ouvrier qui s'y refusait à toutes *forces*... ; au même instant , j'entends Frédéric et Jean qui s'écrient tout joyeux : « Mamzelle Marie ! mamzelle Marie !

— Marie ! s'écria Louise en se levant avec vivacité.

— Marie ! répétèrent , en suivant le même mouvement , le duc , Lucien et M. Bassett.

La duchesse s'était déjà élancée dans la galerie dont les fenêtres donnaient sur la première cour de l'hôtel ; l'une d'elles était restée ouverte... elle y courut... ; ses yeux alors se rencontrèrent avec ceux de Marie : la jeune fille poussa un cri de joie, et, franchissant l'escalier avec les ailes de la reconnaissance, une seconde après elle tombait aux pieds de la duchesse, qui la releva pour la presser contre son sein.

Nous renonçons à rendre cette scène. Les paroles sont impuissantes à peindre les grandes joies du cœur ; l'écrivain a rempli sa tâche lorsqu'il a réussi à les indiquer. Accueillie tour à tour avec la même effusion par le duc, sa femme et Lucien, Marie courut ensuite vers M. Bassett, qui sautillait dans la chambre, cherchant partout à déposer sa canne et son chapeau afin d'être mieux à son aise pour serrer son élève dans ses bras.

— Eh bien, mademoiselle Marie, lui dit-il en la recevant contre sa poitrine, quand reprenons-nous nos leçons ?

La réponse de Marie s'indiqua par un gracieux sourire ; son regard, tourné vers la duchesse, semblait implorer d'elle l'expression de sa volonté.

— Modérez un peu votre zèle, mon cher pro-

fesseur, dit Louise, et laissez à cette chère enfant le temps d'arriver, de se reconnaître.

M. Bassett ne se tint pas pour battu.

— Cependant, répliqua-t-il en hochant la tête, il serait bon, madame la duchesse, de réparer le temps perdu...

— Allons, je souscris volontiers à votre impatience, répondit Louise : demain, à une heure, Marie reprendra ses leçons...; d'ici là, nous aurons eu le temps de causer... Cette chère enfant doit avoir tant de choses à nous raconter, ajouta-t-elle en s'adressant à Marie et en l'embrassant de nouveau.

Puis la jeune fille regarda avec une sorte d'inquiétude du côté de la porte qui était restée ouverte.

— Que désirez-vous? lui demanda Louise avec intérêt.

Marie baissa les yeux et répondit avec une discrète timidité :

— Je cherchais Peeters...; c'est lui qui m'a conduite jusqu'ici... je crains qu'il ne soit parti, et cependant j'aurais bien désiré vous le présenter... car c'est à lui que je dois le bonheur de vous revoir...; je courais le plus grand danger, et il a exposé sa vie pour sauver la mienne...

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas suivie jusqu'ici? interrompit M. de Wladimont.

— Il n'a sans doute pas osé, M. le duc ; car j'ai eu beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il entrât jusque dans la cour.

— Que craignait-il ? demanda Lucien.

— Peeters a le meilleur et le plus généreux cœur, M. le comte, répondit Marie, mais il a aussi des idées bien extraordinaires : j'avais beau lui parler de la bienveillance de M. le duc et de la bonté de madame la duchesse, il ne voulait rien entendre... ; à tout ce que je lui disais, il répondait qu'un homme de son espèce, surtout après ce qui lui était arrivé, n'était pas digne de pénétrer dans une maison comme celle de M. le duc.

— De quel événement voulait-il parler ? demanda Louise avec intérêt.

— Je n'ai pu le savoir ; quand je le lui ai demandé, il m'a dit que plus tard il me donnerait des explications ; et, m'apercevant que mes questions lui faisaient de la peine, je n'ai pas voulu insister.

— Peut-être n'est-il pas encore parti, dit le duc en agitant la sonnette.

Franz se présenta.

— La personne qui a accompagné mademoiselle Marie est-elle encore dans l'hôtel ? demanda M. de Wladimont.

— Oui, M. le duc, répondit Franz ; elle cause

dans le vestibule avec Jean et Frédéric, qui l'accablent de questions.

Lucien se leva.

— Ma belle cousine, dit-il en s'adressant à la duchesse, me permettez-vous de me présenter comme votre ambassadeur, et d'inviter de votre part ce brave garçon à venir recevoir nos remerciements pour son dévouement envers une personne que nous aimons tous ?

— Vous avez prévenu mon désir, mon cousin, répondit Louise.

Le comte sortit, et revint peu de temps après traînant après lui Peeters, tremblant et agité.

Lucien alla reprendre sa place; Peeters était resté immobile à la porte : malgré la froidure, son visage ruisselait de sueur, tant était grande son émotion.

— Approchez-vous, mon ami, lui dit le duc avec bonté.

Ces paroles produisirent sur Peeters un mouvement nerveux; sa bouche s'entr'ouvrit, ses dents claquèrent. Louise l'examinait avec un étonnement mêlé de compassion. Malgré sa timidité naturelle, qui s'augmentait encore d'une crainte respectueuse devant ses bienfaiteurs, Marie, touchée de la situation de son libérateur, s'approcha de lui et le prit par la main pour le faire avan-

cer : Peeters alors s'ébranla comme une masse sans vie; ses pieds se soulevèrent et retombèrent pesamment; puis il reprit son immobilité.

Le duc était lui-même ému en face de cette prostration dont il ne s'expliquait pas la cause. Cependant il poursuivit :

— Marie nous a dit qu'elle vous devait la vie; que vous avez failli être victime de votre dévouement pour la sauver... Cette aimable enfant nous est bien chère : aussi, madame la duchesse et moi, serions-nous heureux de vous donner une preuve de notre sincère gratitude pour votre belle action ; en attendant, mon brave ami, donnez-moi la main, que je vous la presse avec cordialité.

Peeters se sentait bouleversé, anéanti.

Le duc de Wladimont, grand par son nom, illustre par ses titres, ses immenses richesses et ses nobles qualités, était un de ces hommes d'élite dont le nom s'offre aux gens du peuple entouré d'un tel prestige, qu'à peine ceux-ci osent-ils pénétrer jusqu'à eux, même par la pensée, tant ils la sentent incapable d'atteindre à la grandeur de leur position. Et voici que lui, Peeters, pauvre ouvrier, se croyant obligé, dans son naïf préjugé, de courber devant ses pareils sa tête pesante de tout le poids d'une grande erreur, ou mieux d'une grande iniquité sociale, il se trouve tout à coup

transporté dans l'intérieur de l'un de ces Eldorado sur lequel le peuple se permet à peine de promener de loin son regard incertain, craintif. Le voici, soudain en contact avec cette existence majestueuse, princière, dont son imagination n'avait jamais tenté de franchir la distance qui l'en sépare. Voici que partout, devant ses yeux, à ses côtés, s'étalent un luxe, une majesté qui le stupéfient, l'éblouissent; voici que ses sens, acclimatés à une odeur de fange et de boue, s'enivrent au sein d'une atmosphère embaumée. Et il est là, lui Peeters, paria parmi les parias, face à face avec le maître de toutes ces splendeurs, le dispensateur de toutes ces richesses; il voit la main d'un grand seigneur s'avancer affectueusement pour presser la sienne; il s'entend adresser de douces et gracieuses paroles par une jeune femme des plus belles et des plus nobles du royaume...; aussi *reste-t-il là fixe, pétrifié*. En vain un sentiment instinctif, s'efforçant d'écarter les nuages qui obscurcissent sa raison, lui dit de ne pas rester ainsi sans agir, sans répondre, sa langue reste glacée. C'est qu'une pensée implacable, qui le poursuit sans cesse, le domine encore en ce moment, et lui crie qu'il est toujours Peeters le condamné, Peeters flétri par un jugement, et cette pensée étrangle sa voix, paralyse ses mouvements.

— Eh bien, mon ami, poursuivit le duc, ne voulez-vous donc pas me serrer la main ?

A ces nouvelles paroles du duc, prononcées avec la plus touchante bienveillance, Peeters, sortant de sa torpeur apparente, avança sa main, qu'il retira aussitôt avec un mouvement convulsif.

— Non, jamais!... s'écria-t-il; ça serait vous tromper... et je ne le veux pas!

— Nous tromper! et comment cela, mon ami? dit le duc d'un ton de plus en plus amical.

— Parce qu'en m'offrant votre main, répondit Peeters, vous croyez peut-être la donner à un homme comme un autre...; mais moi, M. le duc, je suis un malheureux condamné... condamné pour vol! répéta-t-il en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

A cet aveu tous les assistants firent un mouvement involontaire : ce mot de *condamné*, dans quelque circonstance qu'il soit prononcé, donne toujours froid au cœur. Cependant le duc se remit promptement de cette velléité de prévention.

— Vos remords, le repentir que vous manifestez, dit-il à Peeters, doivent vous faire trouver grâce devant les honnêtes gens; et quelque grande qu'ait été votre faute...

Peeters releva la tête.

— Ma faute!... s'écria-t-il; oh! je ne suis coupable d'aucune mauvaise action... : mon innocence a été reconnue... mais il était trop tard... j'étais condamné!...

Le malheureux accompagna ces dernières paroles d'abondantes larmes qu'il voulait en vain retenir. Louise avait déjà le pressentiment qu'un chagrin âcre, terrible, torturait l'âme de cet homme : ce qu'elle venait d'entendre, en lui donnant l'espérance qu'il était digne de la sympathie qu'elle ressentait pour lui, éveilla en elle le plus vif intérêt pour son malheur.

— Vous avez dû bien souffrir, monsieur? lui dit-elle de sa voix vibrante de commisération; si l'épanchement de vos maux, auprès de personnes disposées à y compatir peut vous soulager, prenez un siège et donnez-nous les détails d'un événement dont vous paraissez avoir été la victime.

XVII.

QUEL EST LE COUPABLE ?

Chacune des paroles de la duchesse était retombée sur le cœur de Peeters comme autant de gouttes d'une rosée bienfaisante. Louise planait sur lui de toute la hauteur de son regard divin, le capon du rivage, entraîné, subjugué, se laissa tomber sur une chaise qu'au même instant Marie était venue placer derrière lui, et tous alors se recueillirent pour l'écouter.

Peeters s'exprima ainsi :

— On appelle communément *capons du rivage*, les ouvriers du port qui chargent et déchargent les bateaux : c'était le métier de mon

père, il me le donna; je l'exerçais depuis mon jeune âge, sans que jamais l'on eût eu la plus légère faute à me reprocher, lorsqu'il y a quatre ans environ, au moment où je venais de rentrer auprès de ma mère, avec laquelle j'habitais, car mon père était mort, et j'étais le seul soutien de sa vieille, on frappa à notre porte : j'allai ouvrir, et quel fut mon étonnement en reconnaissant le commissaire de police de notre section, accompagné de deux hommes. Malgré moi, sa présence, et surtout son visage sévère, me firent éprouver une grande émotion; il me parla, et je lui répondis en balbutiant.

Nous n'avions qu'une armoire et une commode, il m'en demanda les clefs, je les lui donnai; ses hommes et lui se mirent à tout fouiller, à tout remuer dans nos effets; nous le regardions, moi avec ébahissement, ma mère en tremblant. Ils déplaient et secouaient toutes mes chemises; c'était dans l'une d'elles que j'avais caché mes économies, ainsi que c'est l'habitude à nous autres pauvres gens. Sept pièces d'or, qui composaient mon petit trésor, roulèrent sur les carreaux; les hommes de l'escorte du commissaire les ramassèrent et les lui remirent. « D'où vous vient cet or? me demanda celui-ci.—Ce sont mes économies, lui répondis-je. — Vous mentez, » répliqua-t-il. Le

sang me monta au visage : malgré la vue de l'écharpe roulée autour de ses reins, je faillis m'élançer sur lui ; un regard de ma mère m'arrêta. « Je dis la vérité, M. le commissaire, me contentai-je de lui répondre ; d'ailleurs, ajoutai-je, d'où voulez-vous que cet or me vienne ? — Vous le savez aussi bien que moi, répondit-il, je n'aurais pas besoin de vous le dire... Il vient de la bourse du patron du bateau que vous avez été voir hier... Cette bourse lui a été volée, elle contenait huit guillaumes et quelques pièces de monnaie ; vous avez déjà, sans doute, dépensé une pièce d'or et la monnaie... ces sept autres sont le restant ? »

Je pâlis... je sentis mes jambes s'affaisser sous mon corps, ma pauvre mère se couvrit le visage de ses deux mains et sanglota. Le commissaire ajouta : « Le patron avait déposé sa bourse et son mouchoir sur une petite caisse placée dans la chambre de l'arrière ; en ce moment vous étiez seul avec lui sur le bateau ; il s'absenta un instant, et quand il vint pour reprendre sa bourse, elle avait disparu. Vous, vous veniez de partir... » Le commissaire m'invita ensuite à avouer mon crime pour me mériter, disait-il, l'indulgence de mes juges ; il appela mon refus de l'endurcissement et il m'ordonna de le suivre en prison...

Quand je sortis, ma bonne mère tomba sans connaissance.

Un mois après on me conduisit dans le cabinet d'un juge; celui-ci me dit à peu près les mêmes paroles que le commissaire; un secrétaire écrivait ses questions et mes réponses; on me fit signer et l'on me reconduisit en prison. Quelques jours avant mon jugement, un avocat, envoyé par ma mère qui avait mis tous nos effets en gage pour le payer, vint me trouver : il m'annonça qu'il était chargé de ma défense et m'invita à m'expliquer franchement avec lui; je lui dis tout ce que je crus capable de le convaincre de mon innocence; il me quitta en me disant que mon affaire était grave, et en m'apprenant que le surlendemain je serais jugé. En effet, ce jour-là à dix heures du matin on me conduisit devant mes juges... Étant assis sur un banc, entre deux gendarmes, je tournai la tête et j'aperçus ma mère qui pleurait dans un coin de la salle, je cherchai à la rassurer de mon regard... car je n'avais rien à me reprocher et j'étais calme... j'avais confiance; je me serais plutôt attendu à la fin du monde qu'à une condamnation.

Le président était entouré de deux juges; il m'ordonna de me lever et me fit un tas de questions auxquelles je répondis de mon mieux sans y comprendre beaucoup. Après cela on fit parler le

patron du bateau et deux ou trois autres personnes. Quand tout cela fut fini, un second du procureur du roi se leva pour parler, et il arrangea sur tout ce qui avait été dit par moi et par les autres une histoire dont je fus moi-même étonné... Si mon nom n'avait pas été répété de temps en temps par lui, j'aurais cru qu'il était question d'un autre que de moi... Vraiment cette histoire-là était si bien faite que je devais paraître coupable... mais ça ne me faisait rien, car j'étais sûr de mon innocence. Par moment je regardais les juges ; je crus voir que le président et le juge de droite écoutaient avec plaisir l'histoire du procureur. Après lui mon avocat parla bien longtemps aussi, et il fit une autre histoire toute contraire à celle du premier. Cette fois il me sembla que ses paroles ne faisaient pas autant de plaisir aux deux premiers juges, et, qu'au contraire, celui de gauche l'écoutait avec plus d'attention que la première. « Bah ! que je me dis, c'est que l'histoire du procureur plaît mieux à ces deux-ci et celle de mon avocat à celui-là. » Je n'en étais pas moins toujours tranquille, car je savais bien une chose, c'est que je n'avais pas volé... et, dans mon petit raisonnement, je me disais que parce qu'on avait pris ou trouvé la bourse du patron, que j'étais resté seul un instant sur le bateau, et

que j'avais mes économies dans ma commode, ce n'était pas une raison pour me condamner. Rien ne me paraissait plus naturel que tout cela. C'était mon idée à moi.

Enfin, les juges se levèrent et chuchotèrent pendant quelques minutes; après quoi le président parla de nouveau à son tour; quand je l'entendis dire qu'il me croyait coupable du vol et qu'il me condamnait à trois ans de prison, je sentis ma tête et mes jambes devenir lourdes comme du plomb... je n'avais plus d'idées... plus rien, quoi! j'étais hébété...

Ce ne fut qu'à mon retour à la prison que je vis combien mon sort était affreux... Ma mère était vieille... pas forte de santé, elle n'avait que mon travail pour vivre... Mon Dieu! qu'allait-elle devenir?

Enfin, trois mois se passèrent, un jour on me fit venir au greffe pour m'apprendre que ma mère venait de mourir!... Elle était morte de misère, M. le duc, morte de faim!... morte de douleur!

Au souvenir de sa mère, Peeters éprouva une nouvelle agitation, il s'efforça en vain de refouler les sanglots qui brisaient sa poitrine. Tous les assistants avaient écouté cette partie de son récit avec une anxiété, un intérêt toujours croissants; la duchesse et Marie avaient les larmes aux yeux.

En présence de cette grande douleur, tous gardaient le silence : il n'y a point de paroles qui puissent soulager de pareilles plaies.

Peeters, s'étant calmé, reprit son récit :

— Au profond chagrin qui m'avait accablé à la mort de ma mère, succéda une insensibilité complète ; je ne réfléchissais plus, j'agissais, je mangeais, je buvais comme une bête, parce que j'avais faim, parce que j'avais soif!... en un mot, j'étais abruti!... Un matin, j'étais en prison depuis un an, lorsque l'avocat qui avait parlé pour moi, devant le tribunal, vint me voir ; sa figure était toute joyeuse : « Mon ami ! s'écria-t-il en m'apercevant, votre innocence est reconnue... vous allez être libre. » Quand je fus revenu de l'émotion que cette nouvelle me causait, il continua : « Il y a huit jours, en déchargeant et en vidant complètement le bateau sur lequel on vous accusait d'avoir commis un vol, le patron, occupé à faire nettoyer les soutes, a retrouvé, au fond de celle pratiquée dans le vaigrage de sa chambre, sa bourse et son mouchoir... Alors seulement il s'est rappelé que c'était là, en effet, qu'il les avait déposés. Tout désolé, il est venu me raconter sa fatale erreur ; nous avons fait ensemble les démarches nécessaires, et maintenant vous allez être libre. »

Je me redressai, je me sentais fier et soulagé.

— Ainsi, m'écriai-je, on a rendu un second jugement qui reconnaît mon innocence et anéantit le premier? — Non, me répondit-il, la loi s'y oppose, mais des lettres de grâce vont vous être expédiées. » Puis il s'éloigna.

Étant seul, je cherchai à m'expliquer comment il se faisait que la loi pouvait bien faire rendre un jugement qui condamnait un innocent, mais n'avait pas le pouvoir d'en faire prononcer un autre qui le fit disparaître quand ensuite l'innocence du condamné était reconnue. Faire grâce à un homme qui n'est pas coupable, ça n'entraîne pas dans mon idée; aussi je n'y compris rien.

Quelques jours après j'étais sorti de prison; je trouvai facilement de l'ouvrage, car mon métier est dur, fatigant; pour l'exercer il faut être vigoureux et aimer le travail; aussi, dans notre état, on ne chôme pas; mais je m'aperçus bientôt que mes propres camarades n'aimaient ni à rire, ni à boire avec moi; quand j'étais quelque part, on chuchotait, on parlait à voix basse, on me jetait des regards en dessous; si je voulais sourire à une jeune fille, elle détournait la tête; si je m'approchais, elle s'éloignait. C'est que pour eux tous il y avait un jugement qui me condamnait, et il n'y en avait pas qui proclamât mon innocence. Ils croyaient comme moi, sans doute,

qu'une grâce s'adressait aux coupables et non aux innocents.

Quand je fus bien convaincu que chacun me fuyait, je pris moi-même la résolution de rester seul pour ne pas m'exposer à un accueil toujours froid, quelquefois méprisant. Mais il faut que la solitude ne soit pas non plus dans mon idée, car le chagrin me gagna ; pour fuir cet isolément qui me tuait, je fréquentai insensiblement les mauvais lieux ; d'abord je souffris moins, car j'y étais traité d'égal à égal, mais bientôt je me devins insupportable à moi-même... cette confraternité avec des gens de mauvaise vie m'éclaira sur ma position... J'étais resté probe, honnête, mais cependant j'étais avili, dégradé !

Maintenant, M. le duc, que vous connaissez le malheureux qui est devant vous, vous comprendrez ma honte et mon trouble quand je me suis trouvé tout à coup en votre présence ; vous excuserez mon effroi quand j'ai vu votre main s'approcher de la mienne pour la presser.

Chez les belles âmes, les grands malheurs comme les grandes vertus jettent un vif enthousiasme, leur effet est instantané, irrésistible ; avant son récit Peeters n'eût été, pour toutes les personnes réunies dans la bibliothèque du duc, qu'un bon ouvrier, brave, généreux : maintenant

il leur apparaissait avec la sainte auréole du martyr qui épanche ses souffrances sans amertume, du martyr qui sollicite encore de ceux qui l'accablent un regard de commisération, un sourire de bienveillance.

— Mon ami, lui dit le duc, pénétré d'une vive émotion et en pressant affectueusement sa main dans les deux siennes, vous êtes un noble cœur ! Vous avez été torturé d'une manière horrible, mais maintenant soyez consolé, redressez fièrement la tête, regardez en face la société mais pour lui pardonner, car c'est elle qui est coupable envers vous ; soyez clément, car elle ne pourra jamais réparer le mal qu'elle vous a fait. Si quelquefois encore vous rencontrez du dédain, plaignez et soyez consolé, car il n'est pas un seul honnête homme, à quelque rang qu'il appartienne, qui ne soit fier de vous accorder son estime et son amitié.

A cet honorable témoignage de la sympathie du duc pour son infortune et son beau caractère, Peeters vit succéder les preuves les plus expansives de l'attendrissement de Louise et de celui du comte Lucien, il n'y eut pas jusqu'à l'excellent maître de musique qui ne voulut lui payer le tribut de son admiration.

— Mon excellent et brave ami, vint-il lui dire

en se plaçant en face de lui, Bassett est un vieillard de peu d'importance, mais il peut se flatter de n'avoir jamais serré de cœur que la main des honnêtes gens; donnez-moi la vôtre, et je pourrai me vanter après qu'il n'en aura jamais été pressé de plus de digne et de plus estimable.

Marie, l'adorable enfant, contemplait cette scène avec ravissement; de douces larmes coulaient joyeusement le long de son visage.

— Eh bien, Peeters, dit-elle avec l'accent d'un aimable reproche... cependant vous ne vouliez pas venir!...

Peeters était étouffé par son bonheur.

— Mamzelle Marie!... (mamzelle Marie!... oui!... oui!... murmura-t-il faiblement... Mais le pauvre Peeters pouvait-il s'y attendre!...

— Merci pour moi, merci pour lui de toutes vos bontés, reprit Marie en embrassant de son œil reconnaissant tous les acteurs de cette scène; mais Peeters les mérite bien, car à tout ce que vous venez d'entendre je dois ajouter que non-seulement deux fois il a manqué périr pour me sauver d'un grand danger, mais qu'encore il a recueilli et protégé ma sœur.....

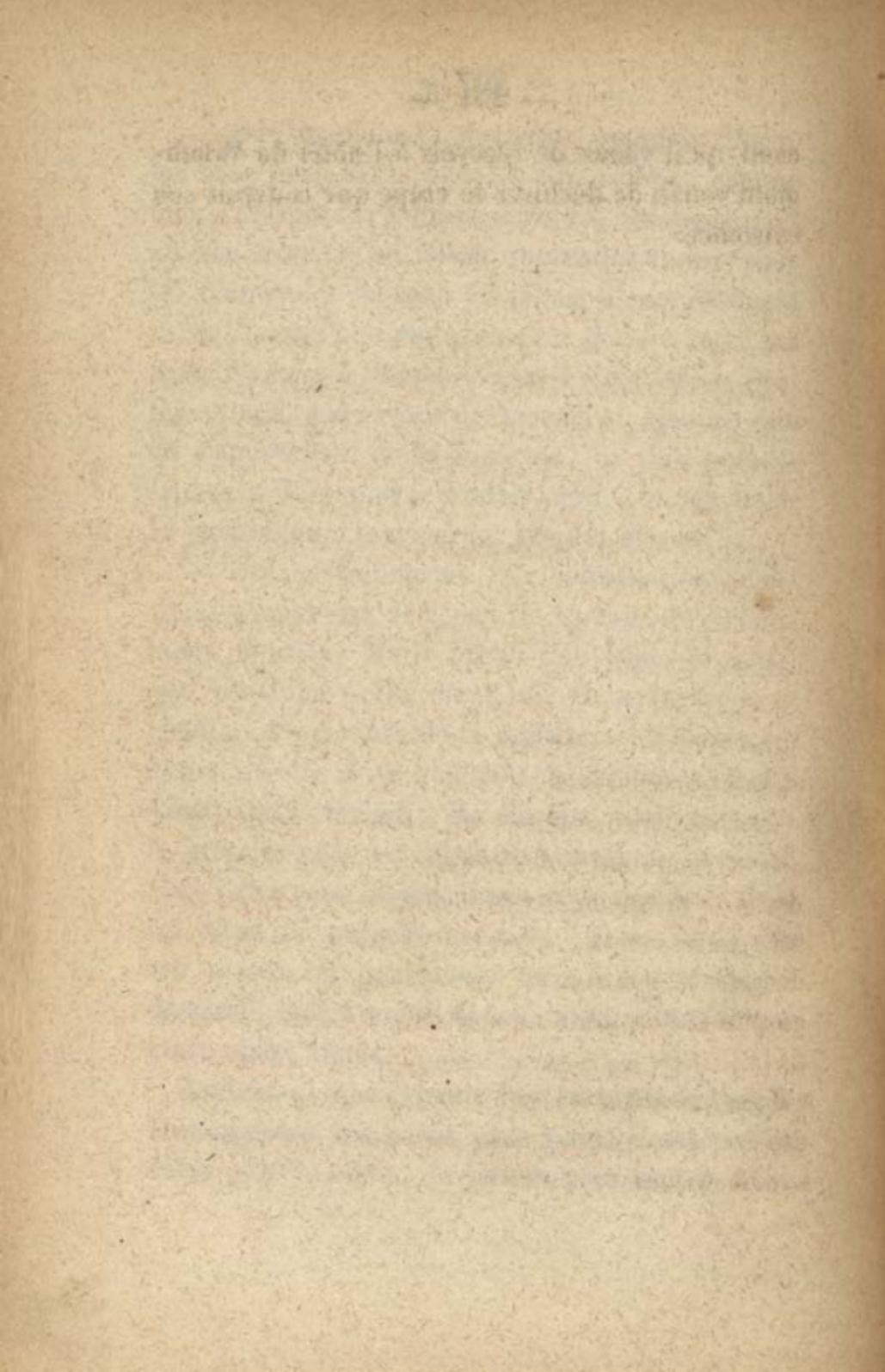
— Votre sœur est donc retrouvée? interrompit vivement Louise.

— Oui, madame la duchesse, répondit Marie, ma sœur avait été obligée de fuir... hélas ! comme moi... Peeters lui a donné asile, et, comme eût agi un bon frère, il lui faisait apprendre un état pour lui donner les moyens de gagner honorablement sa vie, lorsqu'une maladie assez grave a forcé ma sœur d'entrer à l'hôpital Saint-Pierre. Hier, Peeters et moi, nous avons été la voir, et, ajouta-t-elle en s'approchant de la duchesse, en vous présentant mon libérateur je voulais aussi vous demander la permission d'y retourner bientôt et avec lui.

— Oui, certainement... j'y consens très-volontiers, s'empressa de répondre madame de Wladimont. Demain, Marie prend une leçon de musique, continua-t-elle, étant loin de se douter de la position dangereuse de la malade... d'ailleurs, je désire qu'elle reste quelques heures avec moi... Ainsi après-demain, M. Peeters vous viendra la prendre pour la conduire auprès de sa sœur. Tous deux vous la consolerez en mon nom... vous lui direz de prendre courage... je me charge de son avenir, et pour toute reconnaissance je lui demande d'être aussi douce, aussi aimable que notre chère Marie.

Un instant après, quand Peeters sortit de l'hôtel, l'atmosphère lui parut plus pure, le soleil d'un éclat plus brillant, la nature plus riante. L'ac-

cueil qu'il venait de recevoir à l'hôtel de Wladimont venait de déchirer le crêpe qui couvrait son existence.



Les causes principales d'on passent ces injustes effets sont-elles inconnues? — Non sans doute. — Pourquoi donc cette incurie coupable qui les laisse subsister?

Quand la condamnation d'un innocent a été prononcée, et qu'ensuite l'innocent a été reconnu, est-il humainement possible, sinon d'en effacer entièrement les traces, du moins d'en atténuer d'une manière efficace les désastreuses conséquences? —

Evidemment oui. — Pourquoi encore cette attitude coupable en la matière criminelle?

LENDEMAIN.

Ces deux questions renouées sont à notre avis, de celles dont la solution intéresse au plus haut point la raison et l'humanité. Il faut donc le reconnaître, pour s'élever à leur hauteur,

Le récit de Peeters ne force-t-il pas à de graves et amères réflexions?

D'abord, disons-le, ce récit n'a rien d'exagéré, rien d'in vraisemblable; chaque jour l'humanité déplore des faits de même nature, dont les conséquences sont souvent plus terribles, plus épouvantables encore. Il y aurait à remplir des milliers d'*in-quarto* si l'on voulait enregistrer toutes les erreurs de la justice; on pourrait peupler tout un monde, s'il était possible de rappeler à la vie les innocents qui ont gémi dans les prisons ou porté leur tête sur l'échafaud.

Les causes principales d'où naissent ces funestes effets sont-elles inconnues? — Non sans doute. — Pourquoi donc cette incurie coupable qui les laisse subsister?

Quand la condamnation d'un innocent a été prononcée, et qu'ensuite l'erreur a été reconnue, est-il humainement possible, sinon d'en effacer entièrement les traces, du moins d'en atténuer d'une manière efficace les désastreuses conséquences? — Évidemment oui. — Pourquoi encore cette apathie coupable en face du plus grand crime social?

Ces deux questions connexes sont, à notre avis, de celles dont la solution intéresse au plus haut point la raison et l'humanité. Il faut, nous le reconnaissons, pour s'élever à leur hauteur, se placer d'abord sur le solide édifice d'une vaste science unie à une conception profonde et à une longue expérience. Nous ne devons donc pas aspirer à remplir une si glorieuse tâche : d'ailleurs cette grande mission ne peut appartenir à un seul homme.

L'édifice dont nous parlons doit être l'œuvre des efforts combinés des plus hautes intelligences; bornons-nous donc à espérer, si jamais on tente de le construire, qu'on daignera ramasser comme une pierre égarée les observations succinctes que nous ont suggérées le jugement de Peeters.

Prenons pour texte les paroles naïves de ce malheureux :

« Si je n'avais pas entendu prononcer plusieurs fois mon nom, dit-il dans son récit, en parlant du procureur du roi chargé de soutenir l'accusation portée contre lui, j'aurais pensé qu'il s'agissait d'un autre que de moi... C'était une histoire à me faire croire à moi-même que j'étais coupable. »

Quelle profonde critique de l'attitude ordinairement prise par le ministère public devant les tribunaux.

Éclairer les magistrats sur les délits et les crimes présumés tels, soumis à leur appréciation, commenter avec modération, examiner sans passion les faits à la charge des prévenus :

Tel est le mandat que le ministère public a reçu du vœu de la loi.

Un examen sage, impartial, conduit en effet à la vérité; l'investigation passionnée mène à l'erreur.

Exagérer, fausser l'interprétation des faits et des circonstances qui s'y rattachent, les dénaturer à force de les tourmenter à l'aide d'un raisonnement spécieux, fouiller dans le cœur du prévenu, pressurer ses pensées pour ensuite en argumenter contre lui :

Telle est, en fait, sinon en intention, la tâche

que, à quelques exceptions près, les procureurs du roi semblent s'être donnée.

Voici le mal; maintenant où est sa cause?

Essayons de l'indiquer.

Beaucoup de jeunes étudiants en droit à peine reçus docteurs, entrent dans la magistrature, ce corps chargé des plus grandes et des plus difficiles fonctions, comme d'autres embrassent une carrière ou prennent un métier.

Ils apportent l'inexpérience d'un jugement qui n'a pas encore eu le temps de se former, une imagination fouguese, une ambition naissante, là où il faudrait une profonde connaissance des hommes et des choses, une raison calme, une pensée savante, un esprit d'abnégation personnelle en faveur de la vérité.

A peine ces jeunes gens, organes officiels des intérêts de la société, ont-ils revêtu la robe de magistrat, qu'ils songent tout d'abord à se faire un nom, à établir leur réputation de grands orateurs. Ces intérêts sérieux de la justice et de l'humanité qui leur sont confiés, deviennent bientôt entre leurs mains une affaire d'amour-propre. Chez eux toujours la forme emporte le fond. Aussi, sans cesse leur regard est sévère, sans cesse leur parole fulmine, leur geste menace.

Dans leur ardeur de batailler du geste et de la

voix, ils en viennent au point de se persuader que le tribunal est l'arène dans laquelle ils sont appelés à combattre. A leurs yeux, l'avocat célèbre devient l'adversaire redoutable qu'il faut renverser; le prévenu est le prix de la victoire; les juges doivent proclamer le vainqueur, et l'auditoire battre des mains.

Aussi, si vous les voyez après le jugement descendre de leur estrade, le front rembruni, l'œil abattu, n'allez pas croire que leur conviction souffre de voir un coupable échapper à la vindicte publique. Si, au contraire, ils dressent la tête, si leur poitrine saillit, s'ils promènent des regards satisfaits sur toutes les parties de la salle, n'allez pas vous imaginer qu'ils se réjouissent d'avoir obtenu la punition d'un outrage fait à la société. Non, un tout autre sentiment les domine, sentiment d'amour-propre déçu ou de vanité satisfaite.

Avec le temps, en raison des luttes oratoires sans cesse renouvelées, cette tendance fait des progrès effrayants, et parvient enfin à l'état de chronicité.

Qu'aujourd'hui, par exemple, il s'agisse d'un accusé dont le maintien soit calme, impassible, ils s'écrieront que c'est du cynisme, de l'endurcissement.

Demain, au contraire, ils vous diront, à l'occasion d'un autre dont l'attitude sera émue, attristée, que c'est la crainte d'un châtement justement mérité. Après-demain encore, à l'égard d'un troisième qui versera des pleurs, ils soutiendront que c'est l'effet d'une conscience agitée par les remords.

Ainsi de toutes choses, selon eux, les faits les plus contraires, les sophismes les plus étranges, les témoignages les plus bizarres concourent également à l'évidence de la culpabilité.

Que plus tard, ces esprits égarés viennent à échanger le siège du ministère public contre le prétoire du juge, comme l'homme ne se dégage jamais entièrement du magistrat, ils apporteront dans leurs nouvelles fonctions un esprit de prévention que leurs efforts ne réussiront jamais à maîtriser complètement.

Or, la prévention engendre la partialité, la partialité fait naître l'erreur.

Et les deux juges dont parle Peeters, qui écoutaient avec une attention différente les paroles du ministère public et celles du défenseur, avaient sans doute été procureurs du roi ; le troisième était évidemment un ancien avocat : car ce que nous avons dit des hommes qui ont mission de soutenir l'accusation, peut également s'appliquer à ceux

chargés de la défense. Seulement à l'égard de ces derniers, les conséquences sont bien moins dangereuses.

Mais si, parmi tant de causes qui contribuent aux erreurs de la justice, on doit classer en première ligne celles que nous avons tenté d'indiquer, quels sont les moyens à employer pour les faire disparaître ?

Nous n'avons pas la présomption de résoudre cet important problème. Disons cependant que notre avis est :

Que les procureurs du roi, même leurs substitués, devraient être choisis parmi les juges dont l'expérience et la sagesse serviraient de garantie à leur modération ;

Que si le juge est apte à siéger comme organe du ministère public, le procureur du roi ne peut être appelé à remplir les fonctions de juge ;

Que cette mesure devrait être également applicable aux avocats, car les garanties offertes à la société, prise en masse, et à ses membres, pris isolément, doivent être réciproques ; il n'y a pas de bonne justice possible là où les droits ne sont pas égaux.

Mais, objectera-t-on, la magistrature inamovible serait ainsi interdite à des hommes qui se seraient distingués par leurs services ou leurs talents, et

en les privant d'une récompense méritée, ne méconnaîtrait-on pas à leur égard tout principe d'équité?

A cela il nous serait facile de répondre :

Qu'une telle considération, spéciale à quelques-uns, eût-elle d'ailleurs quelque justesse, ne saurait être mise en balance avec l'indispensable nécessité d'employer toutes les mesures propres à assurer la bonne administration de la justice ;

Que d'ailleurs les corps de la magistrature inamovible, des membres du parquet et des avocats, étant également honorables et haut placés dans l'opinion publique, il n'y a aucune injustice à établir entre ces corps une séparation, qui, après tout, ne priverait leurs membres d'aucun avantage réel ;

Qu'au surplus cette exclusion que nous serions heureux de voir s'introduire, s'arrêterait devant la cour de cassation ; les graves abus que nous avons signalés disparaissant devant ce tribunal suprême, dont la mission exclusive consiste à s'occuper de l'examen des actes et de la procédure, de l'application et de l'interprétation des lois. L'admission à ce tribunal illustre, composé des jurisconsultes les plus distingués, deviendrait pour ces trois corps une récompense à l'obtention de laquelle ils concourraient également.

Maintenant si en raison de la faillibilité humaine, la loi est restée impuissante, malgré ses efforts, à empêcher les erreurs de la justice, s'est-elle créé tout au moins les moyens de les réparer en anéantissant autant que possible leurs funestes effets?

Voyons! Prenons encore Peeters pour point de départ de notre examen.

Un jugement l'a condamné à trois ans de prison, pour un vol dont ni lui ni d'autres n'étaient coupables; c'est là une erreur judiciaire :

Quelles ont été pour ce malheureux les conséquences de cette erreur?

Classons d'abord les peines corporelles, et le dommage matériel qui en est résulté.

L'arrestation.

Deux mois de prison préventive.

Un an d'emprisonnement après le jugement.

Incapacité de travailler pendant quatorze mois, et conséquemment privation de son salaire pendant ce temps : de là impossibilité de subvenir aux besoins de sa mère vieille, infirme et dont il était le seul appui...; par suite, la mort de cette malheureuse, mort affreuse, mort de misère et de douleur!

C'est déjà bien comme cela.

Mais qu'est-ce en comparaison des tortures morales que cet innocent condamné a souffertes? Son

récit, nous le pensons, en a tracé un tableau assez saisissant pour nous dispenser d'en faire l'analyse.

La société est évidemment bien coupable envers cet homme : quels moyens la loi lui donne-t-elle de réparer sa faute et de l'indemniser de tout le mal qu'elle lui a fait ?

Est-ce la révision et par suite la cassation de son jugement ?

Non, car cette disposition légale qui devrait être appliquée dans plus de cent cas différents, n'en a prévu que trois (1) dans lesquels n'est pas compris celui-ci.

Est-ce la réhabilitation ?

Non, car cette disposition bâtarde, insuffisante dans les différents cas qu'elle prévoit, n'est pas

(1) La révision des jugements n'a lieu que dans les trois cas suivants.

1^o Lorsque deux arrêts différents ont condamné deux accusés différents, et que ces arrêts sont la preuve de l'innocence de l'un ou de l'autre condamné.

2^o Lorsqu'après une condamnation pour homicide, il survient des indices suffisants sur l'existence de la personne dont la mort supposée a donné lieu à la condamnation.

3^o Lorsque, après une condamnation prononcée contre un accusé, un ou plusieurs des témoins, qui avaient déposé contre lui, sont poursuivis et condamnés pour faux témoignage. (Code d'instruction criminelle, art. 443, 444 et 445.)

applicable aux condamnés en justice correctionnelle.

Que fait donc alors la société pour ce malheureux qu'elle a si injustement frappé ?

Ce qu'elle fait, nous le savons déjà.

Elle se lève, insolente et fière, et lui tendant une main dédaigneuse ; elle lui crie :

« Tu étais innocent, et je t'ai puni ; mais qu'importe, je te fais grâce !

» Pendant quatorze mois, les cachots ont retenti de tes sanglots, de tes cris de rage et de désespoir : oublie le passé ; je te fais grâce.

» Je t'ai ruiné, j'ai fait mourir ta mère de misère et de faim, console-toi, je te fais grâce.

» Je t'ai mis hors la loi, car sans cesse, en tous lieux, on peut impunément t'appeler voleur, et si tu provoques la punition des calomnieux, je leur ai fourni les moyens de s'y soustraire, car le jugement qui te condamne, admis comme preuve légale, les autorise à t'injurier, à te calomnier. Mais n'y fais pas attention, car je te fais grâce.

» Je t'ai marqué au front d'un signe ineffaçable de réprobation. Chacun te méprise, fuit à ton approche : allons, gémis, courbe-toi et bénis ma clémence, car je te fais grâce ! »

Cela fait pitié ! nous nous reprenons, cela fait horreur !

A quoi donc sert cette longue paix que la Providence semble avoir imposée aux peuples comme un moyen bienfaisant pour guérir leurs plaies intérieures ?

Pourquoi, lorsque tout y convie, ne remplaçons-nous pas nos lois barbares, iniques, par des lois rationnelles, humaines et mieux en rapport avec l'esprit du siècle ?

D'où vient cette coupable indifférence en présence des grands besoins du peuple ?

Voulez-vous le savoir ?

Transportez-vous au milieu de cet édifice d'une assez belle architecture, qui a reçu le nom pompeux de palais de la Nation; pénétrez dans une des tribunes réservées au public, et là regardez à vos pieds : voyez-vous dans cet hémicycle ces hommes qui s'y agitent sans dignité, sans noblesse ? entendez-vous leurs voix qui s'y croisent de toutes parts parlant un langage lourd, incorrect, sans énergie, sans pensées généreuses.

Ces hommes, ce sont les représentants de la nation. Est-ce la volonté du peuple qui les y a appelés ? la loi répond affirmativement, mais la loi fait un mensonge. Tels sont là de par l'intrigue, la corruption ou l'influence de position. Aussi maintenir, améliorer, perfectionner les lois et les institutions, ce n'est point leur affaire. Industriels,

financiers, commerçants avant tout, les questions de *droits différentiels*, les canaux, les chemins de fer, tout ce grand bagage enfin de l'agiot réunit leurs sympathies, provoque leurs soins et leur tendresse égoïste.

La masse pauvre souffre, mais que leur importe? cela ne les regarde pas, eux ils sont riches. Souvent la loi confond dans ses injustes rigueurs l'innocent et le coupable, que leur importe encore? ils sont à l'abri de ses injustices; car si une accusation s'élève timidement contre eux, c'est que déjà ils sont trois fois coupables.

Voici pourquoi et comment le bien reste stationnaire et le mal s'aggrave.

Voici pourquoi et comment un peuple, plein de sève et de vigueur, gémit, s'étiole et tend à dégénérer, miné par les passions égoïstes d'une faible minorité et entouré du faux éclat d'institutions, prétendues généreuses et libérales.

Maintenant poursuivons.

Au lever du jour qui suivit celui où il venait de recevoir à l'hôtel de Wladimont un accueil aussi consolant, Peeters se rendit sur le port pour s'y livrer à ses occupations ordinaires. Les longues heures de son travail lui parurent courtes et légères, car le souvenir des paroles du duc, en ne le quittant pas un instant, activait ses forces et

triplait son énergie; aussi eût-il pu compter un jour de bonheur réel dans sa vie, si trop souvent, hélas! ses pensées se reportant à l'hôpital Saint-Pierre, ne se fussent arrêtées sur la grave et douloureuse maladie dont Trinette était affectée; et cependant, quoique ses illusions sur sa santé ne fussent pas portées au même degré que celles de Marie, il était loin de croire au danger réel dont la jeune malade était menacée.

Ce jour-là, contre son habitude régulière depuis l'entrée de Trinette à l'hôpital, il n'interrompit pas son travail au milieu de la journée pour aller la voir, car il se croyait maintenant dans l'obligation de ne pas renouveler ses visites sans être accompagné de sa sœur, et ce n'était que le lendemain que la duchesse elle-même avait fixé l'heure à laquelle il devait venir à l'hôtel de Wladimont pour y chercher Marie.

Mais le lendemain, quand il se leva, un poids énorme pesait sur sa poitrine, et lorsqu'il s'interrogea pour s'en expliquer la cause, il s'avoua que cette oppression était l'effet d'une sorte de remords de n'être pas allé la veille à l'hôpital pour y rendre sa visite journalière, et tandis qu'il se dirigeait vers le lieu de son travail, il se sentit saisi d'un funeste pressentiment. Ce pressentiment s'accrut avec les heures, et lorsque midi sonna il

fut entraîné malgré lui vers l'hôpital Saint-Pierre.

« Je vais toujours la voir, se dit-il en y entrant, et après je serai plus tranquille pour aller chercher mamzelle Marie. »

XIX

UNE SALLE D'ANATOMIE.

Nous voici de nouveau à l'hôpital Saint-Pierre. Au fond du corps de bâtiment dans lequel se trouve la salle Sainte-Anne, une petite porte placée à droite de l'escalier communique à une cour assez vaste, mais d'un triste aspect; en traversant cette cour, on arrive à un terrain vide, spacieux, sans arbres, sans culture; seulement à gauche quelques cyprès cachent à demi une petite porte peinte en vert sombre; cette porte donne accès dans une pièce basse, étroite, obscure, appelée *chambre des morts*; c'est dans cette pièce que sont déposés les cadavres nombreux fournis

par les différentes salles de ce refuge du pauvre. En passant devant cette porte, déjà le cœur se resserre, le frisson pointille les chairs.

Un peu plus loin, sur le même côté, on pénètre dans un corridor; à sa gauche il existe une autre porte : quand elle s'ouvre, l'homme étranger au spectacle qui alors s'offre à sa vue, sent ses genoux fléchir, ses cheveux se dresser sur sa tête, ses dents claquer : il est dans la salle d'anatomie.

HIC IN MORTE VITA QUERITUR.

Ces mots, écrits en gros caractères au fond, sur le mur, semblent y avoir été tracés pour calmer la pensée et consoler le regard, qui se trouvent tout à coup face à face avec cinq cadavres étendus sur autant de tables longues, étroites et légèrement inclinées. Une sixième table est restée libre.

Ces tables, sur lesquelles de larges taches d'un sang noir se confondent avec une couche d'une peinture d'un rouge foncé, longent les murs, placées à égale distance l'une de l'autre.

En ce moment un jeune chirurgien est debout auprès de la première table du côté droit; ses mains parcourent le corps qui y est étendu pour s'assurer, au moyen de quelques mouvements de flexion et d'extension que la rigidité cadavérique,

de nature à contrarier l'opération qu'il prépare, a entièrement cessé. La peau qui recouvrait le sternum du cadavre, incisée sur tout le trajet de la ligne médiane, retombant en lambeaux de chaque côté, permet à son regard, d'étudier l'admirable mécanisme des organes de la respiration et de la circulation.

Bientôt il glisse l'indicateur de la main droite entre les principales artères, puis dégageant et isolant l'aorte, il passe derrière cette artère voisine du cœur deux cordons pour la soulever et la fixer ensuite sur un tube qu'il y introduit.

A son appel, le garçon de salle lui apporte une matière colorante, liquide, mélangée de suif, de cire, de résine de térébenthine et de bleu de Prusse, et alors le jeune chirurgien procède à l'injection des artères, opération préparatoire de leur dissection.

A la table suivante, un second chirurgien soulève d'une main la tête d'un cadavre, de l'autre il lui coupe les cheveux ; puis à l'aide de son bistouri, pratiquant sur le crâne deux incisions, l'une cruciale, l'autre transversale, il rabat les lambeaux. Le crâne étant ainsi mis à découvert, il saisit un marteau : ses coups, dirigés avec méthode, en brisent circulairement toutes les parties osseuses. Lorsque le cerveau apparaît, humide, s'agitant dans son enveloppe, il le retire avec soin et le

dépose près de lui, dans un vase rempli d'un mélange d'eau et d'acide nitrique.

Il attend alors l'effet de la dissolution, qui en donnant de la fermeté à cette partie qu'il se propose d'examiner, lui en rendra l'étude plus facile.

A la première table à gauche, un troisième analyse sur un vieillard la structure du cœur, celles du poumon et de l'œsophage.

A la seconde table du même côté, un quatrième étudie la dissection des nerfs sur le corps décharné d'un jeune enfant, pauvre créature qui semble n'avoir vu le jour que pour venir payer son tribut à la science.

Le cadavre d'une jeune femme git intact sur la cinquième table : un élève interne, debout près de la tête, vers laquelle il tourne de temps à autre un œil attristé, examine et prépare ses instruments.

Ici c'est un squelette desséché; de chaque côté des baquets à moitié remplis d'une eau rougeâtre, dans laquelle se baignent des intestins, des tissus et des membranes. — Plus loin, c'est le tronc d'un corps humain séparé de ses membres; ce sont les membres eux-mêmes, pour la plupart incisés et dépouillés de leur peau.

Ce sont encore des rubans de chair, des muscles, des viscères, des parties osseuses mises à nu, des

yeux macérés, putrifiés : toutes préparations destinées à l'étude.

Un jour large, vif, éclaire cette scène saisissante; ses rayons tombent en plein sur les cadavres, dont le visage livide, bleuâtre, est encore empreint des grimaces de l'agonie.

Au milieu de cette atmosphère cadavérique, tandis que les scalpels déchirent les chairs, que le marteau brise les crânes, que la scie gémit, en pénétrant dans les os, des voix jeunes, vives, animées, échangent des facéties, racontent les propos du jour, disent de joyeuses et burlesques plaisanteries, toujours accueillis par d'unanimes et bruyants éclats de rire.

Cette attitude gaie, frivole devant un si lugubre spectacle, dénotait-elle chez ces jeunes gens l'endurcissement et le cynisme? Nous ne le pensons pas : c'était plutôt le résultat de la légèreté, de l'insouciance ordinaires à leur âge; mieux peut-être de la forfanterie, d'une affectation d'insensibilité, qu'ils n'éprouvaient pas. L'esprit et l'œil habitués à l'aspect des objets les plus hideux finissent, il est vrai, par les contempler avec indifférence. Mais n'y aurait-il pas lieu de désirer que ces élans de gaieté, ces conversations futiles, quelquefois peu décentes, communes à tous les amphithéâtres, fussent remplacés par un maintien plus sérieux,

plus digne? La science y gagnerait et le respect dû aux morts ne serait pas violé.

Un nouveau personnage venait d'entrer et était allé s'asseoir auprès d'un poêle en fonte placé dans le milieu de la salle. Étendu nonchalamment les mains dans son paletot, les jambes croisées l'une sur l'autre, il regardait, en sifflant, les mille variétés de petites flammes produites par la combustion de la houille.

— Tervooren, as-tu un cigare? lui cria l'élève chirurgien, occupé à préparer la dissection des artères.

Tervooren, l'un des lionceaux que nous connaissons déjà, tira un étui de sa poche et, allongeant le bras du côté de l'élève qui venait de faire un appel à sa générosité :

— Tu peux bien te déranger pour venir le chercher, lui répondit-il.

Piett, ainsi se nommait le quêteur de cigares, franchit d'un saut la distance qui le séparait du poêle et plongea sa main dégouttante de sang dans l'étui à cigares.

— Sapristie! fit Tervooren en se retirant vivement en arrière, tu vas me le tacher! es-tu sale!

Piett cependant avait eu le temps de s'emparer d'un cigare.

— Peste ! tu fais bien la petite bouche, répondit-il en le portant à ses lèvres, tu as tort, vrai!... tu ne sais pas ce qui est bon; fumer un cigare trempé dans le sang... boire dans un crâne, ce sont deux jouissances...

— Que *Brillat-Savarin* ne mentionne pas dans sa *Physiologie du goût*, interrompit le jeune chirurgien, qui restait toujours inactif auprès du cadavre étendu sur la cinquième table.

— Aussi, reprit Pielt, ai-je toujours pris en grande pitié ce prétendu gastronome doucereux et sucré. Ah ça, mon cher Mauroy, continuait-il en s'adressant à l'élève, son interrupteur, laissons un instant de côté ce fade épicurien, et explique-moi pourquoi tu restes depuis trois quarts d'heure planté sentimentalement devant ton sujet (1)... on dirait, parole d'honneur, que tu lui fais les yeux doux.

— Il en est bien capable, s'écria Tervooren. Au surplus, je l'approuve, c'est bizarre, mais c'est poétique.

Le front du jeune chirurgien se rembrunit, il ne put retenir un soupir. Les cinq élèves éclatèrent de rire.

(1) Nom que l'on donne aux corps destinés à la dissection.

— C'est magnifique ! c'est *choknosoff*, parole d'honneur, reprit Piett, allons, Mauroy, à genoux, et en avant la déclaration, ce sera curieux.

— Messieurs, interrompit Mauroy d'un ton pénétré, vous avez tort de plaisanter à l'occasion de cette jeune fille... C'est presque un sacrilège.

— Mauroy, tu nous insultes... fit Tervooren. Allons, prends ton bistouri et alignons-nous.

— Vous êtes bien disposés à rire, messieurs, reprit Mauroy, mais si comme moi vous connaissiez l'histoire de cette malheureuse, peut-être cette disposition changerait-elle...

— Une histoire ! fameux, interrompit de nouveau Piett, conte-nous-la, Mauroy, et ce soir je paye un bol au Café suisse.

— Oui, oui ! l'histoire ! crièrent en chœur tous les élèves.

— Je veux bien satisfaire à votre désir, répondit le jeune chirurgien, si vous me faites la promesse de cesser vos plaisanteries.

— Nous le jurons ! s'écrièrent-ils tous en élevant au-dessus des cadavres leurs mains rouges de sang.

Mauroy poursuivit.

— L'histoire de cette malheureuse est au reste, bien simple et cependant bien lamentable (1).

Cette jeune fille était ouvrière, et d'une beauté remarquable, comme nous pouvons le voir encore malgré ses traits décomposés et livides. Jusqu'à dix-sept ans elle avait vécu heureuse auprès de sa mère infirme qu'elle soutenait du produit de son travail, lorsqu'un jeune homme, un dandy, un lion du jour, que vous connaissez tous, mais dont je tairai le nom par des considérations personnelles, la rencontra le soir à la sortie de son travail. Cette infortunée était jeune, elle était belle, il résolut de la posséder. Le lion avait de grandes manières, une figure agréable, la parole persuasive, il plut à la jeune fille : cependant trois mois se passèrent sans qu'il réussît dans son coupable dessein, car chez cette malheureuse la sagesse était encore plus forte que son amour.

Fatigué de l'inutilité de ses tentatives, le lion eut recours à une femme infâme dont il savait toute l'habileté à remplir les missions de la nature de celle qu'il lui confia : ce que l'amour n'avait pu faire, les insinuations, les conseils perfides de cette femme l'accomplirent, la jeune fille fut sé-

(1) Cette histoire n'est point une fable, elle nous a été racontée auprès du cadavre de la victime par le chirurgien qui a bien voulu nous accompagner lors de la visite toute récente que nous avons faite à l'hôpital Saint-Pierre.

duite et devint mère. Aussitôt son séducteur l'abandonna. Désespérée, la malheureuse eût attenté à ses jours si elle n'eût senti le besoin de vivre pour sa mère infirme, pour l'enfant qui allait naître : elle entra donc à la Maternité pour y faire ses couches; elle y gagna le typhus, et mit au jour un enfant mort. Un mois après, étiolée, languissante, elle retournait auprès de sa mère, pour recevoir son dernier soupir. Dans sa douleur de se voir seule au monde, déshonorée, abandonnée de tous, elle fut bientôt atteinte d'une phthisie pulmonaire... elle est entrée à cet hôpital et maintenant voici son cadavre! »

Quand le jeune chirurgien eut cessé de parler, il se fit, parmi les élèves, un moment de silence, causé plutôt par l'embarras de savoir comment ils accueilleraient cette histoire que par l'émotion qu'elle leur produisait.

Tervooren, qui continuait de se dandiner sur sa chaise, fut le premier à reprendre la parole.

— J'avoue, dit-il en se caressant le menton, que ce récit est touchant; mais, après tout, il faut convenir qu'on serait fort embarrassé s'il fallait garder sur les bras toutes les maîtresses que l'on est susceptible d'avoir... Quant à moi...

— Tervooren, tais-toi! interrompit Pielt en lui plaçant sa main toute fangeuse sur la bouche.

— Pouah! fit Tervooren en crachant à terre avec dégoût.

— Tais-toi, répéta Piett, car maintenant cette jeune fille m'intéresse; et pour preuve, ajouta-t-il en courant vers le cadavre, je veux lui couper, pour en faire une relique, une mèche de cheveux, un orteil ou une phalange quelconque, je n'y tiens pas; j'aime le sentiment... c'est mon fort!

Mauroy l'arrêta par le bras.

— Vous m'aviez tous promis de cesser vos plaisanteries, dit-il d'un ton sévère.

Piett retourna à sa place.

— C'est juste, répondit-il; j'ai promis de plus de payer ce soir un bol de punch, et je tiendrai ma parole.

— Dis donc, Mauroy, fit Tervooren qui achevait de s'essuyer les lèvres, connais-tu le nom de cette femme dont le héros de ton histoire s'est servi pour adoucir cette jeune fille?

— Bravo! s'écria de nouveau Piett, le gremlin veut commettre une scélératesse et nous procurer un nouveau *sujet* de sa main. Tervooren, au nom de la science, je te vote une prime!... donne-moi un cigare...

— Laisse donc Mauroy me répondre, fit Tervooren en tirant une seconde fois l'étui de sa poche.

— Je ne connais que son sobriquet, avait répondu le jeune chirurgien, il est digne d'elle..... la Tantje!

— La Tantje! répéta Tervooren avec étonnement; n'habite-t-elle pas la Cour-aux-Seigles?

— C'est en effet, répondit Mauroy, le repaire de cette coquine... Est-ce que tu la connais?

— Je m'en doutais, poursuivit Tervooren sans répondre directement à cette question; c'est vraiment curieux, parole d'honneur! Messieurs, ajouta-t-il en dirigeant sa main vers le fond de la salle, vous voyez bien cette table vide?

— Nous la voyons; après? fit Piett en allumant son cigare.

— Eh bien, continua Tervooren, dans un instant cette table va recevoir le cadavre de la propre nièce de cette femme; c'est mon sujet, il est là dans la chambre des morts, je l'attends depuis une heure.

— Sa nièce! quel étrange rapprochement! fit Mauroy.

— Oui, messieurs, sa nièce, reprit Tervooren... Trinette, la petite chanteuse des cabarets... tout Bruxelles ne connaît que ça.

— Je ne la connais pas moi, interrompit de nouveau Piett. Bon! encore une histoire... et un

bol de punch, ça fera deux pour deux. Celui-ci, c'est Mauroy que le payera.

Tervooren poursuivit :

— Un ouvrier, un capon du rivage, je crois, l'avait recueillie, et quand elle tomba malade, il la conduisit lui-même à l'hôpital, où depuis il venait régulièrement la voir tous les jours, c'est la sœur de la salle Saint-Anne qui m'a donné ces détails.

— La sœur Sainte-Anne !... interrompit encore Piett. *Gueugueux* de Tervooren, je parie qu'il lui fait la cour... Peste! c'est qu'elle est jolie la sœur... Excusez! plus que ça d'amour!

— Allons! pas de bêtises, fit le lionceau carabin avec un sourire de suffisance.

— Continuez, Tervooren, demanda Mauroy avec intérêt.

— Avant-hier, dit le lionceau, l'ouvrier est venu selon son habitude, mais cette fois accompagné de la sœur de Trinette, que l'on dit fort jolie, j'ajouterais très-sage, si je croyais à la sagesse des femmes...

— Bravo! fit l'incorrigible Piett, le loustic carabin : *Felix qui potuit mulieris cognoscere virtutem...* Tervooren, donne-moi un cigare.

Cette fois Tervooren fit la sourde oreille, et continua :

— Une heure après leur départ, Trinette rendait le dernier soupir.

— Quelle était sa maladie ? demanda de nouveau Mauroy.

— Elle est entrée à l'hôpital pour une inflammation qui s'était déclarée dans le bas-ventre, répondit Tervooren ; mais elle aussi est morte d'une phthisie pulmonaire qui la minait depuis longtemps, car depuis longtemps elle était horriblement tourmentée par sa tante, qui, chaque soir, la battait et la caressait tour à tour, selon que le produit de sa journée avait été satisfaisant. Hier, quand on est allé pour apprendre à cette femme la mort de sa nièce, et lui demander si elle voulait qu'on lui rendit son corps, elle a répondu tranquillement qu'un cadavre ne pouvant lui être bon à rien, on pouvait bien le garder. Mais la sœur Sainte-Anne, qui avait pris en affection cette petite Trinette, espère toujours que sa sœur ou le capon du rivage viendront réclamer son corps. Avant-hier, ce dernier a failli à son exactitude ordinaire, il n'est pas venu... Aujourd'hui la sœur l'attend toujours, cependant, si à midi il n'est pas arrivé, le corps sera transporté ici.

A ces dernières paroles de Tervooren, Pielt tira vivement sa montre.

— Il est une heure cinq minutes ! s'écria-t-il ;

un cigare pour la bonne nouvelle.. Cette fois, pour fouiller dans l'étui, je me lave les mains..

Il n'avait pas achevé que la porte s'ouvrit ; deux hommes entrèrent portant un cadavre nu, étendu sur une civière. Au bruit qu'ils firent, en entrant, tous les élèves tournèrent vivement la tête de leur côté.

— C'est mon *sujet*, s'écria vivement Tervooren.

Piett courut vers la civière.

— Voyons, dit-il, comment la nature l'avait ficellée, cette petite chanteuse de cabaret.

En un instant le corps inanimé de la malheureuse Trinette fut entouré des six jeunes gens ; tout à coup apparut à la porte, restée ouverte, Peeters, précédé de la sœur Sainte-Anne. Sur son visage, plus livide que ceux des six cadavres réunis dans la salle, flamboyait un regard ardent, fiévreux.

A la vue des bras couverts de sang et armés d'instruments de chirurgie, qui se promenaient sur le corps de Trinette, qu'il venait de reconnaître, un sourd rugissement s'échappa avec tant de force de sa poitrine qu'on eût dit qu'il en brisait les parois. Quand il s'approcha, sa douleur parut si terrible, son regard si menaçant, que tous se reculèrent par un mouvement involontaire. La douce parole de la sœur Sainte-Anne était seule capable d'arrêter les puissants effets de cette grande agitation.

— Mon ami, lui dit-elle en recouvrant le corps de Trinette d'un linceul qu'elle tenait plié sur son bras, allez tout faire préparer pour son enterrement : c'est moi qui lui ai fermé les yeux, c'est moi qui l'ensevelirai.

Docile à cette voix amie, Peeters s'éloigna pour exécuter l'ordre qu'elle venait de lui dicter. Quand il fut dans la rue, malgré le sentiment d'horreur qui le saisissait encore, ses pensées se reportèrent vers Marie. Se rappelant alors que l'heure allait sonner où il devait la prendre pour venir avec elle visiter celle qui n'était plus, il se dirigea vers l'hôtel de Wladimont, afin d'annoncer à la jeune fille qu'elle avait vu sa malheureuse sœur pour la dernière fois.

Quand il entra dans l'hôtel, le duc, prêt à sortir, montait dans sa voiture; Peeters courut vers lui :

— Morte ! monsieur le duc, s'écria-t-il ; morte ! la pauvre Trinette !

— La sœur de Marie ! fit le duc, frappé de cette triste nouvelle. Mon ami, ajouta-t-il, confiez-nous le soin de lui apprendre ce malheur ; et tirant une bourse qu'il plaça dans la main de Peeters, il continua : Prenez cet or au nom de Marie... allez et faites que les derniers devoirs soient rendus

à sa sœur d'une manière convenable... qu'une pierre soit placée sur sa tombe.

Quelques minutes après, la duchesse, consternée, abattue, se dirigeait vers le cabinet d'études de Marie. En ce moment, la jeune fille achevait de prendre sa leçon de musique; quand Louise entra, sa voix, qui s'élevait pure et mélodieuse, au grand ravissement de son maître, s'arrêta tout à coup.

— M. Bassett, dit la duchesse, cherchant en vain à calmer son émotion, un grave événement m'oblige à vous prier de cesser immédiatement la leçon de cette chère enfant...; j'ai besoin qu'elle vienne avec moi.

Et prenant par la main Marie, restée muette, interdite devant ces paroles qu'elle ne pouvait s'expliquer, elle la conduisit en silence jusqu'au milieu de son oratoire. Là, lui indiquant de la main un prie-Dieu, elle lui dit :

— Mon enfant! encore du courage! encore de la résignation!... Agenouillez-vous et priez Dieu pour votre sœur...

— Ma sœur?... s'écria Marie toute tremblante.

— Priez Dieu, répéta la duchesse, pour qu'il reçoive son âme dans le ciel!

Marie tomba à genoux, les mains jointes; son

regard angélique s'éleva suppliant vers le ciel, et d'abondantes larmes baignèrent son visage.

La duchesse, debout auprès d'elle, contemplait silencieusement cette sainte et touchante douleur. Soudain elle fut interrompue par l'arrivée inattendue du secrétaire de M. de Wladimont.

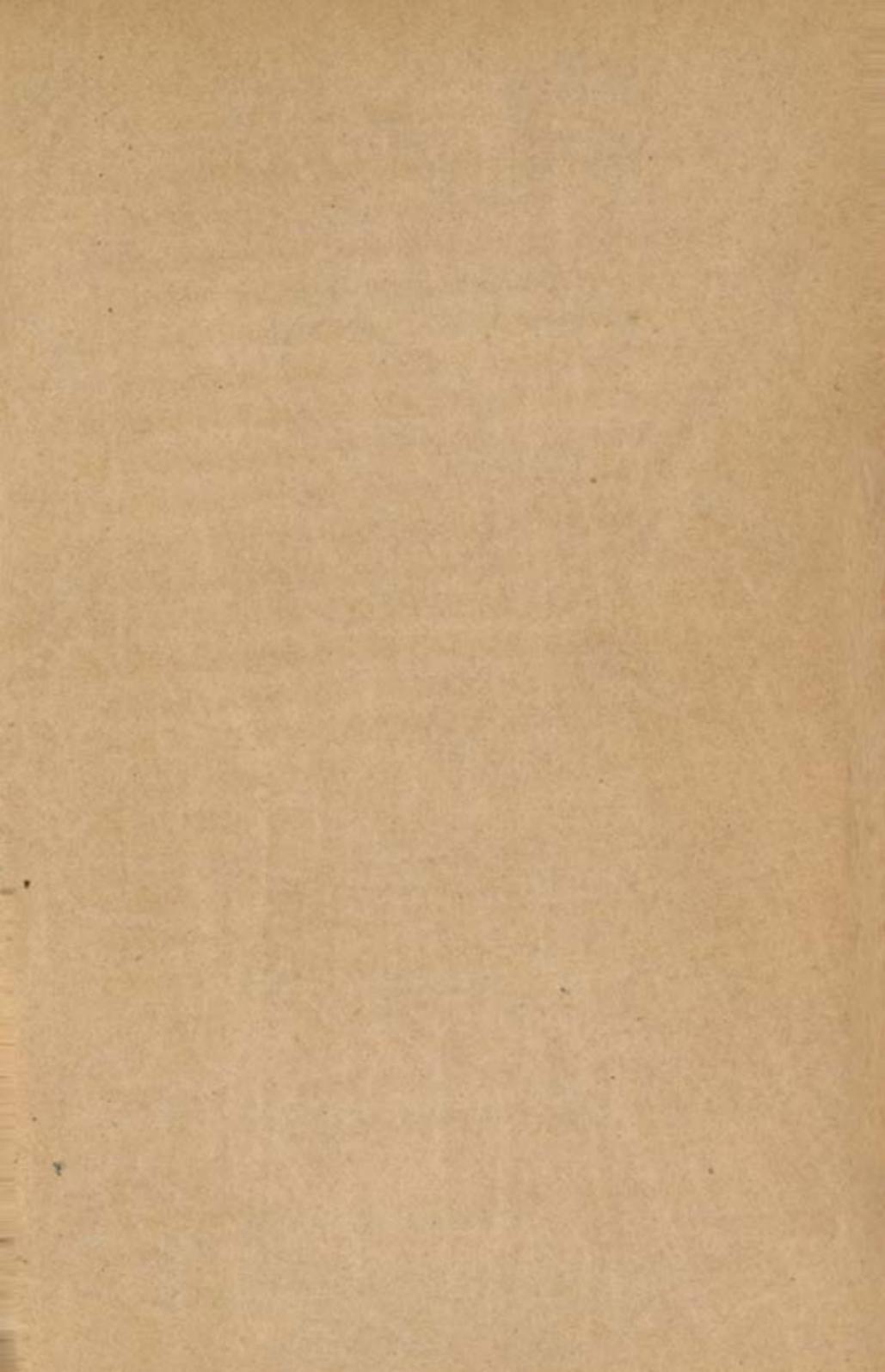
— Mille pardons de mon indiscretion, madame la duchesse, lui dit celui-ci d'une voix agitée; un motif grave a pu seul me décider à venir vous déranger jusqu'ici... M. le chevalier de Bleeden vient de se présenter à l'hôtel : il sollicite l'honneur d'être introduit auprès de vous.

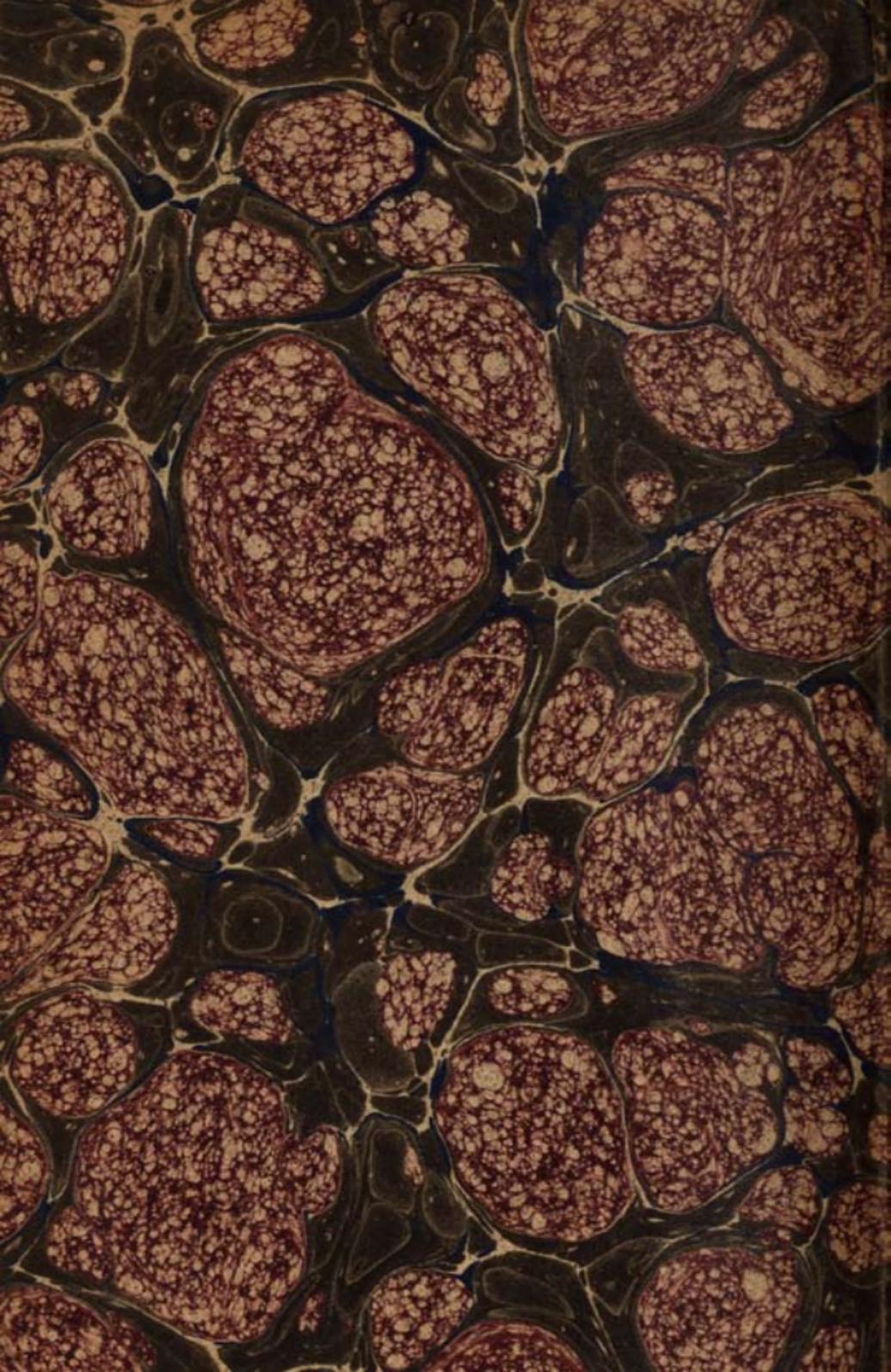
A ce nom, Louise tressaillit involontairement; mais, maîtresse aussitôt de cette émotion passagère, elle répondit au secrétaire d'une voix ferme :

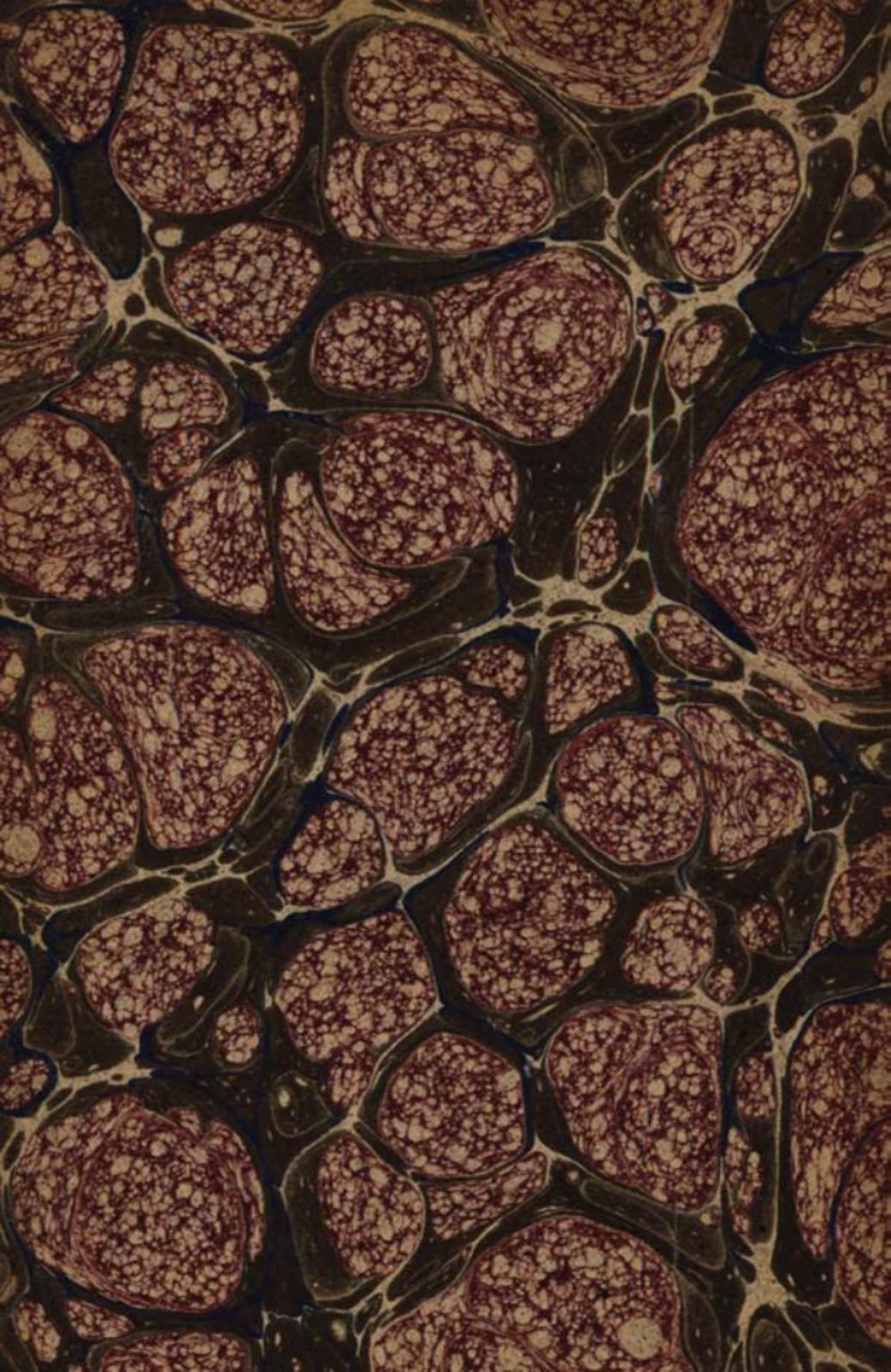
— Invitez M. de Bleeden à attendre un instant dans le grand salon; je vais me rendre de suite auprès de lui.

Le secrétaire s'éloigna en s'inclinant. Louise, jetant alors un dernier regard de bienveillante compassion sur sa jeune protégée, se redressa, fière et imposante, pour aller recevoir le chevalier.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.